

heritier malgre lui

Johanna Lindsey

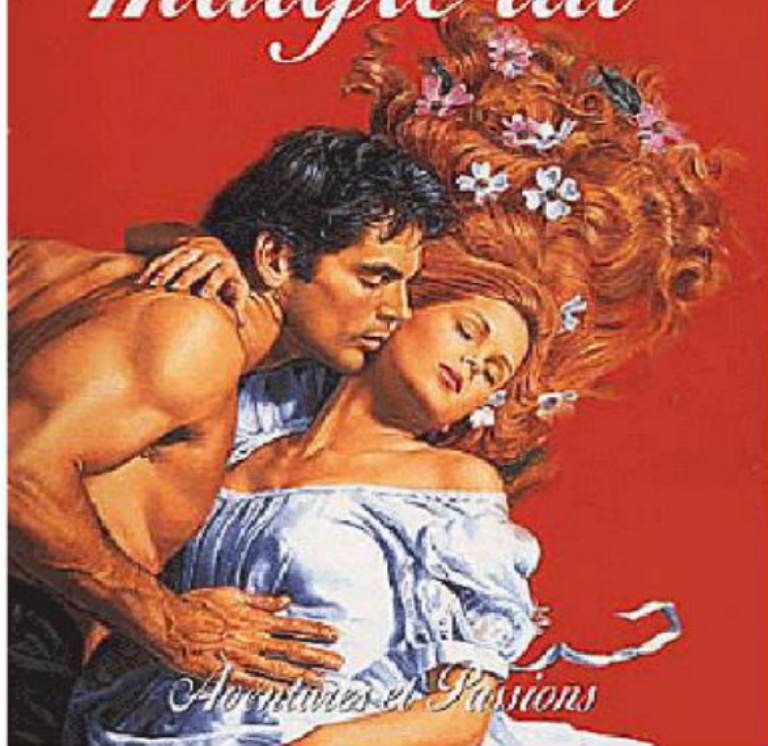
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Johanna Lindsey

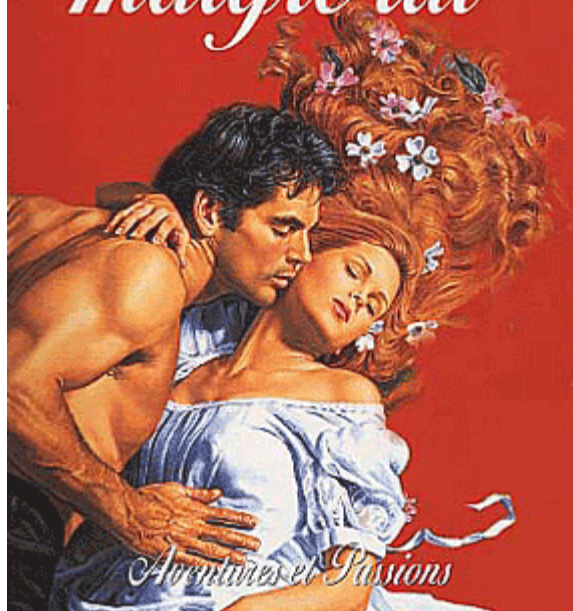
Héritier malgré lui



JAI
LU

Johanna Lindsey

Héritier malgré lui



Par la fenêtre, les deux sœurs regardaient la jeune fille marcher dans le jardin aux arbres dénudés. C'était un jardin qui semblait minuscule pour une maison aussi grande. Dans l'élégant quartier de Londres où celle-ci se situait, le terrain était rare et les riches demeures des alentours ne ressemblaient en rien à des maisons de campagne.

Lady Mary Reid, leur hôtesse, avait su tirer parti de ce jardinet que la majorité de ses voisins s'étaient contentés de transformer en pelouse.

Ce petit coin de verdure avait séduit Sabrina dès son arrivée, la veille au soir. Cet après-midi, elle était heureuse de pouvoir s'y attarder un moment, car elle adorait être dehors et le froid vif de l'hiver ne la rebutait pas.

Pensives, les deux femmes continuaient d'observer leur jeune nièce.

Alice Lambert fronçait les sourcils. Quant à sa sœur Hilary, elle semblait abattue.

— Je ne me suis jamais sentie aussi nerveuse, Hilary, murmura Alice.

— Moi non plus.

Les deux sœurs étaient très différentes. Grande, mince, les cheveux bruns et les yeux bleus, Hilary ressemblait à son père. Petite et ronde, en revanche, Alice, était tout le portrait de sa mère.

D'ailleurs, elles ne cessaient de se chamailler.

Ce jour-là, pourtant, elles éprouvaient toutes deux la même inquiétude

: leur chère nièce, qu'elles avaient élevée avec amour, était invitée à son premier bal...

Que pouvaient-elles redouter ? Sabrina, elles en étaient convaincues, saurait y faire bonne figure. Car elle n'était pas dépourvue d'attraits, même si elle n'était pas aussi belle qu'Ophélia, la fille de lady Mary, qui devait également débiter dans le monde cette année.

Sabrina était la petite-fille d'un comte et l'arrière-petite-fille d'un duc.

Pourtant, ses tantes ne se souciaient pas de faire entrer dans la haute société londonienne cette jeune fille de la campagne. Elles ne couraient ni après un beau parti ni après un nom. N'importe quel mari d'un rang respectable leur aurait convenu.

En réalité, ce qui préoccupait les deux vieilles dames, c'était le scandale qui hantait leur famille depuis trois générations: ne risquait-il pas de resurgir encore, malgré toutes ces années ? Elles-mêmes n'avaient jamais pu se marier...

Malgré leur nervosité, les deux sœurs ne s'avouaient pas ce qui causait véritablement leur inquiétude. Comme si un accord tacite les avait empêchées d'évoquer les vieilles tragédies.

— Crois-tu qu'elle ait assez chaud dans ce manteau de laine? demanda Alice.

— Je doute qu'elle s'en soucie.

— Mais elle risque d'avoir les joues rouges, ce qui la desservirait, à son premier bal.

A cet instant, une feuille qui avait échappé à la vigilance du jardinier de lady Mary s'envola vers Sabrina et tournoya à ses pieds. La jeune fille se mit à rire en s'efforçant de l'attraper, puis elle lança la feuille au vent qui l'emporta aussitôt.

— Elle ne prend pas cette histoire de mariage au sérieux, constata Hilary.

— Pourquoi voudrais-tu qu'il en soit autrement, alors que nous ne nous sommes jamais mariées et que cela ne nous a pas manqué ?

— Je crains que nous ne lui ayons donné une idée fausse de la vie.

Nous-mêmes espérions bien fonder un foyer, lorsque nous avions son âge. Même si, désormais, nous nous estimons heureuses de ne pas l'avoir fait.

Le seul regret des deux femmes, finalement, était de n'avoir pas connu les joies de la maternité. Grâce à Sabrina, qu'elles élevaient depuis qu'elle avait trois ans, elles avaient en partie comblé ce manque. Et elles s'estimaient plutôt satisfaites de leur existence, même si, de l'avis général, elles passaient pour des vieilles filles aigries, se querellant sans cesse (mais elles se chamaillaient depuis leur plus jeune âge, et c'était chez elles, en somme, une habitude enracinée dans leur enfance).

Soudain agacée, Hilary jeta sèchement :

- Dis-lui de rentrer. Il est temps qu'elle se prépare.
- Déjà?
- Nous en avons pour des heures à la rendre présentable.
- Ce n'est pas parce que toi, il te faut une éternité pour...
- Enfin, que sais-tu de ces choses-là? l'interrompit Hilary. Tu as fait des débuts dans le monde, peut-être ?
- Et toi ? rétorqua Alice.
- Là n'est pas la question. Je pensais à Mary. Combien de fois n'a-t-elle pas raconté dans ses lettres qu'elle se préparait dès le saut du lit, quand elle sortait le soir.
- Pauvre Mary! Il lui faut certainement une journée entière pour parvenir à fermer son corset...

Hilary réprima un sourire, incapable de défendre sur ce point son amie d'enfance. Incontestablement, lady Mary, qui avait la gentillesse de les héberger pendant la saison des bals (car les deux sœurs ne possédaient pas de pied-à-terre à Londres), s'était considérablement arrondie au fil des ans. Hilary l'avait à peine reconnue, la veille, à leur arrivée !

- Sa fille aussi commence à s'apprêter à midi, se contenta-t-elle de répliquer.
- Cette Ophélia doit passer des heures à s'observer dans le miroir...
- Tu ne comprends rien...

Tout en poursuivant leur petite querelle, les deux sœurs quittèrent la pièce. À les entendre, nul n'aurait pu croire, et encore moins leur nièce, que leurs chamailleries cessaient dès qu'il était question du bonheur de Sabrina.

Chapitre 2

Sabrina Lambert avait beau ne pas vouloir le montrer à ses tantes, elle se sentait terriblement nerveuse. Alice et Hilary nourrissaient tant d'espoirs pour elle ! Elle ne voulait pas les décevoir. Cela faisait plus

d'un an qu'elle préparait ses débuts dans le monde. Afin de se constituer une garde-robe convenable, elle avait même effectué plusieurs voyages à Manchester.

Chaque année, des dizaines de jeunes filles toutes semblables à elle arrivaient ainsi à Londres, dans l'espoir de trouver un mari. Mais Sabrina ne se faisait guère d'illusions sur son improbable succès. Les Londoniens étaient bien trop sophistiqués pour une simple campagnarde comme elle. Les conversations dont elle avait l'habitude portaient sur les récoltes, le temps qu'il fait, les métairies. Elle n'avait pas l'esprit de la ville, ni l'habileté à médire d'autrui, dont on se délectait ici.

Malgré son inquiétude, Sabrina se détendait un peu, au fur et à mesure que la soirée avançait. Ne s'était-elle pas trouvée une amie en la personne d'Ophélie? Celle-ci était née à Londres, elle y avait grandi, connaissait tout le monde et voulait bien l'introduire auprès de ses amis. D'ailleurs, comme elle était ravissante avec ses cheveux blonds, ses yeux bleus, son visage exquis, son corps svelte et élancé, Ophélie traînait tous les cœurs derrière elle. Sabrina ne lui ressemblait pas.

Brune, plutôt petite, elle ne se trouvait ni belle ni laide mais plutôt quelconque. La nature l'avait pourvue d'une poitrine généreuse et de hanches joliment arrondies qui accentuaient la finesse de sa taille.

Sabrina se sentait d'autant plus mal à l'aise à cause de ce corps trop pulpeux à son goût.

Ses yeux étaient peut-être son seul atout. Ils avaient la couleur du lilas au printemps, cerclés d'un violet plus sombre.

Ils surprenaient ceux qui les voyaient pour la première fois. Aussi avait-elle été souvent embarrassée par ces regards incrédules qui s'attardaient à détailler la nuance si délicate de ses iris qu'elle en paraissait irréaliste.

Aux côtés d'Ophélie, Sabrina n'était donc pas loin de se juger affreuse.

Curieusement, ce constat ne l'affligeait pas du tout mais la détendait.

Ce serait Ophélie, ce soir, qui attirerait à elle toute la gent masculine.

Eh bien, Sabrina en profiterait pour observer et s'amuser.

L'ironie voulait qu'Ophélie n'était même pas censée chercher un mari, puisqu'elle était déjà fiancée. Plus exactement, ses parents l'avaient

fiancée à un homme qu'elle n'avait jamais vu, mais qui ne semblait pas lui convenir et qu'elle avait entrepris de ridiculiser en répandant sur lui les pires calomnies.

C'était sans doute ainsi que l'on se débarrassait des gens, à Londres, songeait amèrement Sabrina.

Celle-ci se sentait presque désolée pour cet inconnu qui, ne se trouvant pas en ville pour le moment, ne pouvait même pas se défendre. Mais ce n'était pas à elle de plaider sa cause... Les bruits que répandait Ophélia étaient peut-être fondés. Qu'en savait-elle, après tout?

D'ailleurs, les tantes de Sabrina n'aimaient pas non plus le grand-père de cet homme... Il s'agissait d'un vieux marquis, qui se trouvait être leur voisin. Sabrina ne l'avait jamais rencontré, mais Alice et Hilary l'appelaient «le vieil excentrique» ou «l'ermite», car il avait la réputation de ne jamais quitter ses terres. Quand les deux femmes se croyaient seules, elles le traitaient même de «sale type».

Lorsqu'elles avaient appris qu'il avait un petit-fils, à qui Ophélia était fiancée, Alice et Hilary s'étaient mises dans tous leurs états. Qui était cet héritier inconnu? D'où sortait-il? Elles n'avaient jamais entendu parler de lui!

C'était le vieux marquis lui-même qui avait pris contact avec l'époux de lady Mary et convenu des arrangements du mariage. Bien sûr, les Reid ne s'étaient pas fait prier. Unir leur fille à un noble, de surcroît héritier de l'immense fortune de son grand-père, n'était pas pour leur déplaire. Seule Ophélia n'avait pas apprécié ces dispositions. Ophélia et sa cohorte d'admirateurs...

Sabrina et Ophélia se rendirent ensemble au bal des débutantes.

Sabrina, qui avait pris la décision d'oublier ses préoccupations, se libérait peu à peu de sa timidité et de ses complexes. Elle se sentait même de plus en plus à l'aise.

Et elle s'amusa, riant et faisant rire les autres. Elle s'exprimait sans détour, avec un certain humour qui faisait naître des sourires sur les lèvres les plus moroses. Au début, les hommes ne l'invitèrent à danser que pour la questionner sur Ophélia et sur son mystérieux fiancé.

Comme Sabrina connaissait peu la jeune fille, et encore moins son fiancé, elle ne put satisfaire leur curiosité. En revanche, elle sut les divertir et, bientôt, ils se pressèrent autour d'elle parce qu'ils la

trouvaient drôle. A un moment, trois jeunes hommes se disputèrent en même temps l'honneur et le plaisir de danser avec elle.

Malheureusement, Ophélia s'en aperçut...

Chapitre 3

À l'autre extrémité de la salle de bal, Ophélia s'entretenait avec trois de ses meilleures amies. Toutes étaient jolies. Pourtant, elles ne pouvaient rivaliser avec la jeune lady Reid. Elles n'avaient pas non plus son rang : Ophélia, dont le père était comte, était parmi elles quatre la seule à porter le titre de lady: Ophélia ne supportait pas d'être surpassée, en quelque domaine que ce soit.

En réalité, Mavis Newbolt, une de ces trois jeunes filles, haïssait secrètement Ophélia mais tenait trop à faire partie du petit cercle de ses intimes pour le montrer. La popularité d'Ophélia était telle qu'elle rejaillissait aussi sur toutes celles qui la fréquentaient! Quant à Ophélia, comment aurait-elle pu se douter de l'hostilité de son amie?

Qui pouvait la détester, elle que tous admiraient ?

Persuadée d'être la reine de la saison, Ophélia croyait avoir l'embarras du choix parmi les célibataires intéressants de la ville. Elle n'aurait qu'à désigner celui qu'elle voulait !

Seulement, voilà! Ses parents s'étaient laissé séduire par le marquis de Birmingdale et par son titre. C'était à mourir d'ennui...

Ophélia haïssait le vieux Neville Thackeray d'avoir pensé à elle pour son petit-fils. Pourquoi elle, d'ailleurs ? Parce que sa mère avait jadis vécu près de chez lui et qu'il s'imaginait la connaître personnellement?

Pourquoi ne s'était-il pas plutôt intéressé à cette empotée de Sabrina qui était toujours sa voisine ?

Mais Ophélia savait parfaitement pourquoi Sabrina n'avait pu être choisie comme future épouse de l'héritier de Birmingdale.

Sa mère lui avait raconté l'histoire de la famille Lambert. Tout le comté la connaissait. Ainsi, le scandale qui avait pesé autrefois sur le nom de ces pauvres gens n'était-il pas encore tombé dans l'oubli...

Ophélia trouvait ses parents stupides. Sa beauté, elle en était

convaincue, aurait pu lui obtenir un duché. Au lieu de cela, ils jetaient leur dévolu sur un simple marquis. De toute façon, elle ne l'épouserait pas. L'héritier de Birmingdale n'était même pas anglais! Pas de pure lignée, tout au moins... Et il avait fallu que son grand-père se mêle de lui trouver une épouse, à une époque où cela ne se faisait presque plus.

Quelle famille démodée !

Cette pensée la fit frémir. Ah ! Elle allait l'humilier, lui montrer qu'il n'obtiendrait jamais rien d'autre d'elle que son plus profond mépris et, si cela ne suffisait pas à l'en débarrasser, elle emploierait d'autres moyens. Avant la fin de la saison, elle aurait un nouveau fiancé, un fiancé de son choix !

Tout en ruminant ces projets, Ophélia observait la jeune invitée de sa mère avec une certaine perplexité. Des jeunes gens l'entouraient, qui auraient dû se presser autour d'elle, normalement!

— Vous avez vu? dit-elle à ses amies tout en désignant Sabrina et sa cour. Que peut-elle bien leur raconter de si captivant ?

— Elle est ton invitée, répondit Edith Ward.

Et elle ajouta pour l'apaiser, car elle reconnaissait les signes avant-coureurs d'une jalousie dont elle-même et ses amies avaient déjà fait les frais :

— Ils lui parlent de toi, cela ne fait aucun doute.

Ophélia se détendit aussitôt. Malheureusement, Mavis ne put s'empêcher de glisser d'un ton innocent :

— J'ai plutôt l'impression qu'elle s'est trouvé des admirateurs. Cela ne m'étonne pas vraiment: elle a des yeux d'une beauté rare.

— A quoi peuvent-ils lui servir quand par ailleurs elle est d'une fadeur à pleurer? répliqua sèchement Ophélia.

Elle regretta immédiatement d'avoir manifesté son aigreur. On allait la croire jalouse, comme si sa beauté ne la préservait pas de ce sentiment vulgaire ! Avec un soupir qu'elle voulut compatissant mais qui trahit son acrimonie, elle s'empessa d'ajouter:

— Je la plains, la pauvre

— Pourquoi ? Parce qu'elle n'est pas jolie ?

— Pas seulement. Elle est de sang... douteux, vous savez. O mon Dieu! J'ai trop parlé. Surtout, gardez cela pour vous. Ma mère serait furieuse si elle apprenait mon indiscrétion. Une longue amitié la lie à lady Hilary Lambert.

En vérité, Ophélia se moquait éperdument de la colère de sa mère.

Elle avait parlé à dessein, sachant pertinemment que ces pipelettes se hâteraient de rapporter mot pour mot cette conversation à leurs propres mères, lesquelles, ensuite, se délecteraient tout autant qu'elles à colporter un nouveau ragot.

— Douteux? répéta Jane Sanderson, avide d'en savoir plus. Tu ne veux pas dire qu'elle est de naissance... illégitime?

Ophélia feignit de chercher une réponse convenable.

— Non, dit-elle enfin. C'est pire.

— Pire ? Mais qu'y a-t-il de pire, Seigneur ?

— Bon, n'insistez plus. J'en ai déjà trop dit, murmura Ophélia.

— Ah non! s'exclama Edith, la plus âgée des quatre. Tu ne peux pas clore la discussion ainsi...

— D'accord, d'accord, concéda Ophélia comme si elles lui arrachaient une information que de toute façon elle aurait divulguée. Je vais vous répondre parce que vous êtes mes meilleures amies. Mais cela doit absolument rester entre nous. Je vous fais confiance...

Elle poursuivit en chuchotant. Quand elle eut fini, les autres la dévisageaient avec incrédulité. Mavis se demanda même si elle n'inventait pas toute cette histoire. Lorsqu'il s'agissait d'obtenir ce qu'elle voulait, Ophélia ne reculait devant rien, pas même devant le mensonge le plus éhonté. De toute évidence, ce soir-là, elle avait décidé de ruiner tous les espoirs que pouvait avoir Sabrina de se trouver un mari à Londres.

D'un coup, Ophélia venait de détruire deux réputations. Mavis plaignait sincèrement ces deux victimes dont le seul tort était de ne pas s'être attiré les faveurs d'Ophélia Reid.

L'héritier de Birmingdale essuierait la tempête. Il serait quelque temps

la risée de Londres et les parents de la promise, mortifiés, rompraient leur engagement. Mais avec un titre comme le sien et l'immense domaine qui lui revenait, il n'aurait aucun mal à trouver une autre fiancée.

La petite Lambert, en revanche, aurait du mal à se relever d'une telle infamie. Certaines taches se transmettaient de génération en génération. Quel homme bien né voudrait prendre le risque de l'épouser? Mavis se sentait profondément désolée pour la pauvre Sabrina, qui avait de l'esprit et, qualité fort rare à Londres, était véritablement gentille. De plus, Mavis éprouvait la désagréable impression d'être en partie responsable de la situation. Rien ne serait arrivé si elle n'avait fait remarquer à Ophélia les yeux violets de Sabrina, d'une beauté si particulière.

Mavis se dit qu'elle ferait mieux de changer d'amies. Cette Ophélia était décidément nuisible et malveillante. Comme il serait drôle qu'elle soit forcée d'épouser l'héritier de Birmingdale, maintenant qu'elle avait attiré sur lui le mépris du beau monde ! Finalement , c'était tout ce qu'elle méritait.

Chapitre 4

Ce n'était pas une nuit pour voyager. Une neige épaisse tourbillonnait dans le faible faisceau de la lanterne qui tentait d'éclairer le chemin. Il gelait à pierre fendre. Sir Henry Myron, glacé jusqu'aux os, n'avait jamais eu aussi froid.

L'Angleterre ne connaissait pas de telles tempêtes mais, au nord de l'Ecosse, dans les Highlands, le climat était inhumain. Pouvait-on seulement survivre dans des conditions pareilles ?

Sir Henry et son guide venaient d'affronter le pire moment du voyage.

Une montagne basse - si toutefois ce bloc de granit nu dépourvu de toute végétation méritait le nom de montagne - s'était soudain dressée devant eux.

Pour la franchir et emprunter sans dommage les minuscules sentiers, les deux hommes avaient laissé la voiture à l'église et entrepris la dernière partie de leur périple sur des chevaux de location, j Ils auraient mieux fait de passer la nuit au presbytère, comme le leur avait proposé le pasteur. Mais comme il ne restait plus qu'une heure de route, sir Henry avait préféré continuer. Il le regrettait amèrement

depuis que les bourrasques de neige les avaient accueillis, au sommet du mont rocheux.

Il se demandait même s'ils n'allaient pas tous deux se perdre et mourir de froid, ensevelis sous l'épais manteau blanc. On ne voyait pas à deux pas devant soi, mais le guide continuait d'avancer comme s'il devinait le chemin en dépit de la neige, comme s'il savait exactement où il allait. Et il le savait...

Soudain, l'immense manoir en pierre se dessina dans la nuit blanche, tout près d'eux. Avec la tempête, ils avaient atteint la porte sans même s'en apercevoir. Les hurlements du vent étouffèrent les coups du guide contre les vantaux qui s'ouvrirent brusquement. Une bouffée de chaleur s'échappa de l'intérieur et, l'instant d'après, les deux hommes frigorifiés s'installaient devant un bon feu de bois.

Sir Henry recouvrait peu à peu ses esprits engourdis par le froid. Une femme s'agitait autour d'eux en les accablant de reproches, hurlant qu'il fallait être fou pour s'aventurer dehors par une nuit pareille!

(C'est toutefois ce qu'il crut comprendre, car elle s'exprimait avec un accent écossais tellement prononcé qu'il saisissait à peine le sens de ses paroles.) Elle l'enveloppa d'épaisses couvertures, referma ses doigts raidis autour d'un bol de whisky chaud et attendit qu'il l'ait bu jusqu'à la dernière goutte pour se retirer.

Après pareil traitement, sir Henry Myron ne tarda pas à se sentir plus vaillant, et il put de nouveau s'intéresser à ce qui l'entourait.

Il était stupéfait. Tandis qu'il se dirigeait vers la demeure isolée de ce riche seigneur des Highlands, il s'était attendu à trouver un château médiéval, une forteresse à moitié en ruine ou encore une grande ferme. Les McTavish ne passaient-ils pas pour être des éleveurs de moutons ?

Mais ce qu'il découvrait à présent dépassait tout ce qu'il avait imaginé.

L'intérieur de cette maison n'avait vraiment rien d'un confortable manoir anglais. Avec ses murs de pierre, la pièce semblait presque moyenâgeuse.

Des tables à tréteaux et des bancs de bois s'alignaient le long de murs tapissés de papier peint fleuri. Pas de tentures aux fenêtres, mais d'épaisses peaux de mouton avec leur laine. Henry voulait bien admettre que le cuir protégeait mieux du froid que le tissu, mais de là à choisir de la peau de mouton... Aucun canapé ni fauteuil pour

s'asseoir confortablement, mais de simples bancs près du feu. Et du foin sur le sol.

C'était bien cela: les McTavish vivaient comme au Moyen Age.

Où se trouvaient-ils, au fait ? La soirée n'était pas encore assez avancée pour qu'ils soient couchés.

Enfin, la femme revint avec deux nouveaux bols de whisky chaud.

Cette fois, un très jeune homme lui emboîtait le pas. Il s'arrêta au seuil de la porte, salua le guide et échangea quelques mots avec lui. Tous deux semblaient se connaître.

Le style de la pièce où il se tenait aurait pu faire craindre à sir Henry que ses hôtes ne s'habillent de peaux d'ours ou de moutons... Pourtant, l'Écossais portait un pantalon et une redingote. Il aurait pu se promener dans les rues de Londres sans attirer l'attention autrement que par sa grande taille, largement au-dessus de la moyenne.

Toujours silencieux, le nouveau venu posait sur Henry un regard hostile. Il ne devait pas apprécier la présence d'un étranger chez lui...

Sir Henry, bien qu'il fût peut-être deux fois plus âgé que le jeune homme, finissait par en être intimidé. Certes, les Highlanders n'étaient pas réputés pour être aussi hospitaliers que les Écossais du Sud, habitués à traiter avec les Anglais depuis des siècles. Le progrès pénétrait plus lentement ces régions du Nord, que le climat et le relief rendaient difficiles d'accès. Ici, les hommes vivaient encore comme par le passé, dans la pauvreté et la stricte obéissance à leur chef de clan.

Sans être un chef de clan, lord Archibald McTavish avait autorité sur toute sa famille, qui était fort nombreuse. Malheureusement, s'il comptait beaucoup de cousins éloignés, il n'avait aucun héritier direct puisqu'il avait perdu ses quatre fils. Voilà sans doute pourquoi sa demeure n'était pas plus accueillante...

Néanmoins, le jeune homme continuait d'observer en silence sir Henry. Peut-être sa froideur n'était-elle que de la réserve face aux Anglais ?

Tout à coup, il s'approcha de lui. À la lueur du feu et des deux torches accrochées de part et d'autre de la cheminée, uniques sources lumineuses de la pièce, sir Henry constata qu'il n'était pas aussi jeune qu'il l'avait d'abord cru. Une certaine maturité marquait même son

regard. Il devait avoir dans les vingt-cinq ans.

— Sans ce guide ici présent, dit-il avec un fort accent écossais, vous vous seriez perdu. Que peut donc bien vouloir un Anglais à lord Archie McTavish ?

Henry se présenta rapidement et répondit :

— C'est une affaire urgente et importante qui m'amène. Je suis le notaire de lord Neville Thackeray qui est le...

— Je sais qui est Thackeray, l'interrompit impatiemment le jeune homme. Il est donc toujours en vie ?

— Eh bien, oui ! Tout au moins l'était-il encore quand j'ai quitté l'Angleterre mais, à son âge, le pire est à prévoir à tout instant.

Le jeune Ecossais acquiesça sèchement.

— Venez donc dans mon bureau. On gèle ici.

— Votre bureau ?

Sir Henry parut tellement surpris que l'homme haussa les sourcils et éclata de rire.

— Dinna m'a dit que ce vieil Archie vous avait bien eu.

Henry se raidit. Il n'avait pas l'habitude qu'on se moque de lui.

— Qu'entendez-vous par là, exactement ?

— Cette pièce, bien sûr. Il a donné l'ordre d'y introduire tous les étrangers, plutôt que dans la partie normale de la maison. Il trouve très drôle de les induire ainsi en erreur sur son compte et de se faire passer pour un rustaud.

— Si je comprends bien, cette pièce ne sert qu'à accueillir... les visiteurs ?

— Non, on l'utilise en période d'agnelage et quand il n'y a pas assez de place à l'étable, si toutes les bêtes sont rentrées à cause de la neige, par exemple. A l'époque de la tonte, aussi.

Sir Henry se demanda si le jeune homme continuait ou non à se moquer de lui mais, trop heureux d'aller se réchauffer dans un endroit

plus agréable, il le suivit dans son bureau sans poser de questions.

À son arrivée, à cause de la pénombre et de sa hâte à se réfugier devant un bon feu, Henry n'avait pas remarqué que le vestibule était confortablement meublé. À présent, il pouvait constater qu'il était tel que le laissait présager l'imposant manoir.

Le bureau était petit mais tout aussi élégant. Un grand brasero placé dans un coin y dispensait une chaleur agréable. Sans doute le jeune homme qui y travaillait était-il le régisseur d'Archibald... Comme jusqu'à présent ses suppositions l'avaient plutôt trompé, sir Henry s'assit dans un large fauteuil en cuir et demanda à l'Écossais qui il était.

— Un McTavish, bien sûr, se contenta-t-il de répondre, comme si le fait de porter ce nom expliquait tout.

Trop épuisé par son voyage éprouvant, Henry n'insista pas.

— Lord Archibald a-t-il été informé de mon arrivée? reprit-il au bout d'un moment.

— Le vieil homme est au lit à cette heure. Il se lève tôt. Mais vous pouvez me dire ce qui vous amène.

Qu'il fût régisseur ou simple secrétaire, l'homme semblait s'occuper des affaires d'Archibald puisqu'il avait un bureau dans sa maison. Rien ne s'opposait donc à ce qu'Henry lui exposât les raisons de sa venue.

— Je suis chargé de ramener le petit-fils de lord Ne ville.

Étrangement, la nouvelle sembla divertir ce McTavish. Un petit sourire narquois se dessina sur ses lèvres.

— Vraiment? répliqua-t-il d'un ton franchement amusé. Et si son petit-fils ne se laissait pas faire ?

Sir Henry réprima un soupir. À quoi bon traiter avec un employé ?

— Je dois absolument parler à lord Archibald.

— Vous croyez? Alors que le petit-fils est en âge de prendre ses décisions tout seul ?

— Je n'ai pas à en discuter avec vous, jeune homme, rétorqua Henry, trop fatigué pour rester patient bien longtemps. Une promesse a été

faite et lord Neville demande qu'elle soit tenue.

Cette fois, l'Écossais sembla quelque peu déconcerté.

— Une promesse ? Quelle promesse ?

— Lord Archibald est au courant. Il sait que le moment est venu de...

— Mais enfin, de quoi parlez-vous ? Je suis leur petit-fils et c'est à moi de décider s'il s'agit ou non de tenir cette promesse. Si toutefois elle me concerne.

— Vous êtes... Duncan McTavish ?

— Lui-même. Et vous allez m'expliquer ce que tout cela signifie.

Chapitre 5

— Seigneur, vous n'êtes pas au courant ?

Assis derrière son bureau, Duncan McTavish se pencha brusquement vers son visiteur en prenant appui sur le sous-main.

— Ai-je l'air de comprendre où vous voulez en venir ?

Sir Henry était stupéfait. Duncan avait déjà vingt et un ans, et personne ne lui avait encore rien dit ? Pas même ses parents ? Et lord Neville qui n'avait même pas pris la peine de l'informer que son petit-fils ne savait rien !

A présent, Henry se reprochait de ne pas avoir deviné immédiatement l'identité du jeune homme. Ses yeux bleu nuit étaient pareils à ceux de Neville, ainsi que son nez à la courbe aristocratique, que l'on retrouvait également sur tous les portraits d'ancêtres accrochés aux murs du manoir de Summers Glade. Là s'arrêtait toutefois la ressemblance entre Duncan et lord Neville.

Neville Thackeray, quatrième marquis de Birmingdale, avait toujours eu un physique quelconque et désormais, à près de quatre-vingts ans, son manque de prestance s'accusait. Sur ce point, son petit-fils était bien différent.

Duncan tenait certainement sa stature impressionnante des McTavish, de même que ses cheveux brun-roux. De plus, il était beau, d'une

beauté un peu rude, certes, mais qui ne faisait qu'accentuer sa virilité.

C'était cette allure farouche et sa grande taille qui le faisaient paraître plus âgé qu'il n'était. Peut-être aussi vieillissait-on plus vite, dans ces régions isolées des Highlands où la vie était dure et le climat si inhumain.

Sir Henry regrettait bien qu'Archibald McTavish n'ait pas pu l'accueillir. Lui, au moins, était au courant, pour la promesse... Il avait reçu tant de lettres du marquis ! Mais, s'il avait fini par s'incliner devant la vivacité de leur ton, il aurait dû informer le jeune Duncan de la situation.

— Cette promesse a été faite par votre mère, avant votre naissance, dit enfin Henry. Si elle n'avait accepté de s'y soumettre, elle n'aurait pas eu le droit d'épouser votre père. Comme elle l'aimait éperdument, elle y consentit de bonne grâce et, d'ailleurs, à cette époque, personne n'émit d'objection. Ni votre père, qui était prêt à tout pour obtenir la main de votre mère dont il était également très épris, ni Archibald, votre grand-père paternel...

— Sir Henry, intervint Duncan très calmement, si vous ne me dites pas immédiatement de quoi il retourne, je vous mets dehors, dans cette tempête qui se chargera de vous.

Son expression était indéchiffrable mais Henry ne doutait pas qu'il mettrait sa menace à exécution. Et il ne l'en blâmait pas. Pourquoi diable l'avait-on laissé dans cette ignorance ?

— Eh bien, cette promesse consistait en ceci : le premier-né de votre mère, qui s'avère être vous, serait l'héritier de lord Neville si lui-même n'engendrait pas de fils...

Duncan se renversa dans son siège.

— C'est tout ?

Sa réaction dérouta sir Henry. N'importe quel autre jeune homme aurait sauté de joie en apprenant, alors qu'il ne s'y attendait pas, qu'un grand lord lui léguait tous ses biens. Seulement voilà, Duncan était un Highlander, élevé dans le mépris des Anglais. De plus, il n'avait jamais mis les pieds en Angleterre et n'avait jamais rencontré son grand-père maternel.

— Mesurez-vous bien le grand honneur qui vous est fait, lord Duncan ?

essaya de lui faire remarquer Henry.

— Je ne suis pas un lord, alors ne m'appellez pas ainsi...

— Maintenant vous l'êtes. L'un des titres de lord Neville vous revient déjà, avec les terres qui y sont attachées...

— J'aimerais bien voir ça! s'écria Duncan en se redressant de toute sa hauteur. Vous ne m'obligerez pas à devenir anglais sous prétexte que ma pauvre mère en a décidé ainsi il y a des années !

— Oubliez-vous que vous êtes déjà à moitié anglais ?

Cette remarque valut à Henry un regard tellement méprisant qu'il en frémit, mais Duncan s'exprima de nouveau, et cette fois avec le plus grand calme. La façon qu'il avait de passer en un instant de la colère la plus vive à la pondération était d'ailleurs étonnante.

— Je ne suis pas obligé d'accepter ce titre.

— Je crains que vous n'ayez pas bien compris... Que vous le vouliez ou non, vous allez devenir le marquis de Birmingdale.

Un long silence s'installa. Sir Henry se sentait de plus en plus mal à l'aise. Enfin, Duncan reprit :

— Pourquoi venez-vous m'en informer maintenant, puisque le marquis n'est pas encore mort?

— Parce que vous avez atteint l'âge d'honorer cette promesse. Celle-ci stipule, entre autres choses, qu'à l'âge de vingt et un ans, si lord Neville est toujours en vie (ce qui est le cas), vous soyez envoyé chez lui. Ainsi lord Neville pourra vous instruire de vos responsabilités et s'assurer également, avant qu'il ne meure, que vous vous établirez correctement.

— M'établir?

— Vous marier.

— Et j'imagine qu'il m'a déjà trouvé une épouse ? lança Duncan d'un ton sarcastique.

— Eh bien, disons que... oui, murmura sir Henry bien malgré lui.

La réponse de Duncan McTavish fut aussi soudaine qu'inattendue : il

partit d'un énorme éclat de rire.

Chapitre 6

Vraiment, Duncan ne pouvait pas considérer sérieusement les projets de son grand-père anglais. Quelle outrecuidance ! Et comment lord Neville pouvait-il songer à le marier contre son gré ? Lui seul était maître de son destin et de ses décisions. Lord Neville ne contrôlerait pas sa vie.

Par quelque bout qu'on la prenne, cette histoire était invraisemblable.

Lorsque Duncan avait eu dix-huit ans, Archibald McTavish lui avait confié la gestion de ses fermes, des mines et de ses autres entreprises.

Pourquoi aurait-il agi ainsi s'il savait que son petit-fils devait partir pour l'Angleterre ? Cette promesse faite avant sa naissance relevait de la pure fantaisie.

Personnellement, Duncan n'avait rien contre les Anglais. Sa propre mère était anglaise. Mais elle était devenue une McTavish, et elle-même avait fini par négliger, voire oublier ses origines. Duncan avait été élevé dans la haine des Anglais. Fallait-il qu'il aille vivre dans leur pays, désormais, et qu'il épouse une Anglaise ? Plutôt mourir !

Laissant le petit notaire aux bons soins de la gouvernante, le jeune McTavish monta se coucher. Il passa une nuit blanche à ressasser cette histoire incroyable. Enfin, à l'aube, il crut trouver une explication logique : Archibald était au courant, et il avait dû imaginer un moyen de délier son petit-fils de cette promesse absurde. Comme le jour se levait, Duncan s'empessa d'aller vérifier qu'il ne se trompait pas.

Comme chaque matin, Duncan rejoignit son grand-père dans la cuisine. C'était dans cette pièce, la plus chaude de la maison à cette heure (les McTavish se levaient tôt), qu'ils prenaient tous leurs repas, la salle à manger étant trop grande et trop cérémonieuse pour eux seuls.

Il en allait ainsi depuis la mort du dernier des fils d'Archibald, quatorze ans auparavant. C'était le père de Duncan, qui avait péri avec son épouse, dans le naufrage du bateau qui les emmenait en France pour affaires.

Duncan avait sept ans, à l'époque. Il devait accompagner ses parents et se faisait une joie de ce voyage, qui aurait été le dernier. Mais, au dernier moment, Archibald s'était opposé à laisser partir son petit-fils car celui-ci avait été pris de violentes nausées avant même que le bateau n'appareille. Décrétant qu'on ne s'embarquait pas quand on avait le mal de mer, Archibald avait gardé l'enfant avec lui. Bien lui en avait pris...

Etant devenu l'unique descendant d'Archibald en ligne directe, Duncan avait été particulièrement choyé par son grand-père. Cette attention dont il faisait l'objet lui pesait parfois, mais comment aurait-il pu en vouloir au vieil homme qui avait perdu tous ses enfants ?

Deux de ses défunts fils avaient été mariés, mais ils étaient morts de maladie sans laisser d'héritiers, et leurs pauvres femmes étaient alors retournées chez leurs parents. Le troisième était devenu prêtre. Il était tombé du toit de son presbytère qu'il cherchait à réparer, et cette chute lui avait été fatale.

Malgré les tragédies qui avaient marqué sa vie, Archibald n'était pas devenu un vieil homme amer ni aigri. Il n'était d'ailleurs pas si vieux.

Il s'était marié jeune, et ses quatre fils étaient nés dans les quatre années qui avaient suivi son mariage. Son épouse avait succombé, des suites de son dernier accouchement, mais lui-même ne s'était jamais remarié.

A soixante-deux ans, Archibald pouvait encore faire belle impression.

Les rares fils d'argent qui émaillaient sa chevelure et sa barbe rousse lui donnaient un air distingué, quand il voulait bien prendre soin de sa personne. Malheureusement, il se négligeait un peu depuis qu'il avait cédé la direction de ses affaires à Duncan. Il ne quittait plus le manoir.

N'ayant donc personne à impressionner que la cuisinière, qu'il avait longtemps courtisée sans jamais être pris au sérieux, il passait souvent toutes ses journées en robe de chambre.

Aujourd'hui, cependant, il s'était soigneusement coiffé et habillé. Ces signes, de même que la froideur de son accueil, firent comprendre à Duncan que son grand-père avait été informé de la venue du notaire.

Le jeune homme pouvait donc aborder sans détour le sujet qui l'intéressait.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit, Archie? lui demanda-t-il en s'asseyant

à table.

Archibald grimaça. Le fait que son petit-fils l'appelait par son surnom n'était pour rien dans son malaise car il s'agissait entre eux d'une habitude.

— Parce que je ne voulais pas t'éprouver si je n'étais pas obligé de le faire, répondit-il brusquement.

— Je suis un McTavish et je ne partirai pas d'ici.

Archie sourit tout d'abord, flatté par cette réponse, mais il se rembrunit vite et soupira :

— Il faut que tu comprennes certaines choses, mon petit. Mon fils Donald était fou de ta mère. Bien qu'elle fût anglaise, il était prêt à tout pour obtenir sa main. Mais elle avait à peine dix-huit ans et son père ne souhaitait pas la voir partir si loin de chez lui. Il s'opposa au mariage pendant près d'un an. Seulement, il aimait sa fille et la voir déperir lui brisait le cœur... Il trouva donc un compromis en exigeant que l'héritier de Donald lui soit envoyé à sa majorité. Ta mère dut s'y engager pour épouser mon fils.

— Je sais pourquoi la promesse a été faite mais pourquoi n'en ai-je jamais été informé ?

— Pour être honnête, mon garçon, j'espérais que ce vieux fou mourrait plus tôt et que son notaire n'aurait pas eu vent de la promesse. J'ai cru aussi que le temps arrangerait les choses, et que ton grand-père finirait par avoir un fils susceptible d'hériter de ce satané titre. Mais non. Rien ne s'est passé comme ça. Cet Anglais nous enterrera tous, tu verras !

— Et ma mère ? Pourquoi ne m'a-t-elle jamais rien dit ?

— Tu étais encore tout jeune lorsqu'elle nous a quittés... Sans doute attendait-elle que tu grandisses un peu. Et puis cette promesse, qui faisait de toi le futur marquis de Birmingdale, ne devait pas tellement lui déplaire. N'oublie pas qu'elle était anglaise. Les Anglais sont très attachés à leurs titres de noblesse.

— Mais toi, tu aurais dû me prévenir plus tôt au lieu d'attendre que ce notaire arrive chez nous. Que vais-je faire de lui à présent ?

— Partir avec lui, bien sûr.

— Il n'en est pas question !

Duncan se leva si brusquement que sa chaise se renversa sur le sol. La cuisinière sursauta, faillit se couper avec son couteau et jeta un regard courroucé vers les deux hommes. Mais ceux-ci ne souciaient pas d'elle.

— Tu voudrais me faire croire que tu n'as jamais pensé à un moyen de me soustraire à cette promesse? C'est impossible! Qui dirigera tes affaires si je pars ?

— Je me débrouillais bien tout seul, avant. Je ne suis pas si vieux...

— À d'autres! Tu as tout abandonné depuis des années !

— Ce n'est pas parce que je t'ai laissé les rênes que je suis incapable de les reprendre ! Je t'ai cédé la place parce que tu avais besoin de te former, mon garçon. Et il n'y a pas de meilleur enseignement que la pratique.

— Tout cela pour, en définitive, me chasser et faire de moi un de ces stupides marquis anglais...

— Non. Pour te donner toute l'expérience que tu auras à transmettre à ton fils.

— Quel fils ?

Chapitre 7

Duncan ne toucha pas à son petit déjeuner. À la place, il demanda un whisky que la cuisinière posa sur la table avec un regard de reproche.

Ce n'était pas une heure pour boire ! Mais Duncan ne se souciait pas d'elle. Très énervé, il écoutait les explications de son grand-père en arpentant la pièce de long en large.

Celui-ci lui raconta qu'il avait échangé une correspondance animée avec Neville. Leur désaccord ne portait pas sur le départ du jeune homme en Angleterre, mais sur le fait de déterminer qui, d'eux deux, revendiquerait son premier-né.

— Il n'est pas question que tu te partages entre nous deux, mon garçon. Mes affaires t'occupent déjà pleinement. Tu ne pourrais gérer en plus celles de Neville et le voyage est trop long pour que tu fasses

des allées et venues incessantes.

Les deux hommes avaient tout bonnement décidé de le marier le plus vite possible de sorte qu'il ait un fils dans l'année, dont la garde serait ultérieurement confiée à Archie. Dans la mesure où Neville récupérait Duncan, ils trouvaient ce marché équitable.

Mais ni l'un ni l'autre ne s'étaient souciés un seul instant de savoir ce que l'intéressé penserait de tout ça !

Furieux, Duncan songea un instant à envoyer les deux hommes au diable et à s'embarquer pour une destination lointaine. Seulement, il aimait profondément Archie, et il n'était pas capable de lui briser le cœur.

Il avait toutefois l'impression que sa vie ne lui avait jamais appartenu, puisqu'on avait décidé à sa place de ce qu'il en ferait. Duncan ne comprenait pas comment Archie pouvait encore songer à honorer cette maudite promesse. Pourquoi, en fier Highlander qu'il était, n'avait-il pas choisi de l'ignorer, quand son fils Donald avait enfin épousé celle qu'il adorait ?

— Et si je refuse de partir ? Archie soupira tristement.

— J'aimais ta mère, mon garçon, comme si elle avait été ma propre fille. Jamais je n'ai rencontré de jeune femme aussi douce, aussi charmante. Et je ne peux déshonorer sa mémoire en ne respectant pas cette promesse. C'est impossible.

— Mais le choix me revient, Archie. Ce n'est pas à toi de décider pour moi.

— En effet. Seulement, tu aimais ta mère, toi aussi. Comment pourrais-tu te résoudre à contrarier ses vœux ?

Duncan ne répondit pas. Les mots restèrent prisonniers dans sa gorge.

Bien sûr qu'il aimait sa mère. Mais en ce moment, il la haïssait de l'avoir mis dans cette situation inextricable.

Archie profita de son silence pour ajouter :

— Tu sais, j'ai réussi à gagner beaucoup de temps. Neville t'a réclamé il y a trois ans déjà. Si j'avais accepté, tu serais complètement à sa merci aujourd'hui. Maintenant, il devra se montrer prudent quand il te demandera quelque chose, parce que tu es en âge de lui dire non. Tu

pourras agir à ton idée et non pas à la sienne.

A présent, Duncan n'avait plus qu'une envie : renvoyer le notaire à Londres à coups de pied aux fesses. Cette solution pour le moins expéditive le tentait tellement qu'il faillit la mettre à exécution sur-le-champ.

L'indignation du jeune homme n'avait pas de bornes. Vraiment, personne ne s'était soucié de lui dans cette histoire ! Depuis toujours il vivait dans les Highlands. Comment avaient-ils tous pu croire qu'il quitterait son pays du jour au lendemain, de gaieté de cœur ? Titre ou pas, fortune ou pas, il ne voulait pas s'installer en Angleterre.

Il y avait forcément un moyen de manipuler Neville. Duncan en était convaincu. Résolument, il ramassa sa chaise et, se rasseyant, fit face à son grand-père.

— Tu vas maintenant m'expliquer comment tu pensais me sortir de là.

Un sourire satisfait joua sur les lèvres d'Archie.

— J'ai d'abord souligné que tu étais mon héritier autant que le sien, et qu'il aurait du mal à t'obliger à me quitter, moi qui t'avais élevé...

— Pourtant, tu avais déjà accepté de me sacrifier, jeta amèrement Duncan.

— Allons, mon petit, ne t'inquiète pas et écoute un peu. Je cherchais donc à gagner du temps. Lui expliquer tout ça m'a valu six mois de courriers musclés. J'ai passé les neuf mois suivants à lui faire admettre que ton premier-né grandirait chez moi. Il s'y opposait, voulant en quelque sorte le garder en caution, pour le cas où tu ne resterais pas en Angleterre. Le pauvre homme n'a plus toute sa tête s'il croit qu'il vivra assez longtemps pour élever un enfant...

— Et toi?

— Moi si. Je survivrai au vieux Thackeray, et il le sait. Et puis, Duncan, réfléchis. Je formerai ton fils dans ton propre intérêt. Tu peux me faire confiance. Car tu auras bien besoin d'un fils, avec tous ces biens que tu hériteras de nous.

— Tu m'as dit comment tu avais gagné quinze mois, remarqua Duncan. Et ensuite ?

— Eh bien, quand nous avons parlé de petits-fils, il a bien fallu que nous évoquions le problème de sa mère. Il tient à ce que tu épouses une Anglaise. La polémique à ce sujet a bien duré... cinq mois. Je me suis incliné mais j'ai alors exigé qu'elle soit très belle. Il a mis un certain temps à la dénicher !

— Une Anglaise, bien sûr ?

— Oui. Titree et très jolie, ce qui va rarement ensemble, tu peux me croire.

— Vous avez perdu votre temps. Il se peut que j'aie en Angleterre mais il est hors de question que j'épouse une fille que je n'ai jamais vue.

— Voilà bien une remarque de jeune ! Si tu ne veux pas de la plus belle fille d'Angleterre, mon petit, c'est ton droit. J'ai d'ailleurs prévenu Neville que tu étais assez grand pour dire non.

Le ton condescendant d'Archie lui attira un regard noir.

— Personne ne me dira qui je dois épouser, ni toi ni qui que ce soit, reprit Duncan.

— Tu as du caractère, je sais, mais pourquoi brûler ses vaisseaux avant d'avoir embarqué ? Jette au moins un coup d'œil sur la jeune fille que Neville te destine. Cela ne t'engage à rien et peut-être te plaira-t-elle. Si ce n'est pas le cas, de grâce, choisis-en une autre.

— Archie, je n'ai rien contre le mariage mais je suis un peu jeune pour y songer.

— Et moi trop vieux pour attendre. Je survivrai à Neville et, lorsque tu seras parti, je me débrouillerai pour que quelqu'un vienne m'aider dans la gestion de mes affaires. Mais je ne me retirerai en toute quiétude que lorsque ton fils aura atteint l'âge de me succéder.

Voilà qui mettait un terme à la discussion ! Archie était donc totalement d'accord avec Neville en ce qui concernait le mariage immédiat de Duncan. C'était l'une des décisions les plus importantes de sa vie, et ces deux vieux renards lui ôtaient la liberté d'en débattre !

Duncan quitta la pièce, écoeuré. Très bien, il irait en Angleterre. Mais Neville aurait peut-être à le regretter !

Chapitre 8

Duncan n'avait jamais vu paysage aussi sinistre. Il n'aurait su dire si c'était dû à l'épais brouillard, à l'aspect moribond des arbres dénudés ou à l'heure matinale qui dissuadait apparemment les gens de sortir, mais cette campagne était déprimante.

De toute façon, aucun rayon de soleil n'aurait pu éclairer son humeur.

Duncan était déterminé à tout exécuter en Angleterre, en commençant par Summers Glade.

Sir Henry aurait préféré arriver la veille au soir, ce qui aurait pu se faire puisque l'auberge où ils avaient dormi n'était qu'à vingt minutes du manoir. Mais Duncan voulait être en pleine forme pour sa première rencontre avec son grand-père, et jouir de toutes les facultés qu'une longue journée de voyage eût risqué d'émousser.

Neville n'était même pas levé, lorsque les deux hommes se présentèrent à la porte du domaine. Des dizaines de serviteurs s'activaient un peu partout. Fallait-il tant de monde pour s'occuper d'un vieil homme? Certes, la maison étant immense, un personnel nombreux s'imposait mais Duncan soupçonnait les nobles anglais d'aimer un peu trop se faire dorloter.

Quoi qu'il en soit, l'intérieur offrait un aspect beaucoup plus accueillant que les abords si désolés ne le laissaient présager. Les pièces étaient meublées dans le style français, très ornementé, du XVIII^e siècle. Les cadres des immenses miroirs et des tableaux étaient dorés à la feuille d'or. Les chandeliers et les lustres s'agrémentaient de pendeloques en cristal. Partout - et ceci laissait supposer qu'il y avait une serre quelque part -, des fleurs fraîches étaient disposées dans de précieux vases de Sèvres.

Si Duncan avait imaginé le vieux marquis dans un décor sobre et élégant, il ne l'attendait certainement pas dans cette atmosphère surchargée et frivole datant d'une autre époque. Mais Neville avait vécu au siècle dernier, ce qui expliquait sans doute qu'il préserve le cadre dans lequel il avait grandi. Peut-être même s'habillait-il toujours en dentelles et culotte à la française...

Quatre servantes, un majordome guindé et deux valets de pied escortèrent Duncan jusqu'à l'inévitable gouvernante, qui le mena à la chambre qu'on lui destinait. Effaré que tant de monde se soit démené

quand une seule personne aurait suffi, le jeune homme faillit éclater de rire.

Mais il n'avait pas encore tout vu... Une nouvelle servante fit irruption dans la pièce pour allumer le feu dans la cheminée. Une autre lui apporta des serviettes et de l'eau chaude. Une autre encore lui présenta un plateau avec des biscuits, des saucisses, des pâtisseries diverses, du thé et du chocolat chaud. Un peu plus tard, enfin, une nouvelle jeune fille vint lui demander s'il n'avait besoin de rien...

Puis Willis arriva.

Ce petit homme d'une cinquantaine d'années annonça fièrement à Duncan qu'il avait été choisi pour être son valet de chambre. Quel ton!

En matière de condescendance hautaine, le majordome était battu !

Duncan n'était pas ignorant au point de méconnaître l'utilité d'un valet de chambre, mais la rapidité de celui-ci à se précipiter sur sa valise pour la défaire l'étonna cependant. Un instant plus tôt, un domestique la lui avait déjà arrachée des mains pour la monter à sa place, alors qu'il pouvait parfaitement s'en charger lui-même...

Une question insultante le sortit alors de sa stupeur.

— Une jupe, my lord ?

— C'est un kilt, imbécile! explosa Duncan, rouge de colère.

Imperturbable, Willis emporta le kilt pour le ranger. Sidéré, Duncan se demanda comment ce petit homme pouvait se permettre de l'humilier puis d'ignorer sa fureur sans paraître le moins du monde affecté.

— Sortez d'ici, ordonna-t-il, les dents serrées.

Cette fois, Willis lui accorda toute son attention mais il se contenta de murmurer, perplexe :

— My lord ?

— Je n'ai jamais eu besoin d'un valet, et ce n'est pas aujourd'hui que je compte changer mes habitudes.

Au lieu de se disposer à quitter les lieux, l'homme répliqua le plus tranquillement du monde :

— Vous n'êtes pas responsable de l'endroit où vous avez été élevé.

Mais à présent, vous êtes en Angleterre et vous vous pliez à nos usages, j'en suis sûr.

— Je me plierai? répéta Duncan sur le point de l'étrangler.

— Certainement, my lord, et vous avez besoin de moi, cela ne fait aucun doute. Aucun gentleman digne de ce nom ne songerait à s'habiller tout seul.

— Je ne suis ni gentleman ni lord, et j'ai la ferme intention de m'habiller moi-même. Et maintenant vous allez déguerpir avant que je ne vous mette dehors.

Cette fois, Willis prit la menace au sérieux. Il sembla soudain affolé.

— Vous ne songez pas vraiment à me congédier, n'est-ce pas ? Les retombées seraient catastrophiques, en ce qui concerne mes fonctions.

— Simplement parce que je n'ai pas besoin de vous ?

— Personne ne le croira, reprit Willis. On dira que c'est ma faute, et plus jamais je ne trouverai de poste aussi prestigieux. Si on me renvoyait à Londres, je serais ruiné, my lord.

Duncan crut voir la lèvre inférieure de l'homme trembler. Il soupira. Il ne voulait de mal à personne. Il avait coutume de se débrouiller tout seul mais si cela devait plonger ce malheureux dans la ruine...

— Très bien, vous vous chargerez de l'entretien de mon linge, mais c'est moi qui m'habillerai. Est-ce clair ?

— Merci, my lord, dit Willis en reprenant aussitôt son air guindé.

Dois-je faire venir le tailleur du marquis pour prendre vos mesures ou bien avez-vous d'autres malles qui suivent?

Vaincu, Duncan lui jeta un regard abattu...

Chapitre 9

Pour Sabrina, la révélation de l'histoire de sa famille n'avait rien de

tragique et les réactions du beau monde londonien ne l'affectaient pas.

La jeune fille les trouvait même si disproportionnées qu'elle s'en amusait. Ceux qui l'avaient d'abord regardée avec la curiosité qu'ils réservaient à tout nouveau venu sur la scène la considéraient désormais avec une sorte de stupeur teintée d'effroi. Ils avaient l'air de chuchoter entre eux : *Elle est toujours vivante? Oh! mais ce n'est pas pour longtemps,..* Une petite sottise avait même hurlé devant elle, croyant voir un fantôme. Sabrina osait à peine imaginer quels chemins tortueux la vérité avait suivis avant de parvenir aux oreilles de cette nigaude.

Bien entendu, ses chances de trouver un mari à Londres étaient sérieusement compromises. La plupart des hommes se mariaient pour avoir un héritier. Qui diable voudrait donc d'une femme qui ne vivrait pas assez longtemps pour élever leur enfant? Certes, ses deux tantes avaient survécu à la malédiction, et Sabrina ne s'inquiétait pas davantage pour son compte, mais personne n'en avait cure.

S'il y avait une chose que déplorait Sabrina, c'était bien que l'on eût à ce point déformé l'histoire de sa famille. Mais la vie ordinaire était si souvent ennuyeuse, n'est-ce pas... On avait découvert un détail croustillant? Alors, on s'était empressé de le rendre public, et de répandre la rumeur que, chez les Lambert, on était plutôt enclin à mettre fin à ses jours prématurément...

Quand son arrière-grand-père Richard se suicida à cause d'une infidélité de son épouse volage, celle-ci suivit très vite son exemple et le rejoignit dans la tombe, incapable d'endurer le poids d'une telle culpabilité.

L'affaire aurait pu s'arrêter là. A l'époque, leur fille Lucinda, la grand-mère de Sabrina, était mariée au comte William Lambert. Tous deux vivaient heureux avec leurs enfants, Hilary et Alice. John, le père de Sabrina, n'étant pas encore né, le titre du vieux duc revint à une autre branche de la famille que les Lambert ne connaissaient même pas.

Personne ne sut jamais si Lucinda tomba de ce balcon volontairement ou accidentellement. Depuis la naissance de son fils John, sa santé avait considérablement décliné. Comme elle souffrait de neurasthénie, nul ne douta un seul instant qu'elle eût mis fin à ses jours, suivant en cela la voie tracée par ses parents. Le monde était cruel, et le scandale ruina les chances d'Hilary et d'Alice de trouver un parti.

Enfin, bien des années après, John épousa Elizabeth, qui apportait un sang nouveau dans la famille. A la naissance de Sabrina, les tragédies

du passé semblaient oubliées. Mais le mauvais sort n'avait pourtant pas fini de s'acharner sur la famille Lambert.

Quand les parents de Sabrina eurent l'infortune de consommer une nourriture avariée, ils en moururent sans laisser au médecin le temps d'arriver.

Même le chien ne se remit pas d'avoir mangé les restes. Les deux cuisinières, qui s'étaient contentées d'y goûter, souffrirent de terribles maux de ventre. Cette fois encore, malheureusement, la rumeur ne tint pas compte de la vérité, confirmée par le médecin. Le bruit se propagea aussitôt qu'ils avaient pris du poison. Délibérément.

Hilary et Alice, les tantes de Sabrina, savaient bien que leur frère et sa femme s'aimaient tendrement. Aussi, leur mort ne pouvait être qu'accidentelle ! Mais personne ne les avait crues.

Les années avaient passé, et voilà qu'aujourd'hui, ce très vieux scandale resurgissait encore. Accablées, Hilary et Alice ne parvenaient pas à comprendre. Qui était assez malveillant pour avoir relancé toutes ces calomnies ? Désormais, toutes les chances de Sabrina étaient ruinées et plus rien ne les retenait à Londres.

De son côté, Sabrina n'était pas mécontente de rentrer. L'agitation bruyante de la capitale ne lui convenait pas du tout. Elle trouvait la ville sale et l'air chargé de suie irrespirable. Ses promenades sur les chemins recouverts de neige immaculée lui manquaient, tout comme les animaux, l'odeur de la terre et de la végétation.

Au moins, elle aurait assisté à un bal et vu à quoi ressemblait Londres ! Elle n'aurait pas complètement perdu son temps...

Contrairement à ses tantes, Sabrina ne doutait pas de ses chances de se marier un jour. Quelque part, il devait exister un homme, qu'elle rencontrerait et qui serait suffisamment bon et intelligent pour déceler la vérité, dans tout ce fatras de mensonges qu'on faisait sur elle.

Certains de ses ancêtres s'étaient peut-être donné la mort, mais cela ne signifiait pas que la famille entière les imiterait. Enfin, en mettant les choses au pire, la jeune fille ne voyait rien de si dramatique à rester célibataire toute sa vie. Ses tantes avaient-elles l'air si malheureuses, après tout ?

Le hasard voulut que leurs hôtes, les Reid, devaient se présenter à Summers Glade pour rencontrer le petit-fils de Neville Thackeray au

moment où les Lambert comptaient regagner le Yorkshire. Tout naturellement, lady Mary avait suggéré de voyager ensemble. Comme Ophélia, qui comptait s'amuser, avait avoué avoir déjà invité d'autres amis chez son fiancé, les tantes de Sabrina consentirent à cet arrangement. Malgré leur abattement et même si elles n'aimaient pas le marquis, elles pensèrent que ce séjour offrirait peut-être à leur nièce une dernière chance de rencontrer un gentleman.

Ces perspectives ravivèrent un peu l'éclat de leurs yeux affligés et Sabrina n'eut pas le cœur de refuser, bien qu'il lui parût quelque peu cavalier de descendre dans une maison où elle n'était pas conviée.

Sabrina, d'autre part, ne se faisait aucune illusion sur les raisons qui faisaient souhaiter à Ophélia sa compagnie. Furieuse d'avoir dû renoncer à la saison londonienne, lady Reid s'était efforcée d'entraîner avec elle le Tout-Londres. Elle avait également besoin de soutien -

c'étaient ses propres termes - pour affronter ce terrifiant barbare des Highlands que ses parents la contraignaient d'épouser.

Bien que la façon dont Ophélia entendait se débarrasser de ce fiancé la révoltât, Sabrina comprenait ses craintes et sa révolte. Comment pouvait-on encore, de nos jours, marier une jeune fille à un parfait inconnu ?

Certes, Ophélia n'avait jamais exprimé le désir de se marier par amour. Elle aspirait seulement à un titre plus élevé que le sien. Les jeunes gens plus titrés que le petit-fils du marquis ne couraient pas les rues mais Ophélia ne doutait pas de trouver un duc ou un prince, ou même un roi, pourquoi pas ? Rien n'était trop beau pour elle.

Le visage sévère du majordome de Summers Glade embarrassa vivement la jeune Sabrina, dès leur arrivée. Ce dernier n'attendait que trois visiteurs et il se retrouvait avec huit... Mais Ophélia ne se démonta pas, bien au contraire. Deux de ses admirateurs les avaient rejoints en route et d'autres n'allaient pas tarder à arriver.

— Si je dois séjourner ici, déclara-t-elle d'emblée avec toute l'insolence qui la caractérisait, c'est avec mes amis. Je me passe rarement de compagnie, il faudra vous y habituer.

Heureusement pour elle, ses parents, restés à l'extérieur, n'assistèrent pas à la scène, ce qui lui aurait valu de sérieuses remontrances. Mais à l'expression du majordome, Ophélia comprit que le marquis en aurait

vent. C'était précisément ce qu'elle désirait. Elle ne voulait pas de sa sympathie et ferait tout pour se rendre détestable. Ainsi il renoncerait à son projet de l'unir à son petit-fils. Et le plus tôt serait le mieux.

Au moins, Sabrina et ses tantes, qui vivaient près de la petite ville d'Oxbow, à seulement vingt minutes de Summers Glade, n'auraient pas loin où aller si le marquis les jetait dehors.

Chapitre 10

À l'étage, ignorant tout de l'arrivée de leurs hôtes londoniens, Duncan et son grand-père se rencontraient pour la première fois. Comme Duncan s'était présenté à une heure très matinale, le valet de chambre du vieil homme avait refusé de réveiller son maître autrement qu'à l'accoutumée. Duncan avait donc patienté pendant près de deux heures dans le petit salon attendant à la chambre du marquis. Deux heures au bout desquelles le valet de chambre, cramoisi, avait introduit le vieillard après avoir apparemment enduré une semonce très sèche pour ne pas l'avoir réveillé...

Duncan, entre-temps, s'était amusé à examiner de près la petite pièce et son mobilier.

D'étranges objets d'art africain suspendus aux murs donnaient à penser que Neville avait visité ce continent lointain, ou pour le moins rêvé de le faire. Dans un autre coin de la pièce était représentée la Chine. Des bibelots égyptiens décoraient le manteau de la cheminée. Devant cette profusion de curiosités, Duncan songea que son grand-père aimait probablement les voyages.

Le mobilier, en revanche, respectait le style français que l'on retrouvait dans le reste de la maison. Le bureau semblait si vieux et si bancal que jamais Duncan n'aurait osé s'y appuyer. Deux portraits en miniature l'ornaient. Sur l'un, il reconnut sa mère. Elle était jeune alors, sans doute n'avait-elle pas encore épousé Donald. L'autre représentait un enfant aux cheveux d'un roux vif.

Duncan s'attarda à contempler cet enfant, se demandant s'il s'agissait de lui. Si ses cheveux avaient jadis ce ton vif et lumineux, ils avaient considérablement foncé aujourd'hui. D'ailleurs, il ne se souvenait pas d'avoir posé pour ce portrait. Mais le petit garçon que l'on voyait jouer dehors semblait ignorer lui aussi qu'on l'observait pour le peindre.

Pourtant, même si Duncan ne reconnaissait pas vraiment ses traits, ce

qui était peut-être imputable à l'artiste, quelque chose lui disait que cet enfant, c'était lui.

Il s'étonna que Neville ait gardé ce portrait alors qu'il n'avait jamais cherché à rencontrer son petit-fils, ni même à lui écrire. Sans doute la miniature faisait-elle simplement partie de ses biens, tout comme les bibelots qui l'entouraient, un bien d'une certaine valeur, certes, mais pour lequel il n'éprouvait pas de sentiments.

Quand Neville apparut sur le seuil de la porte communiquant avec sa chambre, les deux hommes s'observèrent, tous deux surpris de ne pas trouver ce qu'ils attendaient.

Neville avait d'épais cheveux blancs coupés au-dessous des oreilles, comme le voulait la mode. Alerte, peu ridé, les yeux vifs, il avait bien vieilli. Son petit bouc argenté ajoutait à sa distinction naturelle et sa minceur lui donnait l'air presque frêle, bien qu'il se tint très droit et parût en excellente santé. Contrairement à ce qu'Henry avait laissé entendre, il n'était pas à l'article de la mort.

— Tu es plus grand... que je ne le pensais.

Ce furent les premiers mots que prononça Neville.

— Et vous pas aussi vieux ni aussi malade que je le croyais, rétorqua Duncan.

Leur surprise mutuelle provoqua un nouveau silence. Neville s'avança dans la pièce d'un pas assuré mais quand il fut assis dans le fauteuil derrière son bureau, un soupir lui échappa. Duncan, n'avisant aucune chaise dans la pièce qui ne risquât de s'écrouler sous son poids s'il venait à s'y asseoir, resta debout devant la cheminée. Un choix malencontreux, il ne tarda pas à s'en apercevoir. Le foyer, étant entretenu depuis des heures, dégageait une chaleur insupportable.

Le jeune homme se dirigea vers l'une des fenêtres pour l'ouvrir.

— Non, s'il te plaît, intervint Neville.

Comme Duncan lui lançait un regard interrogateur, il ajouta, non sans un certain embarras :

— Je dois prendre garde de ne pas m'enrhumer. Mes médecins s'accordent à penser que mes poumons ne s'en remettraient pas.

— Vous avez donc été malade ?

— J'ai passé l'hiver dernier au lit. Cette année, je vais mieux.

Duncan hocha la tête tout en ôtant sa veste, et il resta près de la fenêtre où il faisait un peu plus frais.

— Je suppose que c'est de ton père que tu tiens cette taille impressionnante.

— Mais j'ai vos yeux, paraît-il.

— Cela t'ennuierait-il d'approcher, pour que je puisse les voir ?

— Votre vue vous fait défaut ?

— Je porte des lunettes, grommela Neville, mais Dieu seul sait où elles ont encore bien pu passer.

Un instant, ce ton plus décontracté rappela Archie à Duncan qui se détendit un peu. Mais il se souvint aussitôt que ce vieil homme n'était pas le grand-père qui l'avait élevé et qu'il aimait tendrement. Il ne représentait rien pour lui.

Cela ne l'empêcha pas de s'approcher du vieil homme, restant toutefois de l'autre côté du bureau. Il fit alors l'objet d'un examen si attentif qu'il en eut des fourmis dans les jambes.

— Elizabeth serait fière de toi si elle pouvait te voir.

Ce compliment détourné ennuya Duncan plus qu'il ne le flattait.

— Comment savez-vous ce qu'elle éprouverait quand vous ne l'avez plus jamais revue après son mariage ?

L'amertume de sa voix n'échappa pas à Neville, qui avait gardé une ouïe très fine, malgré son âge. Celui-ci renonça donc à son désir d'évoquer le passé et, changeant de sujet, il enchaîna d'un ton abrupt :

— Lady Ophélie et ses parents arrivent aujourd'hui. Il irait de notre intérêt à tous deux que tu fasses un effort pour l'impressionner. Ce mariage lui rapportera beaucoup plus qu'à toi, mais je me suis laissé dire qu'elle était très courtisée à Londres. Les propositions ne lui manquent pas, aussi devons-nous veiller à ce qu'elle soit heureuse, d'ici à la cérémonie. De nos jours, les jeunes gens rompent les engagements pour un oui ou pour un non.

Duncan se demanda si cette remarque lui était adressée, et il

s'interrogea soudain sur ce qu'Archie avait bien pu dire de lui à ce grand-père étranger.

— Je ne romps jamais mes engagements, mais il se trouve que, pour l'instant, je n'en ai pris aucun.

Le regard de Neville s'emplit soudainement de stupeur.

— Sir Henry ne t'a rien dit ?

— Il m'a parlé d'un engagement que vous aviez passé, pas moi. Lord Neville, je ne suis plus un enfant pour le compte duquel on décide... Je suis un homme. Et je viens ici en souvenir de ma mère. Je me marierai, puisque Archie semble pressé de me voir établi. Mais je choisirai ma femme moi-même. Si votre lady Ophélia me plaît, je l'épouserai mais cette décision viendra de moi.

— Je vois, dit lentement Neville. Tu es venu ici à contrecœur...

— A contrecœur ? Dites plutôt que je répugnais à venir. J'aurais dû être informé de l'existence de cette promesse autrement que par votre notaire.

Sur ces mots, Duncan sortit, craignant de s'emporter. Il regrettait déjà d'avoir révélé, trop tôt, ses vrais sentiments.

Chapitre 11

À la première occasion, Sabrina s'éclipsa pour aller se promener. Elle appréciait toutes les saisons et s'émerveillait par tout temps des beautés de la nature. Elle marchait d'un bon pas quand il faisait froid.

S'il pleuvait, elle prenait plaisir à lever son visage vers le ciel sans chercher à s'abriter. Sentir le vent dans ses cheveux, le soleil sur ses joues la ravissait. Lorsqu'elle était petite, ses tantes la taquinaient en lui disant qu'elle devait descendre d'une fée des bois et avoir des ailes, pour aimer ainsi courir la campagne.

Elle grimpa au sommet de la colline. De là, la vue englobait tout l'ensemble du domaine de lord Neville. Sabrina et ses tantes habitaient, finalement, si près de Summers Glade, et la jeune fille était si intrépide que ses longues excursions l'avaient en fait souvent menée jusqu'ici.

De l'extérieur, elle avait toujours trouvé la maison pleine de charme mais depuis qu'elle y avait pénétré, elle était encore plus impressionnée. Quel dommage que le marquis ne reçoive pas plus souvent! Lui et sa mystérieuse demeure intriguaient depuis longtemps ses voisins. Sabrina, qui n'avait toujours pas rencontré le très estimé lord Neville, se sentait pleine de curiosité.

Pour mieux admirer le panorama, Sabrina, parvenue en haut du raidillon, décida de s'arrêter et s'assit confortablement dans l'herbe humide. Elle ne se souciait pas le moins du monde de salir sa jupe.

Son apparence et ce que les autres en pensaient avaient toujours été le cadet de ses soucis. À quoi bon perdre son temps à essayer en vain de changer ce dont la nature l'avait pourvue ?

Elle enleva son chapeau qu'elle posa près d'elle. Le vent l'aurait emporté si elle n'avait tenu les rubans entre ses doigts. Les yeux fermés, elle sentait ses longs cheveux voler dans tous les sens et se laissait étourdir par les violentes rafales.

Toute à sa rêverie, elle n'entendit pas arriver le cavalier qui, soudain, déboucha en trombe de l'autre versant de la colline.

Surpris, le cheval se cabra et fit un brusque écart, écrasant au passage le chapeau sous ses sabots. Sabrina n'eut pas le temps de s'en aviser.

Elle roula prestement sur le sol pour éviter l'animal. Le cavalier, quant à lui, fut désarçonné et tomba dans l'herbe.

Sabrina fut la première à reprendre ses esprits et à se relever. Toujours à terre, l'homme semblait hébété. Un peu plus loin, le cheval broutait.

En réalité, il essayait de manger les fleurs en soie qui décoraient le chapeau de Sabrina.

L'inconnu, remarqua Sabrina, avait une carrure impressionnante, à moins que ce ne fût sa veste qui l'avantageait particulièrement. Le regard de la jeune fille s'arrêta soudain sur les jambes du cavalier, nues entre le kilt et les bottes.

Un kilt en hiver... Quelle drôle d'idée! Elle avait déjà vu des Ecossais ainsi vêtus, en traversant Oxbow, mais seulement en été. Peut-être cet homme ne sentait-il pas le froid ?

Elle devina très vite qu'il était le fiancé d'Ophélia. Le kilt et ses cheveux d'un brun aux reflets roux suggéraient ses origines et... Dieu

du ciel, Ophélia renoncerait vite à se débarrasser de lui quand elle verrait à quel point il était séduisant ! De l'avis de Sabrina, il était d'une beauté à couper le souffle !

Quand le jeune homme se releva, elle constata avec surprise qu'il n'était pas seulement bien charpenté : il était grand. Il épousseta son kilt de telle sorte qu'elle aperçut ses cuisses et rougit violemment.

Heureusement, il ne l'avait pas encore remarquée et le vent pouvait parfaitement être responsable de ces couleurs importunes.

— Ça va ?

Il se retourna brusquement.

— Oh! vous êtes là... Je ne vous ai vue qu'au dernier moment, presque trop tard, je dois le reconnaître.

Sabrina lui sourit. Son accent n'était pas désagréable et elle aimait le timbre de sa voix profonde aux intonations inhabituelles mais musicales. Enfin, ses yeux d'un bleu soutenu, maintenant fixés sur elle, la déconcertaient.

— Tout va bien. Je suis entière.

— Je vous prie de m'excuser. Cet animal et moi ne sommes pas faits pour nous entendre, déclara-t-il en lançant au cheval un regard courroucé. Je vous avouerai que personnellement je préfère marcher, quand la distance à parcourir n'est pas trop longue, bien sûr.

Quelle coïncidence! C'était exactement la même chose pour Sabrina.

Elle montait très bien à cheval, pour avoir appris quand elle était petite, mais elle trouvait les selles inconfortables et, puisque le Seigneur l'avait dotée de jambes, pourquoi aurait-elle négligé de s'en servir?

— J'ai voulu me détendre, reprit l'étranger, et j'ai pensé que cet étalon m'y aiderait. Mais je me suis trompé. J'aurais bien dû me douter qu'une promenade à cheval produirait l'effet inverse.

Sabrina émit un petit rire qui éveilla l'attention du jeune homme. Il l'observa plus attentivement.

Un peu débraillée, cette jeune fille était pleine de charme, malgré ses longs cheveux bruns ébouriffés. Son air naturel et simple lui plaisait.

Elle n'était pas très grande, mais le long manteau auquel il manquait deux boutons et qui l'enveloppait jusqu'au cou laissait deviner les formes avantageuses de sa poitrine. Très avantageuses, même... Enfin elle avait les plus beaux yeux lilas qu'il eût jamais vus.

Une pensée lui vint qu'il exprima sans détour.

— Seriez-vous, par chance, lady Ophélia ?

— Grand Dieu, non! Mais vous devez être ce barbare des Highlands dont j'ai tellement entendu parler.

Est-ce à cause de la lueur pétillante de ces beaux yeux violets qu'il ne s'offensa pas? Le terme de «barbare» parut en tout cas l'amuser beaucoup.

Certes, il portait ce kilt qu'il ne mettait jamais en hiver, d'habitude, car il avait voulu montrer d'emblée à Neville que ses préférences allaient à l'Ecosse plutôt qu'à l'Angleterre. Cette tenue semblait peut-être un peu fruste à ces Anglais, surtout à cette époque de l'année, mais Duncan était habitué à des climats bien plus rudes et cette petite fraîcheur du Yorkshire ne risquait pas de l'incommoder.

Un sourire joua sur ses lèvres.

— Eh bien, oui, ce doit être moi !

— Vous n'êtes pas très vieux...

Il leva un sourcil.

— Que voulez-vous dire ?

— Je croyais que vous aviez quarante ans !

— Quarante ans ?

L'éclat de rire de Sabrina était si communicatif qu'il faillit y céder à son tour mais il parvint à garder son sérieux et à la toiser avec sévérité.

— Vous vous moquez de moi, n'est-ce pas ?

— C'est donc si évident?

— Je connais peu de personnes assez braves pour se le permettre.

Elle lui sourit gentiment.

— Je doute que vous soyez le barbare que l'on dit, de même que je ne suis pas le fantôme errant que prétend la rumeur. C'est curieux, les réputations. Elles se fondent rarement sur des faits réels, mais on les considère comme vraies et on n'en démord pas.

— Ainsi donc, Neville s'attendait à voir arriver un barbare ?

Sabrina partit à nouveau d'un grand éclat de rire.

— Non, pas lui. Il doit bien vous connaître puisqu'il est votre grand-père. Non, ce sont des gens qui ne vous ont jamais vu qui vous affublent de tous leurs préjugés sur les Écossais, et sur les Highlanders en particulier. Ils n'ont jamais rencontré un seul de vos compatriotes et ils ignorent encore que ceux-ci sont aujourd'hui des êtres civilisés.

Duncan s'était retenu d'interrompre la jeune fille lorsqu'elle avait évoqué son grand-père. L'idée que Neville le connaissait le hérissait tellement! Mais pour le reste de ses propos, cette inconnue l'amusait, si bien qu'il eut envie de la taquiner.

— Le sont-ils ?

— Quoi donc ?

— Civilisés?

Elle sembla réfléchir sérieusement.

— Oh ! Peut-être ne sont-ils pas aussi civilisés que les Anglais, bien sûr ! Mais je doute que de vrais barbares vivent toujours dans les Highlands. Vous êtes là pour le prouver, non ? A moins que vous n'ayez oublié votre peinture de guerre ?

Il se mit à rire à gorge déployée, au point qu'il en eut les larmes aux yeux. Quand il reprit un peu son sérieux, il s'aperçut avec stupeur qu'elle l'observait avec une grande gravité.

— Alors, c'est vrai? reprit-elle. Vous l'avez oubliée ?

Cette fois, il se plia en deux en se tenant les côtes. Une fois calmé, il constata qu'il avait réussi à se détendre. Il perçut alors un petit sourire espiègle sur les lèvres de Sabrina et comprit qu'elle n'avait cessé de le taquiner.

Cette jeune fille était vraiment adorable. Elle ne correspondait pas du tout à l'idée qu'il se faisait des Anglaises. Si les autres étaient à son image, ce ne serait peut-être pas si désagréable d'en épouser une, après tout.

Chapitre 12

Au fur et à mesure que la journée avançait, le nombre des invités d'Ophélia ne cessa de croître. Si Neville ne les renvoya pas sans autre forme de procès, ce fut uniquement pour son petit-fils. Après le désastre de leur première rencontre, le vieil homme pensa qu'entouré de jeunes gens de son âge, Duncan se sentirait un peu plus à l'aise.

De toute évidence, Duncan avait fait ce voyage contraint et forcé.

Comme il n'était jamais venu à l'esprit de Neville que son petit-fils puisse dédaigner son héritage, le vieux marquis ne savait pas très bien comment réagir ni comment s'y prendre pour amener le jeune homme à s'atteler aux responsabilités qui lui reviendraient.

Duncan avait beaucoup à apprendre mais son grand-père préféra lui laisser un peu de temps, attendre que le mariage soit célébré, par exemple, puisque Duncan semblait disposé à s'y plier, pour satisfaire à la volonté d'Archie.

Que le jeune homme lui préférât son grand-père paternel mettait Neville en rage. Il aurait pourtant dû s'y attendre, et s'estimer heureux qu'Archibald ait réussi à lui faire accepter l'idée du mariage. En fait, Neville ne serait tranquille que lorsque Duncan aurait conçu un enfant.

Car s'il venait à mourir alors que le jeune McTavish n'avait toujours pas d'héritier, celui-ci retournerait en Ecosse.

Ses discussions avec Archibald McTavish avaient clairement édifié Neville sur son caractère possessif, obstiné et inflexible. D'ailleurs, Neville n'aimait pas son idée de se partager ainsi les héritiers. Pour lui, il n'en avait qu'un, Duncan, et cela n'avait rien à voir avec la promesse d'Elizabeth.

Certes, Duncan était aussi l'unique héritier d'Archibald. Ils engageraient des régisseurs quand le jeune homme devrait partager son temps entre les deux domaines. Les possessions de Neville ne nécessitaient pas une présence constante et les Anglais étaient

habitué à gérer leurs biens de loin.

Mais pour l'Écossais, le problème n'était pas là. Il avait l'impression qu'à cause de la promesse d'Elizabeth il avait perdu Duncan, et il tenait d'autant plus à avoir un autre héritier afin que la lignée continue.

Sur ce point, Neville le comprenait. Duncan devait, très vite, leur donner des descendants.

Le marquis était très satisfait de l'épouse qu'il lui avait déniché bien qu'il n'eût pas fait l'effort de la rencontrer personnellement. Archibald l'avait tellement exaspéré en insistant pour qu'elle soit d'une beauté exceptionnelle... Comme si seul le physique comptait ! Quand ses agents lui avaient appris qu'ils avaient choisi une demoiselle correspondant à ces critères, il avait pris contact avec ses parents sur-le-champ.

Il l'avait donc vue pour la première fois cet après-midi et n'avait pas été déçu. La beauté d'Ophélia Reid était à la hauteur de sa réputation.

Neville la trouvait néanmoins un peu hautaine, sans âme, mais il attribuait cette froideur à la nervosité inhérente à la rencontre de son futur époux.

Et puis l'arrogance orgueilleuse ne constituait pas forcément un défaut.

Lui-même n'en était pas dépourvu. Un peu de condescendance pouvait s'avérer fort utile, parfois. Tout dépendait de la personne à qui l'on s'adressait. D'ailleurs, Duncan, dès qu'il la verrait, tomberait sous le charme d'Ophélia. Neville en était convaincu. Que sa fiancée lui plaise, après tout, c'était bien la seule chose qui comptait !

Sabrina croyait fermement qu'Ophélia changerait d'avis dès qu'elle verrait celui qu'on lui destinait. Elle aurait pu avoir raison si toutefois les deux promis s'étaient rencontrés en privé, et dans d'autres circonstances.

Mais le destin voulut que la future mariée fût entourée de sa cour d'admirateurs quand Duncan apparut dans le salon où ils étaient réunis. Comme il rentrait de sa promenade à cheval, il portait toujours les vêtements qu'il avait choisis pour provoquer Neville. Ophélia y vit aussitôt la confirmation des rumeurs mensongères qu'elle s'appliquait à répandre sur son compte. Et malheureusement, ses amis aussi.

— Mon Dieu, il porte une jupe, murmura-t-on à l'oreille d'Ophélia.

— C'est courant chez les Écossais. Cela s'appelle un... tenta de rectifier quelqu'un, sans succès. Un...

— Une jupe, vous dis-je ! Jusqu'à ce jour, je ne parvenais pas à croire que le petit-fils du marquis pût être aussi grossier qu'on le disait. Je me suis trompé. Il l'est.

Ophélia se sentit embarrassée, ce qu'elle haïssait au plus haut point.

Certes, elle avait prévu de ridiculiser Duncan McTavish de diverses manières, mais certainement pas d'une façon qui pût l'humilier, elle, dès leur première rencontre.

D'un autre côté, elle était soulagée. La réalité dépassait tout ce qu'elle avait pu imaginer. Ses parents constateraient très vite que ce Highlander en kilt et aux cheveux auburn ébouriffés par le vent ne lui convenait pas. Elle s'était assuré que les rumeurs qu'elle colportait sur son compte leur parviendraient mais ils en avaient ri. Ils ne riraient plus, maintenant...

Cependant, propager des bruits sur quelqu'un était une chose. On les contrôlait. On leur faisait dire ce qu'on voulait. Mais découvrir que ces bruits étaient fondés et qu'ils rejaillissaient sur vous en était une autre.

C'était incommodant et Ophélia détestait cela. De plus, la gêne faisait rougir ses joues, ce qui ne la mettait pas en valeur.

Aussi fut-elle fort ennuyée quand, après avoir observé le groupe des jeunes gens, Duncan s'approcha d'elle et s'inclina en une révérence qu'elle trouva exagérée.

— Vous êtes la beauté même, mademoiselle, j'en déduis que vous êtes lady Ophélia, déclara-t-il avec son fort accent.

Bien qu'elle l'eût parfaitement compris, elle répliqua :

— Quand vous saurez débiter vos compliments en anglais, j'y prêterai peut-être attention. Et puis vous pourriez vous habiller correctement, à moins que les Highlanders ne préfèrent ressembler à des femmes ?

En Ecosse, prêter un caractère féminin au kilt et à ceux qui les portent constitue la plus grave des insultes. Duncan aurait pu passer outre, attribuer l'injure d'Ophélia à son ignorance d'Anglaise, si elle ne l'avait proférée à dessein, pour obtenir son petit effet. Mais la jeune fille

accueillit les gloussements et les ricanements moqueurs qui s'élevèrent dans l'assistance avec une satisfaction trop évidente. Elle cherchait à l'embarrasser, cela ne faisait aucun doute.

En un éclair, l'émerveillement qu'il avait éprouvé devant la beauté de cette jeune personne et la reconnaissance qu'il en avait conçue envers son grand-père s'évanouirent pour laisser place à un profond sentiment de dégoût.

Cette fille venait de dévoiler la laideur de son âme sous sa belle apparence.

Sans un mot, il tourna les talons et quitta la pièce dans l'intention d'aller trouver son grand-père immédiatement. Celui-ci s'apprêtait justement à les rejoindre et les deux hommes se rencontrèrent dans l'escalier.

— Il est hors de question que j'épouse cette fille, jeta Duncan sans même s'arrêter.

Choqué par le caractère définitif et inattendu de ce verdict, Neville faillit faire demi-tour et courir après le jeune homme mais il se ravisa.

Leurs rapports n'étaient pas faciles, mieux valait agir avec diplomatie.

Ne pas le braquer.

Quelle déception, tout de même ! Cette Ophélie Reid lui paraissait parfaite et voilà que tous ses efforts pour la trouver se soldaient par un échec.

Résolu à comprendre ce qui avait bien pu susciter une telle réaction de la part de Duncan, il fit signe à son majordome, dans le vestibule. Rien n'échappait à cet homme, de ce qui survenait chez son maître. Il saurait certainement ce qui s'était passé dans le salon.

Dès qu'il fut au courant, Neville approuva le jeune homme sans la moindre réserve. La beauté de cette péronnelle n'avait d'égale que sa stupidité et son ignorance. Une ignorance qu'elle avait eu le mauvais goût d'étaler publiquement, ce qui n'arrangeait rien.

Duncan avait raison, elle ne convenait pas du tout.

Chapitre 13

Quand Duncan avait laissé Sabrina sur la colline, il ne se doutait pas qu'un peu plus tard, celle-ci prendrait la même direction que lui. Mais Sabrina ne se hâta pas de le suivre. Au contraire, elle perdit totalement la notion du temps en se remémorant leur rencontre, chaque chose qu'il lui avait dite, des mots qu'elle garderait précieusement dans sa mémoire.

Jamais elle n'oublierait cet après-midi. C'était la première fois qu'elle rencontrait un homme aussi séduisant. Aussi déroutant, également, car il l'avait d'abord intimidée. Il avait l'air si sombre, si renfermé, avant qu'elle ne lui parle. Sabrina ne cessait de se demander ce qui avait pu le mettre de si mauvaise humeur. Enfin, elle était parvenue à le déridier, et il avait retrouvé le sourire en la quittant.

Sabrina n'avait pas l'habitude de porter des jugements aussi hâtifs mais Duncan lui plaisait énormément. Sa voix, son sourire, son sens de l'humour et, bien sûr, son physique avaient mis tous ses sens en émoi, et elle avait apprécié chaque minute passée en sa compagnie.

Mais la jeune fille ne se faisait aucune illusion : ce bel étranger n'était pas pour elle. La beauté attirait la beauté et il était destiné à une Ophélie... Quant à elle, elle devrait se contenter d'un homme gentil et intelligent qui aimerait parler et rire avec elle, s'asseoir sur cette colline pour contempler le coucher du soleil...

En parlant de soleil... il déclinait. Quelle heure pouvait-il bien être ?

Tard, sans doute.

Sabrina sauta sur ses pieds et courut jusqu'à Summers Glade sans presque s'arrêter. Elle entra par l'arrière de la maison pour éviter de rencontrer du monde. Elle ne tenait pas à ce qu'on la voie essoufflée par sa course, les cheveux et les vêtements en désordre. Elle regagna sa chambre par l'escalier de service et tomba sur sa tante Alice qui l'attendait avec une certaine impatience. Occupée à faire sa valise étalée sur le lit, celle-ci ne jeta qu'un bref regard à la jeune fille et lui tendit une robe.

— Où étais-tu ? Nous devrions être parties depuis des heures avec les autres.

— Les autres ? Lord Neville n'a donc pas apprécié que tout ce beau monde descende chez lui ?

— Apparemment, il a changé d'avis. Il ne doit plus très bien savoir ce qu'il fait, à son âge. Nous nous apprêtons à descendre quand sa

gouvernante est venue nous informer qu'on nous priaient de partir. La pauvre femme ne savait plus où se mettre.

— Il faut le comprendre, aussi, dit Sabrina tout en aidant sa tante à emballer le reste de ses affaires. Lord Neville n'avait pas prévu de réunir autant de personnes. Je suppose qu'il veut préserver un peu d'intimité pour Ophélia et son fiancé, afin qu'ils apprennent à se connaître...

— Tu n'y es pas du tout. Les Reid ont repris le chemin de Londres depuis longtemps.

— Ah bon? Est-ce parce que le marquis a refusé d'accueillir toute leur cohorte d'amis? Comment Ophélia a-t-elle réagi ?

— Je l'ignore, je ne les ai pas vues partir. Demande à Hilary, je crois qu'elle était là, elle. Tu la trouveras en bas, sur le perron.

En effet, Hilary, entourée de leurs bagages, attendait la voiture du marquis que la gouvernante avait fait atteler car les Lambert, étant arrivées avec les Reid, n'avaient plus de moyen de transport.

— Mary a dit qu'elle m'écrirait, répondit Hilary à sa nièce. Elle était trop bouleversée pour parler davantage.

— Et Ophélia ? Tu l'as vue ?

— Oui. Je crois que son père l'a giflée. Elle avait une joue toute rouge.

Et son arrogance lui a valu une sacrée semonce. Mais cela fait des années qu'elle mérite des paires de claques, si tu veux mon avis.

Sabrina n'en revenait pas.

— Son père l'a giflée, tu es sûre ?

— Elle avait la marque des cinq doigts sur la joue.

— Mais ses parents ne se sont pas opposés à ce qu'elle nous invite ici.

— S'il n'y avait eu que nous, nous serions passées inaperçues, mais cinquante-cinq personnes sont arrivées aujourd'hui, toutes invitées par Ophélia. Comme si elle était déjà la marquise. A la place de Neville, j'aurais agi de la même façon. Comment peut-on se permettre d'inviter cinquante-cinq personnes quand on n'est pas chez soi ? Quelle inconvenance !

Ophélie (mais les tantes de Sabrina l'ignoraient) avait agi en connaissance de cause, dans l'unique intention de se débarrasser de ce fiancé et de saboter son mariage. Elle avait voulu exaspérer le marquis et elle y était parvenue plus vite qu'elle ne devait s'y attendre. Si elle avait eu le temps de rencontrer le séduisant Duncan, elle devait amèrement regretter son attitude !

Sabrina se félicitait d'être en dehors de tout cela. Elle avait été élevée dans la droiture et la franchise. Manipuler les gens, recourir à des complots compliqués pour parvenir à ses fins n'était vraiment pas son genre. Désormais, elle allait retrouver sa vie paisible de jeune campagnarde et c'était tout ce qui lui convenait.

Elle espérait seulement revoir Duncan McTavish une dernière fois avant de quitter Summers Glade, et avant son mariage où elle ne doutait pas d'être invitée.

À présent qu'Ophélie était repartie à Londres, il l'y suivrait certainement...

Mais Sabrina prit le chemin du retour sans que son souhait ne se réalise...

Chapitre 14

— Alors, où est cette fille sublime, la plus belle fille de toute l'Angleterre que vous destinez au petit ? J'étais plus qu' impatient de rencontrer cette jeune merveille !

Un colosse, une espèce de force de la nature venait de faire irruption dans la salle à manger où Neville prenait un repas solitaire. Le majordome arrivait au trot derrière l'immense Écossais qui l'avait visiblement devancé.

— Archibald ? devina Neville en fronçant les sourcils.

— Qui voulez-vous que ce soit ? Vous attendiez quelqu'un d'autre ?

— Certainement pas vous. Que diable faites-vous ici ?

L'Écossais s'installa sur une chaise en face du marquis et regarda le majordome avec insistance, comme s'il attendait qu'il le serve aussi, à présent qu'il était là.

— Vous n'avez tout de même pas cru que j'allais vous laisser arranger ce mariage tout seul ? Je viens m'assurer que tout se déroule comme convenu.

— Duncan ne m'a pas dit que vous aviez l'intention de venir.

— Peut-être parce qu'il n'en savait rien. Voyez-vous, ce petit-là, quand il prend une décision, il fonce. Ce n'est pas forcément un défaut mais mes vieux os ont parfois du mal à suivre. Je l'aurais ralenti en l'accompagnant et cela l'aurait énervé. Voilà pourquoi j'ai préféré prendre mon temps. Et ne rien lui dire de mes projets. Je voulais qu'il arrive détendu... Déjà qu'il n'avait pas tellement envie de faire le voyage...

Neville refoula tant bien que mal son exaspération.

— Son désir de me rencontrer ne l'étouffait pas, en effet. Je me demande bien pourquoi, d'ailleurs.

— Je n'y suis pour rien ! Vous avez décidé avec sa mère qu'il serait préférable pour son équilibre de le laisser grandir au sein d'un seul foyer. Je vous ai approuvé, d'ailleurs. Mais ce n'est pas ma faute si vous avez passé toutes ces années sans vous manifester.

— J'ai essayé d'aller le voir et j'ai failli y rester !

— Pfff... Vous les Anglais, vous êtes des petites natures. Il suffit que la température baisse un peu et vous voilà prêts à rendre l'âme, rétorqua Archibald, se rappelant qu'à une époque Neville avait effectivement tenté de s'aventurer dans les Highlands. Mais le problème n'est pas là. Ce qu'il n'a pas digéré, c'est que vous l'obligiez à quitter son foyer, son pays, pour s'installer parmi des étrangers.

— Nous ne resterons pas longtemps des étrangers pour lui.

— Vous oubliez que personne, jusqu'à aujourd'hui, n'a jamais pris la peine de l'informer de ces dispositions.

Neville rougit légèrement. Sur ce point, il n'était pas défendable.

— Elizabeth aurait dû s'en charger, dit-il faiblement.

— Elle l'aurait sans doute fait si elle avait vécu assez longtemps, la pauvre petite.

— Et pourquoi ne le lui avez-vous pas dit vous-même ?

Archie leva un sourcil insolent.

— J'espérais que vous seriez mort avant qu'il ait atteint sa majorité. Il n'aurait jamais eu vent de tout ça, et cela m'aurait arrangé.

Les joues de Neville virèrent au rouge vif et, cette fois, il ne s'agissait plus d'embarras.

— Désolé de vous décevoir mais Duncan sera le futur marquis, quelle que soit l'heure de ma mort.

— Vous n'avez vraiment pas d'autre descendant ? Même pas un petit cousin éloigné, très éloigné, oublié quelque part ?

— J'étais fils unique. Mon père aussi. Mon grand-père avait bien deux sœurs mais toutes deux sont mortes en bas âge. Aucun survivant non plus dans les générations précédentes. Duncan est mon seul héritier, ce qui ne l'empêche pas d'être aussi le vôtre. Je ne vois pas là ce que vous vous refusez à admettre depuis des années...

— Parce que vous, cela ne vous gênerait pas qu'il vive dans les Highlands ? répliqua Archie en feignant la surprise. Vous auriez pu le dire plus tôt, mon vieux...

— Il est évident qu'il ne pourra pas rester constamment là-bas, l'interrompit Neville, impatienté. Ses devoirs l'appellent ici et...

— C'est bien ce que je pensais, le coupa à son tour Archibald. Vous êtes le premier à reconnaître qu'il est des époques de l'année où il ne fait pas bon voyager dans les Highlands, mais que Duncan le fasse, cela ne vous gêne pas plus que ça ? A moins que vous n'estimiez que ses responsabilités anglaises comptent davantage que les écossaises ?

Et qu'il ne serait obligé de séjourner dans le seul foyer qu'il ait jamais eu que quelques semaines par an, c'est-à-dire durant notre très court été ?

— Non. Je pense que vous n'avez pas assez confiance en lui pour le laisser diriger son empire tout seul. Vous oubliez que le sang des Thackeray coule dans ses veines. Contrairement à vous, je ne doute pas un instant de ses capacités.

— Il est capable de soulever des montagnes, s'il en a envie ! cria presque Archie. Ce que je ne veux pas, c'est qu'il s'épuise à faire des choses que vous aurez décidées pour lui.

— Savez-vous ce que je pense ? Que vous me contredisez systématiquement pour le simple plaisir de me contredire.

Archie se mit à rire.

— Ce genre de crétins ne pousse pas dans les Highlands.

— L'idiotie n'épargne aucun pays. Le fait que vous soyez venu jusqu'ici pour vous chamailler avec moi en est la preuve.

— Parce que vous me traitez d'idiot, maintenant ? J'ai plutôt l'impression que, s'il y a un idiot ici, c'est vous.

— Sortez, McTavish.

— Je resterai ici jusqu'à ce que le petit soit marié. Plus vite il le sera, plus vite vous serez débarrassé de moi. Alors, pour quand la noce est-elle prévue ?

Neville renonça à l'idée de chasser l'Écossais. Duncan lui en voudrait et cela n'arrangerait pas leurs affaires.

— Il faudrait déjà qu'il ait une fiancée. Celle que je lui avais trouvée ne lui convient pas.

Archie bondit de sa chaise avec toute la fougue qui le caractérisait.

— Comment ça ? Est-ce qu'il l'a vue au moins ?

— Il l'a vue.

Archie scruta Neville en plissant ses yeux bruns d'un air suspicieux.

— C'est donc qu'elle n'était pas aussi belle que vous le prétendiez ?

— Oh ! je peux vous assurer que c'est la plus jolie fille que j'aie jamais vue.

Archie se rassit en soupirant, visiblement déçu.

— Bon, je pense que le petit a besoin d'un peu de temps pour s'habituer à tous ces changements qu'on lui impose, dit-il.

— Nos dispositions n'ont rien à voir avec son refus d'épouser la fille.

A sa place, j'aurais fait la même chose étant donné la façon dont elle

l'a insulté. Une jolie enveloppe totalement vide à l'intérieur. Pas un brin de jute. Ce n'est pas ce que nous voulions pour ce garçon.

Archie émit une sorte de grognement indistinct.

— Bon, dans ce cas... Qui vient après elle sur la liste des épouses possibles ? Vous n'aviez tout de même pas porté tous vos espoirs sur une seule personne ?

— Nous avons le choix entre quelques autres mais je ne commettrai plus l'erreur de ne pas m'entretenir avec elle préalablement.

— Vous avez organisé ces rendez-vous ?

Neville contempla le plafond quelques instants, puis baissa les yeux.

Ces derniers temps, tout mouvement brusque des prunelles lui donnait mal à la tête.

Très calmement néanmoins, comme s'il s'adressait à un enfant, il répondit :

— Il a refusé cette demoiselle cet après-midi même. J'ai à peine eu le temps de me remettre de la déconvenue. Quand je pense aux efforts que j'ai déployés pour trouver cette jeune personne... J'avoue que je ne me suis pas encore demandé comment j'allais organiser ces rendez-vous.

— Vous vivez un peu trop comme un reclus, mon vieux. Il n'y a rien de plus simple que d'organiser un bal, une réunion mondaine, vous réunirez ainsi tous les partis possibles. Le petit nous facilitera la tâche en nous disant qui il choisit.

Neville retint un ricanement. Un bal ? Alors qu'il avait chassé toute la jeunesse de Londres sans le moindre égard ? Comment pourrait-il les rappeler ?

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée...

— Vous prenez systématiquement le contre-pied de ce que je dis, non ? Un grand bal offrirait à Duncan l'embarras du choix. Et si vous avez oublié comment on s'y prend avec les dames, invitez-en donc quelques-unes. Neville s'empourpra violemment.

— Il n'y a pas si longtemps que j'ai cessé de recevoir.

Archie était beaucoup plus expansif que le vieil Anglais. Quand il avait envie de rire, il riait et c'est ce qu'il fit, à gorge déployée. Neville grinça des dents en regrettant le temps où des duels, à l'aube, permettaient de se débarrasser de ses ennemis.

— Je sais encore recevoir, merci, fit-il simplement.

— Alors qu'attendez-vous pour envoyer les invitations? Ne jamais remettre au lendemain ce que l'on peut faire le jour même.

— Si cela ne vous dérange pas, je vais d'abord finir de dîner.

— A propos, vous êtes un bien piètre hôte pour ne pas m'offrir un peu de ce bœuf au fumet délicieux, déclara Archie en hochant la tête.

J'espère que vous ferez un petit effort quand vos nombreux invités arriveront.

Cette fois, l'insulte n'épargna pas Neville. Il désigna une porte derrière lui et répliqua avec un sourire suave :

— La cuisine est par là.

De nouveau, Archie éclata de rire.

— Thackeray, vous êtes un adversaire de taille, finalement. Mais vous allez devoir vous habituer à l'idée de passer un peu de temps avec moi, puisque vous avez échoué aussi lamentablement avec cette première jeune fille. Bon, où cachez-vous mon petit-fils? L'auriez-vous envoyé dîner en cuisine lui aussi ?

— Je suppose qu'il s'est retiré quelque part pour panser les blessures de cette jeune vipère. Cette fille l'a taillé en pièces. Mais je veux bien que vous alliez le chercher, cela me soulagera de votre présence. Je suis sûr que vous saurez lui remonter le moral quoique, personnellement, vous m'ennuyiez.

Archibald gagna la porte en riant.

— Vous vous habituerez à moi, l'Anglais. De toute façon, vous n'avez pas le choix.

Chapitre 15

En revenant de sa promenade quotidienne, Sabrina eut la surprise

d'apprendre qu'elle avait une visiteuse : Ophélia, qui était déjà en train de déballer ses affaires, à l'étage. Elle comptait donc s'installer chez elle. Elle était seule. Ses parents ne l'accompagnaient pas.

Une semaine s'était écoulée depuis que les Reid étaient rentrés à Londres. Hilary n'ayant encore reçu aucune nouvelle de son amie Mary depuis leur départ précipité de Summers Glade, les Lambert ne savaient toujours pas ce qui s'était passé.

En revanche, elles ne pouvaient ignorer que le marquis de Birmingdale donnait un grand bal. Tout le voisinage en parlait. Et d'après les rumeurs qui couraient parmi les domestiques, souvent plus fondées que celles que colportait le grand monde, le marquis envisageait d'y trouver une fiancée pour son petit-fils.

Cette nouvelle avait profondément surpris Sabrina. Elle ne comprenait pas comment le jeune Ecossais avait pu rejeter Ophélia. Dans son innocence, Sabrina avait cru que, dès que les deux jeunes gens se verraient, ils seraient conquis. L'un comme l'autre. Au lieu de cela, Duncan McTavish cherchait apparemment une autre fiancée. Les jeunes filles invitées à Summers Glade étaient si nombreuses qu'il n'aurait que l'embarras du choix.

Bien entendu, Sabrina et ses tantes ne comptaient pas parmi les élus.

Car si le marquis avait pu oublier, au fil des ans, le vieux scandale qui entachait leur famille, de bonnes âmes avaient dû se charger de le lui remettre en mémoire.

Maudit celui ou celle par qui le scandale arrive. On ne l'épousait pas, tout simplement.

Depuis la veille, toute l'élite de l'aristocratie anglaise se rassemblait à Summers Glade. Plus d'une centaine d'invités étaient déjà arrivés, parmi lesquels un certain nombre avait pourtant été chassé du manoir il n'y avait pas si longtemps. Mais on ne manquait pas le bal de l'année...

Pour beaucoup, la curiosité de rencontrer le mystérieux petit-fils de lord Neville l'emportait sur toute autre considération. D'autres estimaient qu'on ne refusait pas l'invitation d'un marquis. Une comtesse avait même annulé son propre bal pour venir dans le Yorkshire. Bref, c'était l'événement majeur de la saison.

Hilary et Alice regrettaient que Sabrina n'ait pas été conviée. Certes, elles n'escomptaient pas qu'elle puisse attirer l'attention du futur

marquis, mais cette réception lui aurait offert l'occasion de rencontrer de nombreux partis. Quant à Sabrina, si elle partageait la déception de ses tantes, ce n'était pas pour les mêmes raisons. Elle aurait simplement aimé revoir Duncan McTavish, après leur première rencontre qu'elle avait tant appréciée.

Et voilà qu'Ophélia était ici, alors qu'elle n'était pas conviée non plus à Summers Glade. Que pouvait signifier sa présence ? Tenant à éclaircir sans attendre ce mystère, Sabrina rejoignit Ophélia dans la chambre qui lui avait été attribuée.

— J'aurais cru que vous préféreriez rester à Londres où l'on se divertit autrement qu'ici, commença-t-elle.

— Quand tout Londres est ici ? rétorqua sèchement Ophélia.

Sabrina comprit que la jeune fille n'était pas là de gaieté de cœur et elle se demanda ce que celle-ci avait derrière la tête. A moins que...

— Vous êtes de nouveau invitée à Summers Glade ?

— Ne soyez pas ridicule ! Bien sûr que non... Je suis venue incognito, pour tenter de remédier à cette regrettable situation.

Sabrina avait du mal à suivre le cheminement de la pensée d'Ophélia.

— De qui vous cachez-vous ? De vos parents ? Ils ne savent pas que vous êtes ici ?

— Vraiment, Sabrina, vous êtes terriblement bornée quand vous vous y mettez ! Mes parents se moquent de savoir où je suis. Ils sont furieux contre moi. Mon père m'a même giflée. Vous vous rendez compte ? Giflée ! Je ne le lui pardonnerai jamais. Jamais.

— Alors de qui vous cachez-vous ?

Ophélia se laissa tomber sur le lit avec un long soupir, comme si elle s'adressait à quelqu'un qui n'avait pas assez de jugeote pour la comprendre. Sabrina ne s'en offensa pas. Elle avait vu d'autres jeunes filles, à Londres, se comporter de façon aussi théâtrale et elle ne se laissa pas impressionner. Pourtant, Ophélia ne semblait pas jouer un rôle, en ce moment. Elle paraissait vraiment bouleversée.

Sabrina choisit d'attendre qu'Ophélia se décide à parler. Après quelques instants, celle-ci se redressa, la mine boudeuse, et regarda

Sabrina comme si tout était sa faute. Le silence produisait toujours une curieuse réaction sur Ophélia. Il l'incitait rarement à aller droit au but mais plutôt à ménager ses effets auprès de son auditoire.

— Je suis en disgrâce, commença-t-elle avant d'ajouter avec une voix plus aiguë, proche du gémissement : et je n'inspire plus que la pitié.

Moi, de la pitié ! Bien sûr, vous ne pouvez pas comprendre, c'est tellement... inconcevable!

Sagement, Sabrina acquiesça.

— Inconcevable, oui.

— Et pourtant, c'est la vérité. Même mes amies les plus proches sont venues me plaindre avant de partir pour Summers Glade.

— Mais... pourquoi? demanda prudemment Sabrina.

Un nouvel accès de colère fit bondir Ophélia. Elle se mit à arpenter la pièce d'un pas rageur.

— A cause de ce barbare de Highlander, voilà pourquoi! J'attendais de cet imbécile qu'il reconnaisse que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre, certes, mais il devait s'agir d'une décision mutuelle qui n'aurait entraîné aucune conséquence fâcheuse ni pour l'un ni pour l'autre. Au lieu de cela, il a fait savoir que *lui* ne me trouvait pas acceptable. Et maintenant, tous mes amis et leurs parents savent qu'il m'a laissée tomber.

— Mais vous n'êtes pas tombée de haut, glissa tranquillement Sabrina.

Ophélia lui lança un regard plein de mépris. Idiote ! Quelle différence cela faisait-il ?

— Vous ne comprenez donc toujours rien? reprit-elle tout haut.

Échapper à ce complot devait m'attirer des félicitations, de l'admiration. Au lieu de cela, je fais l'objet des pires ragots. Car si lui m'a rejetée, c'est que je dois avoir un problème. Quelle autre raison aurait-il pu avoir de me repousser?

Sabrina soupira.

— Je croyais que vous espériez le voir rompre l'engagement, justement.

— Ce n'était pas à lui de le faire ! Il aurait dû feindre d'être tombé follement amoureux de moi, malgré ce que je lui ai dit. Mais il est trop rustre pour se comporter en gentleman. Et maintenant, je n'ose plus me montrer nulle part... Il faut absolument qu'il remédie à la situation.

Sabrina commençait à discerner les raisons cachées de la visite d'Ophélie: celle-ci était tellement orgueilleuse !

— Que lui avez-vous dit pour qu'il vous rejette ?

— Je... j'ai fait une petite réflexion qu'il a très mal prise. Je reconnais avoir agi sans réfléchir mais quand il s'est présenté dans ce costume grotesque, j'ai compris qu'il était tout ce que j'avais redouté. S'il avait été habillé normalement, je n'aurais pas été choquée et cette première rencontre se serait passée différemment.

Sabrina en convint. Elle-même ne doutait pas que Duncan et Ophélie étaient destinés à se plaire au premier regard. Mais elle connaissait suffisamment la jeune fille, à présent, pour deviner que celle-ci devait minimiser sa propre responsabilité dans l'affaire...

— Vous comptez donc rester chez nous jusqu'à ce que la rumeur s'apaise ?

— Grand Dieu, non ! Cela prendrait une éternité. Et puis je fais une cible magnifique pour les commérages. Non, nous allons réparer ça ensemble.

— Nous ?

— Oui. C'est le moins que vous puissiez faire pour me remercier de vous avoir invitée à Londres et introduite dans le monde. Vous me devez bien ça, non ?

— Eh bien, certainement... Si je peux faire quelque chose...

— Vous pouvez. Il faudrait que vous m'arrangiez un rendez-vous avec lui, c'est tout.

— Un rendez-vous avec qui ?

— Mon ex-fiancé, bien sûr ! Nous allons l'amener à me demander à nouveau en mariage. Cette rupture passera alors aux yeux des autres pour une simple querelle d'amoureux, et les ragots cesseront d'eux-mêmes.

Chapitre 16

— Vous n'aurez qu'à vous présenter à la porte.

Les nouvelles machinations d'Ophélia dépassaient tellement Sabrina qu'elle ne parvenait plus à réfléchir de façon cohérente. En réalité, Sabrina répugnait à s'associer à ces agissements.

— Je ne suis pas invitée, Ophélia, pas plus que vous, d'ailleurs.

— Vous êtes sa voisine. Les voisins n'ont pas besoin d'invitations pour rendre des visites.

— Mais pour une réunion mondaine, si.

Ophélia balaya ses réticences d'un geste désinvolte.

— Je ne vous demande pas d'entrer dans la maison mais de l'attirer à l'extérieur pour que je puisse lui parler en privé.

Sabrina ne savait plus quoi penser. D'un côté, elle rêvait de revoir Duncan McTavish. De l'autre, elle ne voulait pas avoir la grossièreté de se présenter chez quelqu'un qui donnait un bal quand elle n'était pas conviée. Cela ne se faisait pas. C'était tout simplement malséant.

En fait, Ophélia lui demandait de jouer les entremetteuses, et Sabrina ne se savait aucune disposition pour ce genre de rôle.

Et puis elle appréciait beaucoup Duncan et elle n'était pas sûre de vouloir qu'il se marie avec une fille comme Ophélia, capable de répandre les pires rumeurs sur les gens sans se soucier de leur véracité. Puisqu'il fallait que Duncan se marie et qu'elle n'avait auprès de lui rien à espérer, elle lui souhaitait mieux que ça !

Malgré son peu d'envie d'aider Ophélia, Sabrina finit pourtant par s'incliner car elle se sentait redevable envers celle qui l'avait hébergée à Londres. Mais d'abord, il y avait un point important à clarifier :

— Voulez-vous vraiment l'épouser, maintenant que vous l'avez rencontré, ou désirez-vous simplement mettre un terme aux rumeurs qui courent sur votre compte ?

La question sembla surprendre Ophélia. Et le fait qu'elle dût réfléchir avant de répondre ne rassura pas Sabrina.

— Bien sûr que je veux l'épouser! Je vous l'ai dit, je n'ai vu que ce kilt ridicule, quand il s'est présenté devant moi. Et je me suis aperçue trop tard qu'il était très séduisant, finalement !

— Vous auriez pu envisager cette éventualité avant, remarqua Sabrina.

— Pas vraiment. Ma mère m'avait dressé un tel portrait de son grand-père, lord Neville, que je m'attendais au pire. Le plus drôle est qu'il tire précisément sa beauté de ce type «barbare du grand Nord» que je redoutais tant!

Sabrina approuvait Ophélia, sinon qu'elle ne voyait toujours rien de barbare dans le physique du jeune Ecossais. Si désormais Ophélia était attirée par Duncan, cela suffirait peut-être à faire d'elle une épouse acceptable. Elle l'avait calomnié, certes, mais parce qu'elle estimait avoir été prise au piège. A présent qu'elle acceptait ce fiancé, ou cet ex-fiancé, les choses prendraient une autre tournure.

Sabrina se rendit donc à Summers Glade, cet après-midi-là. Elle y allait sans joie, car elle n'avait pas beaucoup d'estime pour Ophélia.

Elle avait également des scrupules à intervenir ainsi dans la vie des gens pour tenter de les unir, quand ils risquaient ensuite, par sa faute, de se lancer dans un mariage désastreux.

Mais elle avait une dette envers Ophélia et, plus vite elle s'en acquitterait, plus vite elle retrouverait sa sérénité d'esprit.

Quand les invités de Neville commencèrent à arriver à Summers Glade, Duncan se sentait épuisé. Ses deux grands-pères n'avaient cessé de s'affronter au cours des derniers jours. Nul doute que, s'ils avaient été plus jeunes, ils en seraient venus aux poings depuis longtemps.

Depuis que les premières jeunes filles s'étaient montrées, Archie suivait son petit-fils comme son ombre, commentant les charmes physiques des unes et des autres. De son côté, Neville lui traçait l'historique de leurs familles, s'efforçant de lui désigner les meilleures lignées. Elles étaient si nombreuses que Duncan s'y perdait. Dans un esprit de clarification, les deux hommes le couvraient de notes sur chacune d'entre elles, à tel point que le majordome, chargé de les remettre à Duncan, était lui aussi épuisé par tant d'allées et venues.

Ayant toujours pensé que l'on se mariait par amour, après s'être

fréquenté un certain temps afin de se connaître, le jeune homme restait totalement hermétique aux évocations qu'on lui faisait de la beauté ou des titres de ces inconnues.

La plus belle de toutes, il l'avait déjà rencontrée et savait qu'elle était loin de constituer le meilleur choix. Malgré cela, Archie s'entêtait à les sélectionner sur leur physique, affirmant qu'elles n'étaient pas toutes aussi stupides qu'Ophélia Reid. Et Neville, reconnaissant que la beauté allait souvent de pair avec l'orgueil et la prétention, s'obstinait à dénicher les meilleures origines. Duncan en conclut que les deux hommes s'affrontaient pour le plaisir.

Une chose était sûre: il avait l'embarras du choix. Et puisque, dans un moment d'égarement, car il ne pouvait s'agir d'autre chose, il avait accepté de se marier, il estimait qu'il aurait tout intérêt à trouver au moins une jeune fille acceptable.

Or, depuis qu'elles avaient commencé à déferler, il cherchait désespérément des yeux lilas...

Non qu'il pensât que cette jeune fille fût une candidate possible au mariage. Simplement, il avait apprécié son sens de l'humour, et comme il s'ennuyait ferme, et que ce jour-là elle était parvenue à lui redonner le sourire, il aurait bien aimé la revoir. Car il était d'humeur morose.

Ayant appris qu'elle était une voisine de Neville, il commençait à se demander pourquoi elle ne se montrait pas. Il finit par poser la question à son grand-père.

C'était la première fois qu'il demandait à le voir depuis son arrivée.

Bien sûr ils prenaient leurs repas ensemble et ils se parlaient, mais il s'agissait alors de conversations de politesse. Duncan ne se sentait pas à l'aise en compagnie de Neville. La vue de son grand-père réveillait son amertume, et il s'appliquait le plus souvent à l'éviter.

Ce jour-là, pourtant, il alla le trouver dans le salon privé où celui-ci se retirait après le déjeuner. Depuis quelques jours, le vieil homme passait le plus clair de son temps dans ses appartements, laissant ses propres invités se débrouiller tout seuls. De trop nombreuses années de solitude l'avaient peut-être rendu un peu sauvage...

Quoi qu'il en soit, Duncan n'avait pas l'intention de déranger le vieil ermite bien longtemps. Il voulait seulement l'interroger à propos de la

fille aux yeux violets.

— J'ai invité toutes les jeunes filles bien nées du voisinage. Au moins, celles-ci, habitant à proximité, n'ont pas besoin de s'installer chez moi, comme toutes les autres. Ma maison est devenue un hall de gare, grommela Neville. Sans doute était-elle de passage. N'était-ce pas l'une de ces péronnelles qui accompagnait Ophélia Reid ? Des yeux lilas, dis-tu ?

Duncan hocha la tête.

— Je ne me souviens d'aucune jeune fille avec des yeux aussi rares.

Mais si elle t'intéresse, je vais me renseigner.

— J'ai simplement apprécié sa compagnie. Elle a su me faire rire à un moment où j'en avais grand besoin.

Cette remarque que Duncan lança sans réfléchir les mit tous deux dans l'embarras. Le jeune homme préféra ne pas s'attarder. Il redescendit, déçu que la jeune fille ne fût pas invitée.

Il se trouvait dans le vestibule quand on sonna à la porte. Comme il n'était pas pressé de rejoindre les personnes qui occupaient les différents salons du manoir, il ouvrit lui-même, sans attendre le majordome.

Il regretta son initiative quand il se retrouva face à un individu qui le toisa avec aplomb.

— Dieu du ciel, mais c'est le fameux barbare ! Pour avoir des cheveux pareils... oui, ce doit être lui. Je ne m'attendais pas à vous rencontrer si vite. Ils vous ont affecté à l'ouverture de la porte ?

S'efforçant pourtant de garder son calme, Duncan ne put s'empêcher de riposter.

— Vous me traitez de barbare ?

— Moi ? Pas le moins du monde. C'est vrai ce qu'on dit, vous êtes plutôt beau gosse pour un barbare. Oui, c'est le bruit qui court et...

mais vous n'êtes peut-être pas au courant. Vous faites tous les *on-dit* depuis des semaines, maintenant.

Duncan avait la désagréable impression que l'inconnu, dont l'accent ne

lui était pas coutumier, s'exprimait dans une langue étrangère.

— Des *on-dit* ? Je ne connais pas ce mot.

— Les commérages, vieux frère. Les cancans les plus juteux et, dois-je dire, en ce qui vous concerne, les plus calomnieux. C'est votre fiancée, plus exactement votre ex-fiancée, qui est à l'origine de tous ces bruits.

Ce n'était pas la première fois qu'on informait Duncan qu'il faisait l'objet de rumeurs. La jeune fille qu'il avait rencontrée sur la colline n'avait-elle pas aussi mentionné qu'il passait pour un barbare? Venant d'elle, il ne s'agissait pas d'une offense, mais dans la bouche de ce jeune homme, il en allait tout autrement.

Presque aussi grand que lui, le nouveau venu était bâti comme un athlète, bien qu'il ne fût pas aussi large de carrure. Il portait une cape drapée sur l'épaule et, à en juger par ses vêtements impeccables et son allure fringante, jamais on n'aurait cru qu'il venait de voyager. Blond, comme la plupart des Anglais apparemment, les yeux bleus, il devait avoir dans les vingt-cinq ans et arborait un air arrogant qui exaspérait Duncan.

Avec un calme que d'aucuns auraient jugé inquiétant, l'Ecossais demanda :

— Et que raconte-t-on sur mon compte, je vous prie?

— Oh! des inepties que quiconque ayant un brin d'intelligence ignorera. Mais vous connaissez la sottise incommensurable de certaines filles. Tenez, ma sœur, par exemple...

Le jeune homme désigna du menton une blonde personne, un peu plus loin derrière lui. Elle donnait à quatre femmes de chambre des instructions pour décharger ses bagages. Pas moins de six énormes malles. Une très jolie fille, au demeurant.

— J'ai dû la traîner ici de force, figurez-vous. La pauvre idiote redoutait de vous voir paraître à table vêtu de peaux d'ours... Car Mandy prend les rumeurs au mot, sans le moindre recul, alors qu'il ne s'agit que de plaisanteries qui exigent de l'humour. D'inventions destinées à rompre l'ennui des classes désœuvrées...

— Pourquoi est-elle venue, si elle ne le voulait pas ?

— Pour ne pas manquer l'occasion unique de rencontrer le très célèbre et mystérieux ermite, Neville Thackeray. Faites pas attention... cette

réputation lui colle à la peau depuis des lustres. Et puis, la petite sœur est sur les rangs, elle aussi, si vous voyez ce que je veux dire ! Mes parents ont beaucoup insisté pour qu'elle se joigne, avec tout le gratin, à la fête la plus prestigieuse de l'année. Ce n'est pas tant qu'il s'agisse de vous, vieux frère ! Ils tiennent à ce qu'elle suive le mouvement de la saison mondaine, tout simplement...

Le langage de ce garçon avait beau, peu à peu, devenir plus clair aux oreilles novices de Duncan, celui-ci ne put s'empêcher de rétorquer, tant ce « vieux frère » lui semblait condescendant :

— Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, je ne suis pas exactement un *vieux*, et encore moins un *frère* dans la mesure où nous ne nous sommes jamais rencontrés auparavant. J'en ai envoyé plus d'un au tapis, et pour bien moins que ça.

— Vraiment ?

Nullement impressionné, le jeune homme se mit à rire de plus en plus fort avant de répondre :

— Ça, c'est un avertissement, l'ami. Mais il faudrait que vous appreniez à faire la différence entre une insulte délibérée et ce qui n'est qu'une affectation du langage. Cela épargnera le nez de pas mal d'innocents.

Duncan n'appréciait pas vraiment de passer pour un imbécile.

— Le vôtre me semble en mauvaise posture, pour le moment. Qui êtes-vous ?

Visiblement peu effrayé par ces propos, l'Anglais répondit avec un petit sourire :

— J'ai quelques titres dont je vous ferai grâce. Appelez-moi donc Rafe, *vieux frère*.

Duncan se contint péniblement pour ne pas mettre ses menaces à exécution... Mais il ne put s'empêcher de refermer violemment la porte sur celui qui était le célibataire le plus convoité de la saison: l'un des jeunes lords les plus en vue du royaume, héritier d'un duché, immensément riche. Toutes les mères des jeunes filles à marier ne rêvaient que de lui comme gendre. Et c'était à lui que Duncan venait de claquer la porte au nez.

S'il avait su à qui il avait affaire, Duncan n'en aurait pas été davantage

impressionné. Mais il aurait été bien surpris d'apprendre que ce garçon qu'il espérait alors ne plus jamais rencontrer deviendrait bientôt son meilleur ami.

Chapitre 17

— Miss Sabrina? Quelle surprise! s'exclama Richard Jacobs. Vous ne vous êtes jamais aventurée aussi loin au cours de vos promenades, il me semble. Quelque chose ne va pas?

D'un sourire, Sabrina rassura le majordome de lord Neville. Elle le connaissait bien, ainsi que sa famille. D'ailleurs, elle connaissait tout le monde, y compris les domestiques, dans ce petit coin du Yorkshire où elle avait grandi. Et réciproquement, chacun savait qui elle était, d'autant plus que ses longues marches dans la campagne et son caractère avenant facilitaient les contacts. Il était difficile d'ignorer l'existence de quelqu'un dans une petite communauté comme celle-ci.

Seul lord Neville faisait exception.

En cet instant, Sabrina était fort embarrassée. Jacobs, un domestique hors pair, devait connaître sur le bout des doigts le nom de tous les invités de son maître, parmi lesquels le sien ne figurait pas.

Pour se donner le temps de retrouver un peu d'assurance, elle tergiversa :

— Comment va votre charmante épouse? Mieux, j'espère.

— Oh! beaucoup mieux. Et remerciez encore votre tante Alice pour cette recette de potion. Elle ne tousse presque plus.

Sabrina aurait pu continuer à bavarder mais elle se sentait déjà rougir, aussi préféra-t-elle rassembler son courage et aller droit au but.

— Si je suis venue jusqu'ici, Richard, c'est que l'on m'a chargée de transmettre un message à lord Duncan. En privé.

Jamais elle n'aurait cru que cette révélation provoquerait une surprise pareille dans le regard du majordome.

— Vous aussi ? Parce que c'est exactement ce que je ne cesse de faire depuis hier soir. Le jeune lord commence d'ailleurs à en avoir assez de me voir le déranger à tout instant, et je le comprends.

Il se pencha un peu vers la jeune fille et poursuivit en murmurant :

— Ce sont ses grands-pères. Tous les deux. Ils ne lui laissent pas un moment de répit.

— Son grand-père écossais est là, lui aussi ?

— Mon Dieu, oui... et c'est un gentleman très... tapageur. Lord Neville et lord Archibald ne s'entendent pas du tout, d'ailleurs... Aussi, quand ils se retrouvent dans la même pièce, eh bien... enfin, vous voyez ce que je veux dire.

Quel dommage, songea Sabrina. N'auraient-ils pas dû, au contraire, se réjouir d'être réunis auprès de leur petit-fils, et de s'occuper ensemble de ses intérêts ?

— Si lord Duncan est occupé, ne le dérangez pas. Je reviendrai à un autre moment, cela ne presse pas. Mais s'il a quelques minutes à me consacrer, je ne serai pas longue.

— Certainement, miss Sabrina. Je vais voir si je peux le trouver. Mais entrez, je vous en prie...

— Non!

Elle toussa aussitôt pour rattraper cet éclat inutile.

— Vous avez de nombreux invités et, euh, il fait si beau aujourd'hui.

Je préfère attendre ici.

En réalité, d'épais nuages encombraient le ciel et la pluie semblait imminente, mais tout le monde savait à quel point Sabrina aimait le grand air. Jacobs acquiesça donc, mais, par délicatesse, il laissa la porte ouverte avant de disparaître à l'intérieur de la maison. Craignant que quelqu'un ne l'aperçoive sur le seuil, Sabrina s'éloigna de quelques pas. A présent, elle espérait que Duncan serait trop occupé pour lui accorder un instant. En même temps, elle mourait d'envie de le revoir.

Elle ne savait plus très bien où elle en était. Elle se sentait si mal à l'aise qu'elle en avait l'estomac noué.

Cinq minutes s'écoulèrent, puis dix. Si cette torture devait durer une seconde de plus, elle allait défaillir. C'est alors qu'elle entendit des pas derrière elle.

Elle fit volte-face au moment où Duncan déclarait avec hauteur :

— Le majordome me dit que...

Il s'interrompt en la reconnaissant et la surprise éclaira son visage.

— C'est vous ! Vous vivez donc dans les environs?

— Eh bien, oui. Notre cottage se trouve de l'autre côté de la route, en direction d'Oxbow, à une vingtaine de minutes de marche.

— Notre? Vous n'êtes pas mariée, n'est-ce pas?

Elle plissa les yeux tandis qu'un large sourire s'épanouissait sur ses lèvres.

— Non. Je vis avec mes deux tantes célibataires.

Duncan fronça les sourcils.

— Seriez-vous nouvelle dans le voisinage? Mon grand-père ne paraît pas vous connaître puisqu'il ne vous a pas invitée.

Il abordait un sujet délicat...

— Je n'ai jamais rencontré lord Neville, il ne me connaît donc pas.

— Eh bien, moi je vous connais ! Et c'est avec un peu de retard que je vous invite à...

Elle leva une main pour l'interrompre.

— J'ai peur de vous avoir induit en erreur. Que votre grand-père ne m'ait jamais rencontrée ne signifie pas qu'il ignore mon existence. Et je doute qu'il songe à m'inviter à ce bal.

Voilà qu'elle rougissait à présent. Duncan hocha la tête en signe de sympathie.

— Vous viendrez donc à ma requête et je me moque éperdument de ce que le vieil homme aura à dire, déclara-t-il à la grande surprise de la jeune fille.

— Non, vraiment, c'est impossible. Je suis seulement venue vous transmettre un message. Je dois rentrer.

Il sembla sur le point d'insister puis il soupira :

— D'accord. De quoi s'agit-il ?

À présent que le moment était venu, les mots ne venaient plus et ses joues la brûlaient. Elle devait être cramoisie, pour le moins.

Désespérée, elle détourna les yeux, consciente qu'il attendait...

Avisant les écuries, sur le côté de la maison, elle décida de gagner un peu de temps. Après tout, pourquoi pas ?

— C'est étrange. Vous n'avez pas tant de voitures, pour tous vos invités. Je suppose que toutes les autres sont rangées dans un pré...

— Dans...

Imaginant une cinquantaine d'attelages rassemblés dans une pâture, il éclata de rire.

Sabrina ne voyait pas ce qu'elle avait dit de si drôle mais elle profita de ce moment de distraction pour débiter son message d'une traite.

— Lady Ophélia aimerait vous parler en privé. Elle vous propose de la rencontrer dans l'auberge d'Oxbow afin de vous présenter ses excuses.

Pris au dépourvu, il retrouva son sérieux d'un seul coup et la dévisagea comme si elle avait perdu l'esprit.

— Ou pour m'insulter à nouveau, dit-il.

— Non, pas du tout. Elle m'a assuré qu'elle regrettait tout ce qu'elle vous avait dit. Vous voulez bien la rencontrer ?

— Non.

Étrangement, ce refus soulagea Sabrina mais elle ne pouvait décemment s'acquitter de son devoir sans faire une autre tentative.

— Est-ce un «non» qui signifie «je vais réfléchir», ou bien «j'ai besoin d'être convaincu»?

— C'est un non sur lequel on ne revient pas.

— Ces non-là n'existent plus, de nos jours.

— Qu'êtes-vous en train de raconter maintenant?

— Je veux dire que... que j'ai vu bien des gens se ménager une porte de sortie. Que l'on reste souvent volontiers évasif, pour ne pas se retrouver pris au piège si par la suite on... souhaite changer d'avis.

— Oui, mais quelle perte de temps quand vous savez ce que vous voulez.

— Ce serait donc si difficile pour vous d'écouter ce qu'Ophélia Reid a à vous dire ?

— Difficile, non. Mais une perte de temps, sûrement.

Sabrina s'empourpra de nouveau en songeant qu'en ce moment, c'était elle qui lui faisait perdre son temps.

— Je suis désolée, répondit-elle. J'aurais dû me douter que vous aviez d'autres choses à faire. Je m'en vais. Au revoir, Duncan McTavish. J'ai été très contente de vous revoir.

— Attendez.

Dans sa précipitation à se soustraire à cette situation gênante, Sabrina avait déjà descendu plusieurs marches. Elle se retourna, se demandant si elle avait bien entendu ou si elle était victime de son imagination.

Non... il marchait vers elle.

— Je la rencontrerai mais à une condition, dit-il presque malgré lui.

Surprise, elle répliqua :

— Oui? Laquelle?

— Que vous alliez faire votre valise et que vous reveniez ce soir, avant que le dîner ne soit servi.

Les yeux de Sabrina s'agrandirent.

— Vous m'invitez à dîner?

— Je vous invite à cette maudite fête, pour tout le temps qu'elle durera.

La jeune fille ne put s'empêcher de lui sourire. Il avait l'air si affligé de devoir accepter ce compromis pour obtenir ce qu'il voulait.

— Je... je n'ai pas besoin de faire ma valise. J'habite tout près.

— Alors vous viendrez ?

— Mes tantes devront m'accompagner. Je ne peux me rendre à ce genre d'invitation sans être chaperonnée.

— Emmenez qui vous voulez sauf Ophélia.

Sabrina acquiesça.

— Mais vous la rencontrerez ?

Comme il ne disait rien, elle ajouta :

— Quand?

— Dans une heure. Mais si elle est en retard, je ne l'attendrai pas. Et vous m'expliquerez ce soir pourquoi vous êtes venue me présenter cette requête à sa place.

Sur ce, il tourna les talons et regagna la maison.

Sabrina, qui ne s'attendait pas à ce que sa visite prît cette tournure, s'empressa de rentrer pour informer Ophélia. Sa dette était payée et elle se sentait soulagée d'en être débarrassée. Accomplir cette mission

dégradante lui avait vraiment coûté.

Elle était déjà à mi-chemin de la colline où elle avait rencontré Duncan quand le majordome de lord Neville l'appela. Se retournant, elle le vit courir vers elle.

Une fois à sa hauteur, il dut reprendre sa respiration avant de lui parler.

— La voiture de lord Neville viendra vous chercher ce soir.

— C'est inutile. Nous avons nos propres voitures, vous savez.

— Oui, miss Sabrina, mais j'ai cru comprendre que le jeune lord voulait être sûr que vous viendriez.

Sabrina rougit. Sans doute s'agissait-il des déductions personnelles de Jacobs mais elles n'en étaient pas moins agréables à entendre.

Chapitre 18

Duncan pestait contre lui-même. Comment avait-il pu oublier à nouveau de lui demander son nom ? Il ne s'en était rendu compte que lorsque Neville le lui avait demandé, comme il lui annonçait qu'il avait invité une jeune fille.

Duncan se perdait en conjectures. Peut-être cette inconnue n'appartenait-elle pas à la noblesse ? Voilà pourquoi elle n'était pas invitée. D'ailleurs, ne lui avait-elle pas dit vivre dans un cottage avec ses tantes ?

Duncan ne s'arrêtait pas au statut social. La jeune fille ne lui plaisait pas moins et il appréciait particulièrement son sens de l'humour, qui avait le don de dissiper sa colère ou sa mauvaise humeur. Et puis il ne cherchait pas à l'épouser, quoique... Neville pourrait-il vraiment l'en empêcher, si tel était son désir ?

Mais il devait garder les pieds sur terre. Neville n'avait invité que des lords et des ladies, lesquels se trouveraient offensés de découvrir parmi les convives, invitée au même titre qu'eux, une personne qui n'était pas de leur rang. Et quelle serait la réaction de son grand-père ?

Appartenait-il à la vieille école sectaire et snob ou bien à la génération éclairée qui considérerait qu'un titre ne déterminait pas forcément la valeur humaine ? Duncan n'en savait rien, après tout...

Préoccupé, Duncan se dirigeait vers Oxbow, de plus en plus nerveux.

Tout en cherchant l'auberge, il s'efforçait de deviner dans quel cottage vivait la jeune fille aux yeux lilas qui l'avait brièvement distrait de ses soucis. Perplexe, il n'avait aperçu qu'un manoir et quelques fermes.

De l'autre côté de la route... avait-elle dit. Peut-être s'agissait-il de l'autre côté d'Oxbow? Ou dans la petite ville? De nombreuses allées bordées de cottages partaient de part et d'autre de Main Street.

Maintenant qu'il approchait de l'auberge, Duncan se demandait comment il avait pu accepter de parler à Ophélia Reid alors qu'il s'était juré de ne jamais la revoir. A quoi cela pouvait-il bien servir, sinon à apaiser le sentiment de culpabilité qui malmenait sans doute la conscience de cette chipie? De toute façon, ses excuses n'auraient aucune valeur pour lui. Elle s'était montrée sous son vrai jour et rien n'effacerait les insultes qu'elle lui avait jetées au visage.

Ophélia n'était pas encore arrivée quand il entra dans l'auberge. Certes, il avait lui-même cinq minutes d'avance mais, si elle tenait tant à réparer ses torts, pourquoi n'avait-elle pas la correction de se trouver là plus tôt ?

Irrité de devoir l'attendre, il s'installa près de l'immense cheminée. Il aurait volontiers commandé un whisky mais il préférerait garder l'esprit clair pour affronter cette fille-là.

Elle entra par la porte de derrière, comme pour mieux produire son effet. Une toque en fourrure blanche auréolait ses cheveux blonds.

Elle portait un long manteau de velours bleu pâle surmonté d'une courte cape assortie, bordée de la même fourrure blanche qui la coiffait. Fasciné, presque aveuglé par sa beauté, Duncan la regarda marcher vers lui avec une lenteur délibérée, le sourire aux lèvres. Un halo de lumière semblait l'envelopper comme le souffle d'un dieu qui l'aurait parée de toutes les grâces.

Duncan n'était pas le seul que cette apparition avait saisi. Les patrons de l'auberge en étaient restés bouche bée. Toutefois, le jeune homme ne partageait pas tout à fait leur admiration éblouie. Il connaissait la laideur de l'âme de la demoiselle. Même s'il devait admettre que rien ne la laissait paraître, à première vue.

Le sourire d'Ophélia frémit imperceptiblement quand elle arriva à sa hauteur et aperçut le kilt. Duncan avait choisi délibérément de le

porter. Si elle avait un tant soit peu de bon sens, elle comprendrait que ce kilt était sa façon de lui signifier l'inutilité de ce rendez-vous.

— Je vois que vous avez reçu mon message, dit-elle.

— Oui, mais pourquoi m'avez-vous envoyé cette jeune fille pour me le délivrer?

Il regretta cette question posée sans réfléchir. C'était auprès de la jeune fille aux yeux violets qu'il voulait se renseigner, aussi fut-il soulagé de n'obtenir qu'une réponse évasive. Il ne devait pas distraire Ophélia Reid. Plus vite l'entrevue serait terminée, plus vite il serait débarrassé.

— Pourquoi pas ? Beaucoup de gens se sentent flattés de me rendre service.

Si Duncan ne releva pas, c'est qu'il se retenait pour ne pas rire.

D'ailleurs, tant de prétention le laissait sans voix. Cette remarque révélatrice en disait long sur son auteur. Mais Ophélia était trop condescendante et fière pour en prendre conscience.

Pourtant, le silence du garçon la déconcerta. Elle se retrouvait au pied du mur, en quelque sorte, obligée de dire ce qu'elle avait à dire. Cette rencontre était censée lui permettre de présenter ses excuses, mais une fille comme Ophélia pouvait-elle seulement concevoir de s'excuser?

Comme elle ne se décidait pas à parler, tout au moins pas assez vite pour lui, Duncan se contenta de hausser les épaules et de s'éloigner un peu. Cette réaction mit un terme au mutisme de la jeune fille.

— Attendez! s'écria-t-elle. Où allez-vous?

Elle semblait vraiment décontenancée, à présent. Il prit son temps pour répondre.

— Je ne suis pas venu jusqu'ici pour m'extasier devant votre beauté comme les autres personnes de cette assemblée, ma petite. Alors si vous avez quelque chose à me dire, dites-le, et qu'on en finisse.

Elle s'empourpra joliment.

— Je voulais vous expliquer pourquoi je n'ai pas été très avenante, lors de notre première rencontre.

— C'est donc ainsi que vous appelez cela, vous les Anglais? Ne pas être très avenant... Il faudra que je m'en souviennne, dans mes conversations.

— Ce n'était pas délibéré, tenta-t-elle de corriger. J'étais choquée.

— Vraiment? feignit-il de s'étonner. Pourquoi? Parce que je ressemble à un Écossais? Parce que je parle comme eux? A quoi d'autre vous attendiez-vous ?

Ophélia soupira.

— J'espérais que vous tenteriez de comprendre. J'étais sûre que nous n'aurions aucune chance de nous plaire, vous et moi.

— Et que je serais un barbare ?

— Eh bien... je le craignais, en effet. Mais je m'aperçois maintenant que c'était ridicule. Vous n'avez rien d'un barbare.

— Je n'en mettrais pas ma main au feu, si j'étais vous, rétorqua-t-il en exagérant son accent à dessein.

— Le problème, c'est que je me suis trompée dans mes présomptions.

Duncan comprit qu'elle était allée aussi loin que possible dans ce qu'elle devait considérer comme des excuses. Une personne telle qu'Ophélia, persuadée de n'avoir jamais tort, devait être incapable de prononcer un mot comme «désolée».

— D'accord, admit-il, vous vous êtes trompée. Y a-t-il un autre point que vous vouliez évoquer?

Son impatience était presque palpable, tant il était pressé de la quitter, mais Ophélia ne s'en avisa pas un instant.

— Je pense que nous pourrions repartir sur de nouvelles bases, déclara-t-elle avec toute l'assurance qui la caractérisait. Oublions notre première rencontre. Faisons comme si elle n'avait jamais eu lieu.

— Comme si nous étions toujours fiancés, en vue de nous marier ?

Ragaillardie, elle lui offrit l'un de ses éblouissants sourires.

— Absolument. N'est-ce pas une idée formidable?

Lui plaisantait mais elle était sérieuse. Et ce fut son tour à lui d'être déconcerté. Comment pouvait-elle penser qu'il allait passer l'éponge sur ses insultes et les effacer, purement et simplement? Ce jour-là, elle l'avait humilié à dessein pour amuser ses nombreux amis réunis autour d'elle. Si un homme avait osé le traiter comme elle l'avait fait, il n'aurait pas hésité à lui envoyer son poing dans la figure, ce qui l'aurait soulagé, et lavé de l'offense. Mais elle était une femme et jamais il n'oublierait son comportement.

Et ce n'était pas la seule raison qui le dissuadait de l'épouser.

— Je ne me sens pas disposé à batailler pour obtenir l'attention de ma femme.

— Pardon?

L'incompréhension d'Ophélia ne le surprit pas. Les égocentriques, les narcissiques étaient toujours tellement préoccupés d'eux-mêmes que bon nombre de notions élémentaires leur échappaient !

Et puis elle ne s'était même pas excusée véritablement. Parvenu à ce point de la discussion, Duncan estima qu'il lui avait accordé suffisamment de temps.

— Bonne journée, jeta-t-il avant de la planter là sans autre forme de procès.

Ophélia en resta abasourdie. Jamais les hommes ne prenaient congé d'elle avant qu'elle ne le décide. Comment ne s'était-il pas jeté à ses pieds, débordant de reconnaissance après qu'elle eut daigné changer d'opinion à son sujet?

Cette rencontre ne s'était pas du tout déroulée comme elle l'avait prévu. Elle venait de lui offrir une deuxième chance de l'épouser, pourquoi diable la rejetait-il? Était-il dépourvu d'intelligence au point de n'avoir pas compris qu'elle venait de s'offrir à lui?

Chapitre 19

Ophélia ignorait encore que Sabrina était invitée chez Neville. Dès

qu'elle avait su que Duncan acceptait de la voir, elle s'était précipitée pour se préparer sans paraître surprise le moins du monde. Sabrina la soupçonnait d'ailleurs de n'avoir jamais douté - tant Ophélia avait une haute opinion d'elle-même - que le jeune homme consentirait à la rencontrer. Mais il s'agissait d'une pensée peu charitable qu'elle rejeta aussitôt.

Hélas. Sabrina comprit trop tard qu'accepter une invitation quand on avait un hôte chez soi relevait d'une fâcheuse inconvenance. Comment partir en laissant Ophélia seule ? Car ni Hilary ni Alice ne voudraient rester, à présent qu'elles étaient invitées elles aussi.

Mais Sabrina songea qu'elle s'inquiétait sans doute inutilement. Selon toute probabilité, Ophélia reviendrait de son rendez-vous avec une invitation et peut-être même fiancée de nouveau. Sabrina n'ignorait pas l'effet que cette fille produisait sur les hommes... Subjugués par sa beauté, la plupart perdaient la tête dès qu'ils se trouvaient en sa présence.

La jeune fille en était là de ses réflexions quand Ophélia rentra, claqua la porte derrière elle, se précipita dans l'escalier qui menait à sa chambre, dont elle claqua également la porte. De toute évidence, l'entrevue ne s'était pas déroulée comme elle le désirait... Perplexe, Sabrina courut prévenir ses tantes des derniers événements afin de leur demander conseil.

Comme elle s'y attendait, celles-ci insistèrent pour qu'elle se rende à la soirée. On ne déclinait pas une invitation aussi prestigieuse sous prétexte que l'on avait une visite imprévue. Elles suggérèrent simplement à Sabrina d'expliquer au jeune lord qu'elle ne pourrait plus revenir à Summers Glade dans l'immédiat, à moins que sa visiteuse ne décide de rentrer chez elle.

Sabrina constata avec amusement que ses tantes semblaient pressées de voir Ophélia repartir.

— Je resterai avec elle, proposa Alice avec un soupir résigné. Et je ne lui dirai où tu es que si elle le demande, ma chérie. Après tout, il est inutile de l'offenser si elle ne s'aperçoit pas de ton absence. Et si elle s'en rend compte, je lui expliquerai que, dans ton excitation, tu as oublié qu'elle était de passage.

Les deux tantes ignoraient le rôle d'entremetteuse que leur nièce avait joué l'après-midi même. Comme il n'était guère flatteur pour Ophélia, Sabrina préférait le taire pour le moment. Mais si cette entrevue s'était

vraiment mal passée, il était en effet probable qu'Ophélie passerait la soirée à ruminer dans sa chambre et ne s'apercevrait même pas de l'absence de sa jeune hôtesse.

Sabrina et Hilary quittèrent cependant discrètement le cottage, mais elles oublièrent leur visiteuse et les complications qu'elle leur causait dès qu'elles arrivèrent à Summers Glade.

Que de monde! Neville avait invité une cinquantaine de jeunes filles mais chacune étant venue avec un chaperon, ses parents, un frère ou deux, ou même des cousins, le manoir devait héberger au moins deux cents personnes.

Sabrina s'émerveillait. Summers Glade avait beau être immense, elle avait peine à croire qu'on pût y loger une telle assemblée ! Des voisins avaient dû être mis à contribution. Sabrina en reconnut plusieurs, en effet, qui n'avaient pas de fille. Ils n'étaient donc là que parce qu'ils accordaient leur hospitalité aux invités. L'auberge d'Oxbow devait être comble, également.

— Seuls les hôtes les plus importants ont l'honneur d'avoir une chambre particulière, expliqua Hilary. Je me souviens d'en avoir partagé une avec six autres jeunes filles, autrefois, lors d'une grande réunion mondaine. Et notre père, qui nous accompagnait, était logé avec neuf hommes.

— Vous êtes venue.

Sabrina se retourna. Duncan se tenait derrière elle.

— Vous en doutiez ? dit-elle, souriante.

— Après l'issue du rendez-vous que vous avez organisé, j'avoue que oui.

— De quel rendez-vous s'agit-il, ma chérie? demanda Hilary derrière elle.

— Rien d'important, tante Hilary, répondit Sabrina d'un ton évasif. Je te présente Duncan McTavish.

Celui-ci s'inclina avec élégance. Il avait tout du gentleman, ce soir, dans sa veste à queue-de-pie marine qui rehaussait le bleu de ses yeux.

— Vous ne ressemblez pas du tout à votre grand-père, jeune homme,

déclara Hilary.

Et elle ajouta, avec le franc-parler qui la caractérisait :

— Fort heureusement pour vous, si vous voulez mon avis.

Il se mit à rire quand une voix intervint :

— Vraiment? Mais qui êtes-vous donc, madame ?

Hilary, se tournant vers le vieil homme qui venait de se joindre à eux, leva un sourcil insolent.

— Tu ne me reconnais pas, Neville ? Il est vrai que plus de vingt ans ont passé.

— Hilary Lambert... c'est toi?

— Évidemment que c'est moi.

— Tu as pris du poids, il me semble.

— Trop aimable ! Quant à toi, on jurerait que tu viens de quitter ton lit de malade.

Sabrina mit une main sur ses lèvres pour s'empêcher d'éclater de rire.

— Vous connaissez donc cette jeune fille? s'étonna Duncan.

— Quelle jeune fille? rétorqua Neville. Tu ne parles pas de la vieille chouette ici présente, je présume.

— Je pense que ce vieux ballot veut parler de ma nièce, intervint Hilary.

Les yeux de Neville se posèrent sur Sabrina qui n'avait plus envie de rire, tout à coup. Hilary pouvait être drôle, mais pas quand elle insultait leur hôte.

Étrangement, celui-ci ne semblait guère offensé. L'avait-il seulement entendue ? Il observa Sabrina avec une vive curiosité avant de déclarer:

— Mais c'est vrai, ils sont vraiment lilas, n'est-ce pas ? Je pensais que ce garçon exagérât. Dieu du ciel, vous êtes donc une Lambert? ajouta-t-il soudain comme s'il venait de recevoir un choc.

Bien sûr, Sabrina savait pourquoi il semblait brusquement si catastrophé. C'étaient ces rumeurs qui la poursuivaient et qui la rendaient furieuse, à présent. Aussi elle ne put s'empêcher de répondre rageusement :

— Oui, et toujours en vie, comme vous le voyez.

Elle eut la délicatesse de rougir de sa propre audace. La voyant troublée, Duncan l'entraîna dans la pièce voisine en s'excusant. Il s'agissait en fait de l'immense salle de bal où un gigantesque buffet avait été dressé. La foule s'y pressait, mais Duncan attira la jeune fille dans un coin tranquille où ils pourraient parler tranquillement.

— Pourriez-vous m'expliquer ce que tout cela signifie ? lui dit-il d'emblée.

— Y suis-je vraiment forcée ?

Pour toute réponse, il la regarda sans ciller.

— D'accord, se résigna-t-elle en soupirant. Mais cette histoire vous intéresserait sans doute beaucoup plus si quelqu'un d'autre vous la racontait. Votre grand-père, par exemple. Il l'exagérerait, comme la plupart des gens.

— Seriez-vous un tantinet amère, jeune fille ?

— Vous avez découvert mon secret !

— Pas encore, je le crains.

— Mon secret, c'est mon amertume. Pour le reste, c'est une histoire publique. Tout le monde la connaît.

Il l'observait de nouveau avec perplexité.

— Dois-je vous rappeler que j'ai grandi à l'écart du monde ? Les histoires qui s'y colportent me sont totalement étrangères.

— Bon, je vais vous en donner une version raccourcie, parce qu'elle n'a rien de captivant, vous savez. Il paraîtrait que les Lambert ont eu, au cours des temps, une fâcheuse tendance à mettre fin à leurs jours prématurément. On en a déduit qu'il s'agissait là d'une sorte de tare dont je devais avoir hérité. Certains s'étonnent d'ailleurs que je sois encore en vie. D'autres soutiennent que je ne le suis peut-être pas, et que je serais...

— Un fantôme ?

— Ah ! vous vous souvenez ? J'y ai fait allusion.

Duncan acquiesça.

— La version détaillée me permettrait peut-être de comprendre pourquoi vous en concevez cette amertume.

— Je ne suis pas toujours amère, Duncan. Cette histoire m'amuse même, parfois. Tenez, comme tout à l'heure, par exemple, quand la grosse lady Marlow s'est évanouie en hurlant à mon apparition. Toutes les personnes ici présentes n'ont peut-être pas entendu son cri, mais le bruit de sa chute sur le sol n'a pas pu leur échapper ! Un jeune homme a même complimenté notre hôte sur la solidité de sa demeure. Les fondations de Summers Glade sont à toute épreuve ! Cela vous fait sourire ?

Plus que cela ! Duncan éclata de rire. Il s'efforça de reprendre son sérieux, curieux d'en entendre davantage de la bouche de cette jeune fille qui avait le don de l'amuser comme personne.

— Le scandale débuta avec mon arrière-grand-père Richard quand il se donna la mort. On connaissait les raisons qui l'avaient fait en arriver là mais le malheur voulut que sa femme, incapable de surmonter l'épreuve, l'imitât peu après. Leur enfant unique, ma grand-mère, était déjà mariée, à cette époque. Elle avait deux filles, mes tantes avec lesquelles je vis aujourd'hui. Peu de temps après avoir donné naissance à son troisième enfant (mon père), ma grand-mère tomba d'un balcon... Mes tantes ont toujours affirmé qu'il s'agissait d'un accident mais personne n'a voulu les croire. La rumeur de la «tare familiale» s'est répandue, et la mort soudaine de mes parents ne fit que la renforcer.

— Je suis désolé pour vos parents.

— J'étais trop jeune... Je n'ai gardé aucun souvenir d'eux. Mais il ne s'agissait pas d'un suicide, ça non ! Ils ont absorbé de la nourriture avariée. Même le médecin, arrivé trop tard pour les sauver, l'a confirmé. Seulement, le bruit a couru qu'ils avaient avalé du poison, délibérément. C'était une version bien plus croustillante, n'est-ce pas ?

Et aujourd'hui, même si mes tantes, issues du même sang, sont en excellente santé et nullement attirées par les sauts périlleux du haut des falaises, je passe pour être la prochaine victime de ce destin

tragique.

— Je ne peux pas imaginer que les gens prennent cette rumeur au sérieux et attendent tranquillement la prochaine catastrophe.

— Mon Dieu, vous croyez que je suis une mythomane ?

— Loin de moi cette idée.

— Je suis gravement offensée.

— Mon œil !

Comme Duncan s'esclaffait devant l'air taquin de Sabrina, plusieurs têtes se tournèrent vers eux. Un jeune homme, son assiette à la main, se dirigea vers eux et Duncan se rembrunit aussitôt. En un instant, Sabrina vit ruinés tous ses efforts pour le dérider.

— Tiens, vous voilà. Qui est-ce? s'enquit l'inconnu en regardant Sabrina. Je ne crois pas qu'on se connaisse.

Il attendait que Duncan fasse les présentations, mais à la grande surprise de Sabrina, celui-ci resta silencieux et rougit légèrement. Elle s'aperçut alors qu'elle ne lui avait donné que son prénom et, pour lui épargner l'embarras d'avoir à le reconnaître, elle s'empressa d'intervenir :

— Sabrina Lambert.

D'abord surpris, le jeune homme s'égaya :

— Le fantôme? Mais c'est un plaisir! J'étais vraiment déçu de vous avoir manquée à Londres, récemment. Oui, je tenais à rencontrer la jeune fille qui avait osé affronter tous ces imbéciles pour leur montrer ce qu'ils étaient.

Sabrina sourit, ravie de rencontrer quelqu'un qui ne croyait pas aux rumeurs.

— Et vous êtes ?

— Raphaël Locke, pour vous servir, mademoiselle.

— Et pour nous ennuyer, jeta Duncan.

Comme si Raphaël s'attendait à une telle réflexion, il ne prit pas ombrage.

— Dites donc, vieux frère, vous ne croyez tout de même pas que vous allez monopoliser la jeune fille la plus intéressante toute la soirée ?

répondit-il avec insouciance.

— N'étiez-vous pas censé chaperonner votre sœur ? lui rappela Duncan d'un ton plein de sous-entendus.

Raphaël prit un air épouvanté.

— Vous voulez ma mort, c'est ça ? La chère petite est en train de cancaner avec ses congénères. Il est hors de question que je m'approche d'elles. En revanche, vous devriez le faire. N'est-ce pas vous qui cherchez une épouse ? Comment pourriez-vous prendre la bonne décision si vous ne les côtoyez pas toutes ?

— Peut-être ai-je déjà choisi.

— Ne me dites pas ça ! Ma sœur serait tellement déçue !

— Je crois qu'elle serait soulagée.

— Parce que vous comptez la demander en mariage ?

— Nom d'un chien, vous allez déguerpier, oui ou non ?

Raphaël se mit à rire, satisfait d'être parvenu à ses fins en énervant Duncan, mais il ajouta avant de s'éloigner :

— D'accord, je vais m'enquérir de ce vieil Écossais qui proclame à qui veut l'entendre qu'il est votre grand-père. Très drôle, ce qu'il dit sur vous. Et comme j'adore avoir les bonnes munitions, je vais faire des réserves...

Le visage de Duncan mit un certain temps avant de retrouver son teint normal. Sabrina n'avait pas osé intervenir dans ce duel, d'autant plus qu'elle se demandait confusément si elle n'en avait pas été l'enjeu.

Mais il ne fallait pas rêver.

— Aviez-vous déjà entendu parler de lui, avant de le rencontrer ? lui demanda Duncan quand il eut repris son calme.

— Non. J'aurais dû ?

Il haussa les épaules.

— Le vieux Neville est tout heureux de le compter parmi ses hôtes.

C'est le fils d'un duc, si j'ai bonne mémoire.

— Sa sœur serait donc un parti intéressant pour vous, glissa Sabrina.

— Vous croyez? Elle me semble un peu trop écervelée. Même son frère le reconnaît, c'est vous dire...

— J'ai l'impression que vous ne l'aimez pas beaucoup.

— Mais pas du tout. Mes poings fourmillaient d'impatience à l'idée de faire connaissance avec sa figure, au contraire.

Chapitre 20

Sabrina s'amusait tellement! Duncan ne l'avait pas quittée de la soirée.

Même pour dîner, il s'était efforcé de trouver deux chaises libres et tous deux étaient partis s'installer dans la salle de musique. Ils s'étaient ensuite mêlés à un groupe de joueurs de cartes avec lesquels ils avaient beaucoup ri.

Sabrina avait alors songé que Duncan, puisqu'il était l'hôte, aurait dû partager son temps entre tous les convives. Or, il était resté constamment avec elle. La jeune fille ne se berçait pas d'illusions pour autant. S'il appréciait sa compagnie, c'était uniquement parce qu'elle l'amusait. Il n'y avait rien de romantique au plaisir qu'ils prenaient à être ensemble.

Quoi qu'il en soit, cette soirée fut pour elle un véritable enchantement, comblant ses rêves les plus fous. Mais quand Sabrina vit sa tante la chercher, son manteau sur le bras, elle se souvint que les meilleures choses avaient une fin.

— Je dois rentrer, dit-elle à Duncan.

Il ne protesta pas car il croyait qu'elle reviendrait chaque jour.

— Je vous vois demain matin, dans ce cas.

— Non, je ne crois pas.

Sabrina soupira à l'idée de ce qu'elle s'appêtait à lui dire, mais elle

n'avait pas le choix.

— Quand vous m'avez conviée, je m'y attendais tellement peu que j'ai complètement oublié que nous avions une invitée en ce moment. Je n'aurais même pas dû venir ce soir, et je ne peux l'abandonner à nouveau.

— Vous ne vouliez pas venir ?

Elle lui sourit.

— Duncan, j'ai vraiment passé une merveilleuse soirée et j'aimerais qu'elle ne soit pas la dernière. Peut-être mon invitée rentrera-t-elle chez elle avant que votre fête ne prenne fin. Dans ce cas, je...

— Amenez-la avec vous.

— Vous devriez me demander de qui il s'agit avant de me faire une telle proposition.

— Tant que ce n'est pas Ophélia...

Il s'interrompt de lui-même. À l'expression de Sabrina, il comprit qu'il s'agissait d'elle, justement.

— Nom d'un chien! Que fait-elle donc chez vous?

— Sa famille nous a récemment hébergées à Londres. Elle se rend elle-même la politesse.

— En se servant de vous pour faire ses courses ? Vous appelez cela de la politesse ?

— Non, je me sens redevable envers elle. Elle m'a traitée en amie, elle a facilité mon premier voyage à Londres. Je pouvais difficilement lui refuser un service après cela... Mais maintenant, j'estime avoir payé ma dette.

— Dans ce cas, ignorez sa présence ou laissez-la avec votre autre tante, comme ce soir.

Sabrina secoua la tête.

— Vous me croyez vraiment capable de ça ?

Il resta silencieux un long moment avant de soupirer.

— Non. Et je vais vous laisser partir avant que vous ne me preniez pour un rustaud.

— Un rustaud, non, mais... un barbare des Highlands, peut-être... !

Il prit un air courroucé qu'un large sourire venait contredire.

— Peut-être vous rencontrerais-je de nouveau au cours d'une de mes promenades, ajouta-t-elle.

— Oui, et peut-être serez-vous débarrassée de votre hôte indésirable plus tôt que prévu.

Duncan raccompagna Hilary et Sabrina à la porte et resta un moment à les regarder monter dans leur voiture. Près de lui, le majordome remarqua l'intérêt que son jeune maître semblait porter à leur voisine.

— Une charmante jeune fille, notre Sabrina.

Duncan se tourna vers Jacobs.

— Notre? Vous la connaissez depuis longtemps ?

— Oui, elle vit ici depuis sa toute petite enfance.

— Et... elle se promène souvent dans les environs?

— Tous les jours, monsieur, quel que soit le temps. Elle préfère le matin en général, mais il lui arrive parfois de sortir aussi l'après-midi.

Duncan songeait déjà à la promenade qu'il ferait lui-même dès le lendemain matin. Avec un peu de chance, il passerait une heure ou deux en sa compagnie, peut-être davantage. Mais s'il disparaissait la plus grande partie de la journée alors qu'il avait pour mission de trouver une épouse, ses deux grands-pères deviendraient fous.

Duncan venait de passer une soirée exceptionnelle. C'était la première fois qu'il s'amusait depuis sa venue en Angleterre. Par la faute d'Ophélia, il ignorait quand il reverrait Sabrina, et c'est de fort mauvaise humeur qu'il alla se coucher, ce soir-là.

Dans la voiture qui s'éloignait vers le «Cottage by the Bow» - c'était le nom dont le manoir avait hérité il y a bien longtemps, quand il appartenait encore au vieux duché - Hilary commentait inlassablement la soirée. Songeant aux délicieux moments qu'elle venait de passer,

Sabrina l'écoutait d'une oreille distraite. Pourtant, brusquement, une phrase retint son attention :

— Tu lui plais.

Sabrina connaissait trop bien sa tante pour ne pas savoir ce que celle-ci entendait par là.

— Oui, mais pas dans le sens que tu crois.

— Et pourquoi pas ?

— Sois un peu réaliste, tante Hilary. À côté d'Ophélie ou même d'Amanda Locke, qui me remarquerait ? Et peux-tu me dire par quel miracle il s'intéresserait à moi quand toute la crème de l'aristocratie anglaise se trouvait là ?

— Pfff... je ne vois pas le rapport avec le fait que tu lui plais.

— Nous avons sympathisé, voilà tout. Mais quand il devra choisir sa femme, c'est vers l'une de ces beautés époustouflantes qu'il...

— Tu n'as jamais fait tapisserie, ma chérie. Sabrina soupira. Bien sûr, ces paroles étaient douces à entendre. Pourtant, elle devait garder les pieds sur terre, sous peine de se mettre à espérer l'inaccessible.

— Tu ne crois pas que je le saurais, si un homme s'était intéressé à moi, tante Hilary ? Je t'assure que Duncan ne me considère pas comme une épouse potentielle mais plutôt comme une amie, une confidente qui pourrait l'éclairer dans son choix.

— Qui vivra verra, répliqua Hilary, apparemment peu disposée à renoncer à ses illusions.

Comprenant que la vieille dame n'en démordrait pas, Sabrina préféra changer de sujet.

— Puis-je savoir pourquoi tu t'en es prise aussi féroce à lord Neville ?

— Oh ! pour rien. Une vieille inimitié réciproque...

Étrangement, Hilary ne dit plus un mot de tout le chemin.

Le lendemain matin, Sabrina dormit plus tard que de coutume. Quand Alice vint la réveiller, lui faisant remarquer qu'elle n'avait pas beaucoup de temps pour se préparer, que la voiture était déjà là et qu'elle l'attendait, la jeune fille était trop ensommeillée pour donner un sens à ces propos inhabituels. Aussi, comme sa tante était repartie aussitôt sans lui fournir plus d'explications, elle parvint dans son lit, laissant les souvenirs de la veille remonter à la surface et se plaisant à les savourer comme elle l'avait fait avant de s'endormir, la veille, si longuement qu'elle n'avait pas fermé les yeux avant l'aube.

Cette fois, ce fut Hilary qui passa la tête dans l'entrebâillement de la porte.

— Tout le monde est prêt, ma chérie. On n'attend plus que toi.

Dépêche-toi, voyons.

La porte se referma mais à présent, la curiosité de Sabrina était éveillée. Elle rejeta ses couvertures et courut dans le couloir. Sa tante était déjà au milieu de l'escalier.

— Pourquoi dois-je me dépêcher, Hilary? Avions-nous prévu quelque chose pour aujourd'hui?

Hilary fronça les sourcils.

— Ma vieille nigaude de sœur ne t'a donc rien dit ? Elle était chargée de te réveiller et de t'expliquer.

— Euh... elle a parlé d'une voiture.

— Alors elle t'a dit, conclut Hilary, déçue de manquer une bonne occasion de dispute. Bon, fais vite maintenant. Le cocher attend depuis déjà plus d'une heure.

Pour éviter qu'Hilary ne coure se chamailler avec sa sœur, Sabrina ne posa pas de question, essayant de deviner de quoi il pouvait bien s'agir. Elle alla jeter un coup d'œil dehors par la fenêtre du palier qui, contrairement à celle de sa chambre, donnait sur le devant de la maison. Un attelage attendait, en effet.

L'attelage de lord Neville... Que faisait-il là?

Sans doute Duncan avait-il oublié de prévenir le cocher qu'il était inutile de revenir la chercher ce matin. Mon Dieu, à cause de ce

malentendu, ses tantes s'imaginaient qu'elles étaient toutes invitées à Summers Glade, y compris Ophélia !

Ne voyant pas d'autre explication à la présence de cette voiture, Sabrina songea un instant à se terrer au fond de son lit toute la journée. Elle osait à peine imaginer la colère de Duncan lorsqu'il verrait Ophélia se présenter chez lui...

Mais c'était sa faute à lui, après tout. Pourquoi se sentait-elle coupable? Parce qu'elle hébergeait cette fille qui avait humilié le jeune Écossais ?

Sabrina finit par se préparer en toute hâte, choisissant l'une de ses plus jolies robes. Malgré le peu de cas qu'elle faisait de son apparence, elle savait qu'une tenue seyante l'aiderait à rassembler son courage quelque peu vacillant.

Il lui fallait aussi prévenir ses tantes, sans être entendue d'Ophélia, et leur expliquer que leur invitée était devenue indésirable chez le marquis... Même si Sabrina n'avait pas beaucoup d'estime pour Ophélia, elle n'avait pas le cœur de la blesser.

Mais tout le monde l'attendait déjà dans le vestibule, lorsqu'elle descendit enfin. Lui ôtant toute chance de s'entretenir discrètement avec ses tantes, Ophélia se précipita pour lui prendre le bras et l'entraîna vers la voiture, tant elle était impatiente de reprendre sa place dans le monde.

Le trajet fut un véritable calvaire durant lequel Sabrina envisagea toutes les catastrophes possibles. Duncan était parfaitement en droit de les jeter dehors comme des malpropres !

Ce fut l'impatience d'Ophélia qui lui permit au moins de glisser un mot à ses tantes, quand elles arrivèrent à Summers Glade. La voiture s'était à peine immobilisée que la jeune lady Reid avait déjà sauté dans l'allée.

Sabrina retint Hilary par le bras.

— Nous ne devrions pas être là, chuchota-t-elle. Duncan ne l'a pas invitée.

Hilary lui tapota tranquillement le bras.

— Il a dû changer d'avis, ma chérie, parce que le cocher nous a dit que

nous étions toutes invitées, avec notre invitée du moment, qui qu'elle soit.

Interloquée, Sabrina se laissa aller contre le dossier du siège sous l'effet de la surprise, et elle fut la dernière à entrer dans la maison.

Comment expliquer que Duncan ait si vite changé d'avis? Comme elle n'imaginait pas une seconde qu'il ait pu se résigner à recevoir Ophélia pour lui permettre à elle de revenir au manoir, elle supposa qu'il avait finalement pardonné à la belle Anglaise et qu'il se disposait à la revoir.

Cette dernière ne fut pas longue à se débarrasser des Lambert, en tout cas. Quand Sabrina fit son entrée, elle avait déjà disparu, pressée qu'elle était de retrouver ses amis pour leur montrer qu'elle était de retour. Habitée à être au centre de l'attention où qu'elle soit, elle entendait par sa seule présence chez son ex-fiancé mettre un terme aux vilaines rumeurs qui couraient sur son compte.

Elle avait obtenu ce qu'elle voulait en reprenant sa place dans le monde et, ce matin, elle resplendissait de beauté. Par comparaison, Sabrina se trouvait bien terne, malgré sa jolie robe lilas. Certainement, Duncan ne lui consacrerait pas tout son temps comme la veille, à présent qu'Ophélia était là.

Malgré leur retard, les Lambert étaient arrivées à temps pour le petit déjeuner. Comme Sabrina n'avait même pas pu avaler une tasse de thé, elle se dirigea donc vers la grande salle où quelques convives se restauraient encore. Raphaël Locke et sa sœur se trouvaient près du buffet, réunissant deux chaises avant de se servir. Dès qu'il aperçut Sabrina, le jeune homme vint vers elle.

— Enfin seule ! lui dit-il.

— Enfin?

— J'ai passé toute la soirée d'hier à me demander comment vous arracher aux griffes du barbare, et vous voilà sans lui. Quelle aubaine !

Sabrina rougit.

— Je n'aime pas que vous le traitiez de barbare, fit-elle. Il ne l'est pas.

— Je sais bien ! s'exclama Raphaël en riant. Mais il faut que je l'embête un peu...

— Pourquoi?

— Premièrement, parce que je le trouve drôle quand il est furieux.

Deuxièmement parce qu'il me plaît, et troisièmement parce qu'il faut qu'il apprenne à se défendre. Je me suis chargé de faire son éducation et de l'initier aux mécanismes complexes de l'humour anglais.

— Dieu du ciel! Quel programme! Moi qui vous prenais pour un farceur !

Raphaël partit d'un grand éclat de rire, ce qui attira sur eux tous les regards et fit venir immédiatement sa sœur.

— Je me demande ce qui peut t'égayer à ce point à une heure aussi matinale, remarqua Amanda en étouffant un bâillement.

— Ce sont ces boutons dans le dos de ta robe... Tu devais être si mal réveillée, ce matin, que tu as oublié de demander une femme de chambre pour t'aider à t'habiller et...

Mortifiée, la pauvre fille poussa un cri en lui présentant aussitôt son dos.

— Qu'attends-tu pour les boutonner, voyons!

Secoué d'un rire silencieux, Raphaël laissa sa sœur attendre sans faire un geste. La prenant en pitié, Sabrina se pencha vers elle.

— Il vous taquine, murmura-t-elle. Vous êtes vêtue à la perfection et tout à fait ravissante.

Amanda se tourna vers son frère et lui lança un regard furibond.

— Misérable! lui dit-elle avant de s'éloigner.

Sabrina regarda le jeune homme en hochant la tête. Lui aussi était très séduisant, mais c'était sans conteste un incorrigible plaisantin. Sabrina elle-même adorait s'amuser, mais jamais aux dépens des autres.

— Quoi ? s'enquit-il en souriant.

— Ce n'est pas bien de votre part.

— Peut-être, mais ça l'a réveillée, non? Une jeune fille en quête d'un mari doit savoir surmonter sa torpeur. Plus vite elle l'aura trouvé, plus vite je serai dispensé déjouer les chaperons. C'est tellement

assommant.

— Si je comprends bien, vous l'avez agacée pour son bien.

— Naturellement! Ne me dites pas que vous me prêtez des intentions mesquines, cela me briserait le cœur.

Sabrina mordit dans un friand et avisa des restes sur une table.

— Il y a du cœur et des rognons ici. Vous pourrez toujours vous en servir pour recoller les morceaux.

L'amusement pétilla dans les yeux de Raphaël.

— Je ne me décourage pas aussi facilement, ma chère, même si je dois passer quelques jours de plus à vous convaincre de m'épouser.

Il haussa les épaules avec désinvolture avant d'ajouter:

— Quand vous aurez compris à quel point nous sommes faits l'un pour l'autre, vous n'hésitez plus.

Elle rit de cette nouvelle plaisanterie :

— Je ne suis pas du tout d'accord avec vous. Nous n'avons aucun point commun.

— Mais si. Je ne crois pas me tromper en affirmant que nous descendons tous deux d'une famille ducale.

— Oui, mais ma lignée est sérieusement entachée de scandale.

— La mienne se délecte des scandales au petit déjeuner.

— À quelle table sont-ils servis, ce matin ?

Il éclata de rire, faisant, une fois de plus, converger tous les regards sur eux. Désormais, si Raphaël ne s'éloignait pas très vite, les commérages n'allaient pas tarder à commencer car le jeune duc en intéressait plus d'une.

L'attention qu'il lui accordait étonnait Sabrina. Sans doute s'ennuyait-il, tout simplement, et trouvait-il auprès d'elle un moyen de passer le temps. Après tout, si quelques imbéciles en tiraient des conclusions, elle s'en moquait.

Chapitre 22

Jane et Edith, ses deux amies, n'avaient pas manqué de remarquer l'expression incrédule d'Ophélia en découvrant Sabrina qui quittait la salle du déjeuner au bras du très séduisant Raphael Locke. Une expression qui ne laissait rien présager de bon, pour ceux qui connaissaient la nature jalouse de la belle Anglaise...

— C'est sa sœur qui me l'a dit, tentait d'expliquer Edith Ward. Raphael adore prendre fait et cause pour les défavorisés. Tu connais un meilleur terme pour décrire Sabrina ?

— Je veux bien être une défavorisée si cela peut me permettre de capter son attention, remarqua Jane en soupirant.

— Quoi que tu fasses, tu n'appartiendras jamais à cette catégorie. Tu es bien trop jolie.

En temps normal, ce compliment aurait comblé Jane mais pour l'heure, celle-ci se sentait désappointée.

«Peu importe, songea-t-elle. Ophélia va s'occuper de la petite Lambert... »

Un peu plus loin, Mavis, en revanche, était ravie du tour que prenaient les événements. Quand les complots d'Ophélia pour se débarrasser de son fiancé s'étaient retournés contre elle, Mavis s'était dit qu'il devait y avoir une justice en ce monde, finalement. Aussi avait-elle été profondément déçue de la voir de retour à Summers Glade, ce matin.

Ophélia pouvait avoir les pires défauts, elle restait la reine de la saison...

La seule consolation de Mavis était de voir la mine dépitée de l'ex-fiancée devant le succès inattendu de Sabrina. De toute évidence, les bruits qu'Ophélia avait répandus pour ternir la réputation de la jeune Lambert n'avaient pas produit l'effet escompté. Pas auprès de McTavish ni de Locke, en tout cas.

Ophélia, comme la plupart des jeunes filles présentes, ignorait qui était Raphaël Locke. On savait dans le monde qu'Amanda avait un frère, parti à l'étranger depuis plusieurs années. Mais voilà que l'héritier des Locke était de retour et qu'Ophélia ne le connaissait pas...

Edith et Jane venaient tout juste de l'informer de la présence du beau Raphaël. Elles lui avaient dit son titre, son héritage, sa fortune, l'avaient présenté comme un parti rêvé, au cas où il n'y aurait plus d'espoir avec son ex-fiancé. C'est alors qu'il était apparu, Sabrina à son bras... Ils parlaient, se souriaient, cherchant des sièges pour s'installer côte à côte...

— Décidément, Sabrina m'a l'air d'une battante, glissa soudain Mavis.

Elle a déjà obtenu les faveurs des deux célibataires les plus en vue !

En effet, Mavis, Jane et Edith n'avaient pas manqué de remarquer le succès que Sabrina avait obtenu auprès de McTavish la veille au soir, alors que toutes ses invitées se demandaient encore comment réussir à capter son attention.

Ophélia, ses yeux bleus dardés sur Mavis, s'écria :

— Deux ? De qui parlez-vous ?

— Mais de ton Duncan, bien sûr, s'empressa de répondre Mavis avant que Jane et Edith ne puissent l'arrêter.

Malgré elle, un sourire triomphant joua sur ses lèvres.

— Sabrina ne t'a pas dit qu'il ne l'avait pas quittée d'une semelle durant toute la soirée d'hier ? poursuivit-elle.

Submergée par l'émotion sous cette avalanche de révélations aussi inattendues qu'effarantes, Ophélia se contenta d'une remarque sans conséquence.

— Sabrina n'est pas du genre à faire des confidences.

— Ni à s'étendre sur ses succès, apparemment. Dommage, rétorqua Mavis. J'aurais bien aimé savoir ce qui les faisait tant rire. Ils n'ont pas arrêté de toute la soirée !

Edith fit une tentative pour venir à l'aide d'Ophélia, bien que ce fût une cause perdue, après tout ce que venait de dire Mavis.

— Cela ne signifie pas qu'il la considère comme une épouse possible.

Vous oubliez ses tares ?

— Quelle rumeur ridicule ! se moqua Mavis. Elle a l'air si heureuse, et si... vivante !

— Tu oublies qui t'a rapporté ce que tu appelles une rumeur? intervint Jane, désireuse, comme Edith, de prendre la défense d'Ophélia.

— Non, pas du tout. Je sais parfaitement qui, par dépit, a insufflé son venin.

Cette fois, Mavis insultait ouvertement Ophélia et elle frissonnait d'avoir enfin eu l'audace de le faire. Après tout, constata-t-elle, Ophélia n'était pas si jolie quand la fureur déformait son visage.

Edith émit une exclamation étouffée. Jane en resta sans voix.

— Par dépit ? fit Ophélia. Tu... tu veux parler... de... de moi?

— Tu t'es très vite reconnue, on dirait, l'interrompt nonchalamment Mavis avec un grand sourire. Fais donc une scène et sois jetée dehors pour la deuxième fois. Nous pourrons peut-être enfin nous amuser tranquillement.

Mavis se leva alors, fière d'avoir réussi à rompre avec ce petit groupe.

Pourtant, Edith et Jane ne lui avaient pas toujours été antipathiques.

Pourquoi fallait-il qu'aujourd'hui elles soient à la solde d'Ophélia?

Enhardie par sa propre audace, elle se tourna vers elles.

— Quand allez-vous vous réveiller et comprendre qu'elle n'est pas votre amie? Elle vous enverrait aux oubliettes sans l'ombre d'une arrière-pensée, si cela devait lui servir.

Mavis s'éloigna en souriant, tête haute. Bien sûr, elle allait devoir faire ses bagages parce que d'affreuses rumeurs la concernant naîtraient dans la minute, mais elle n'en avait cure.

— Ça alors... balbutia Jane, incapable d'en dire davantage après l'incroyable sortie de Mavis.

— Oui, ça alors ! répéta Edith.

— Cela ne me surprend pas vraiment, dit Ophélia, dissimulant avec art les émotions tumultueuses qui l'agitaient. Ce n'est pas la première fois qu'elle ment. Je l'ai souvent surprise à inventer des histoires abracadabrantes. Pauvre chérie, je crois qu'elle ne peut pas s'en empêcher. Chez certaines personnes, c'est maladif, vous savez. Enfin, contrairement à elle, j'ai eu la décence de me taire.

Chapitre 23

— Asseyez-vous, Archibald. Nous avons un problème.

Le vieil Écossais s'installa en face de Neville, de l'autre côté de son bureau, et lui jeta un regard méfiant et peu amène. Il avait horreur d'être «convoqué» de la sorte, surtout le matin, après une mauvaise nuit, quand il n'avait pas encore pris son petit déjeuner. Pour tout arranger, il faisait une chaleur étouffante dans cette pièce.

— Nous? releva-t-il. Et comment pourrions-nous avoir un problème, tous les deux, quand nous n'avons qu'une seule chose en commun? Le petit fait exactement ce que nous attendions de lui... D'ailleurs, vous avez réuni ici une belle brochette de filles, d'après ce que j'ai vu. Si j'avais su que vous connaissiez tant de beautés, je serais venu plus tôt, après la mort de ma chère épouse, afin de m'en trouver une autre.

— Vous auriez mieux fait, grommela Neville. Nous ne serions peut-être pas en train de nous disputer à propos de Duncan, à l'heure qu'il est.

— Qui se dispute? Je croyais que nous nous étions mis d'accord sur la répartition de nos héritages.

— Si on veut... mais ce n'est pas de cela que je voulais vous entretenir.

Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, Duncan a invité quelqu'un de sa propre initiative, hier soir, une certaine Sabrina Lambert avec laquelle il a perdu son temps toute la soirée.

— Cette petite aux formes généreuses? Pas mal tournée, mais on ne peut pas dire qu'elle soit une beauté. C'est ça qui vous tracasse? Ne vous en faites pas, il s'en choisira une belle à la fin.

Neville poussa un soupir irrité.

— La beauté ! Vous n'avez que ce mot-là à la bouche. Un joli minois ne suffit pas à faire une épouse idéale. Si c'était le cas, il aurait déjà arrêté son choix sur lady Reid.

— Je ne suis pas d'accord avec vous. Rien ne vous oblige à écouter votre femme, si elle vous ennue. Vous pouvez l'ignorer mais quand elle se trouve en face de vous, vous n'avez pas d'autre choix que de la

regarder et c'est tout de même plus agréable d'avoir une jolie figure à contempler, même si le crâne est vide à l'intérieur!

Neville leva les yeux au ciel.

— Duncan ne semble pas de cet avis puisqu'il semble porter un certain intérêt à cette jeune fille. Bien sûr, il apprécie peut-être simplement sa compagnie. Dans ce cas, il n'y a pas de problème. Archie fronça les sourcils.

— Je ne vous suis pas, mon vieux. Si cela vous indiffère qu'il en choisisse une belle ou pas, où est le problème avec cette petite? Ses titres ne vous conviennent pas ?

— Écoutez, Archibald, Sabrina Lambert est le dernier de mes soucis.

Personnellement, je la trouve plutôt agréable. Elle a des yeux magnifiques.

— Ah bon ? J'avoue ne pas avoir vu cette petite d'assez près pour remarquer ses yeux. Alors, ce sont ses origines qui ne sont pas à votre goût ?

— Non plus. Son arrière-grand-père Richard était duc et son grand-père, comte. Son père aurait hérité de ce titre s'il avait vécu assez longtemps. De ce côté-là, elle surpasse la plupart des jeunes filles ici présentes. Ce qui me préoccupe, c'est qu'elle est venue avec ses deux vieilles tantes célibataires et acariâtres...

Le rire d'Archibald l'interrompt.

— Ça, c'est votre problème, pas le mien. Je rentrerai chez moi après le mariage. Pas l'intention de m'attarder ici.

— Dieu merci ! s'exclama Neville avec un profond soupir de soulagement. Mais vous ignorez sans doute qu'un vieux scandale la poursuit.

— Quelle sorte de scandale? s'enquit Archibald avec un intérêt amusé.

— Je n'ai jamais donné à cette histoire beaucoup de crédit car j'ai personnellement connu Richard Lambert, l'arrière-grand-père de la petite. Il était d'une maladresse redoutable avec les armes. Un jour où nous chassions ensemble, il a failli me tirer dans le pied. Je crois donc tout à fait possible qu'il se soit tiré dessus tout seul, accidentellement

et non délibérément comme on l'a raconté. Sa femme, en revanche, a été assez sotte pour se donner la mort quand le scandale a éclaté. Elle n'a pas eu le courage d'y faire face et de démentir ces inepties.

— En ce qui me concerne, je ne vois pas où est le scandale.

— Les choses ne se sont pas arrêtées là. Il y a eu une fille qui a subi le même sort, ainsi que les parents de Sabrina. Vous commencez à saisir, Archibald? Dans la mesure où ce que nous voulons, c'est un héritier susceptible de perpétrer notre lignée, sommes-nous prêts à prendre le risque qu'il y ait une part de vérité dans la triste histoire de cette fille à la famille passablement encline au suicide ?

— Est-ce que Duncan est au courant ?

— Vous croyez qu'il se confie à moi? Je n'en ai pas la moindre idée, voyez-vous. Il est possible qu'il en ait entendu parler. Cela changerait-il quelque chose pour lui ?

Archibald réfléchit.

— Je ne pense pas, et encore moins si vous vous efforcez de le mettre en garde.

Neville serra les dents.

— Je pense qu'il a assez de bon sens pour faire passer ses propres intérêts avant le plaisir de me contrarier. Mais, s'il devait arrêter son choix sur cette fille, faites-lui comprendre qu'elle n'est pas pour lui.

Votre ascendant sur lui, je l'avoue, doit être plus fort que le mien...

Pour une fois, Archie tomba d'accord avec Neville, mais il ajouta avec espoir:

— Vous avez dit vous-même qu'il se plaisait peut-être tout simplement en sa compagnie.

— J'aurais tendance à le croire si Ophélia Reid n'était de retour sous mon toit ce matin...

— Nom d'un chien !

— Car il se trouve, continua Neville comme s'il n'avait rien entendu, qu'elle séjourne chez les Lambert en ce moment et que Duncan a invité ces dames, malgré tout. Alors, de deux choses l'une: soit il a été

séduit par la beauté de lady Reid, ce qui devrait vous plaire, et il se sent disposé à oublier ses insultes et à l'épouser; soit c'est la petite Lambert qui l'intéresse, et ce qu'il éprouve pour elle est vraiment sérieux.

Choisissez,

Archibald.

Personnellement,

ces

deux

interprétations ne me conviennent ni l'une ni l'autre.

— Vous croyez qu'elles me plaisent à moi ? Si ça se trouve, il ignorait qu'Ophélia était chez les Lambert, et il risque de tomber de haut quand il verra qui elles ont amené avec elles. Nous devrions alors être débarrassés des unes et des autres d'un seul coup de balai.

— Cela ne vous réussit pas de réfléchir, mon pauvre Archie. Sabrina Lambert est loin d'être idiote. Après ce qui s'est passé, je doute qu'elle ait amené Ophélia Reid sans prévenir Duncan.

Archie se leva avec impatience.

— Je m'en vais voir mon petit-fils de ce pas. Il me dira de vive voix ce qu'il en est. C'est plus simple, non ? Vous savez quoi, Neville ?

Discuter avec vous me file de sacrées migraines !

Chapitre 24

Après la décision qu'il avait prise la veille au soir, Duncan ne se résignait pas à descendre, ce matin. Incapable de trouver le sommeil, il n'avait cessé de se tourner et de se retourner dans son lit jusqu'au moment où il avait rappelé le cocher pour rectifier le message dont il l'avait précédemment chargé. Il lui avait alors déclaré que les Lambert étaient attendues à Summers Glade avec leur invitée, qui qu'elle fût. Il craignait d'avoir commis une erreur, à présent.

Laisser Ophélia Reid remettre les pieds dans cette maison lui paraissait beaucoup moins anodin, à la lumière du jour. Cette orgueilleuse allait

s'imaginer qu'il lui avait pardonné, ce qui était loin d'être le cas.

Le plus simple eût été de voir Sabrina ailleurs qu'à Summers Glade.

Après tout, était-il tenu d'être présent vingt-quatre heures sur vingt-quatre ? Pourquoi n'avait-il pas choisi cette solution ?

Au fond de lui, il savait très bien pourquoi. En invitant Sabrina ici, Duncan l'aurait pour lui tout le jour et toute la soirée. Ils parleraient, ils plaisanteraient, peut-être même le conseillerait-elle dans le choix déterminant qu'il devait faire au cours des semaines à venir.

Et puis elle lui procurerait cette détente dont il avait tant besoin parfois. Pour cela, il était prêt à subir la présence d'Ophélia. Et si celle-ci se trompait sur ses intentions, il n'aurait qu'à corriger son erreur.

Mais dans tous ses raisonnements, Duncan n'avait pas tenu compte des réactions des autres au retour d'Ophélia.

Ainsi, Archie venait de l'appeler dans sa chambre pour lui demander s'il avait changé d'avis à propos de la belle Anglaise. Duncan n'eut aucun mal à le détromper mais il peina beaucoup plus à lui expliquer quelles étaient ses intentions envers Sabrina. D'ailleurs ses intentions étaient-elles très claires ? Son grand-père, en tout cas, n'y comprit rien du tout.

— Une amie ? grommela Archie. Les hommes lient des amitiés entre hommes, pas avec des filles.

— Pourquoi ?

— Parce que le sexe s'en mêle toujours, quoi qu'on fasse. Et ne me dis pas que cela ne t'a jamais effleuré l'esprit, je ne te croirais pas.

Duncan prit ces remarques avec humour.

— Désolé de te contredire, mais elle m'a tellement fait rire que je n'ai pas eu le loisir de penser à autre chose.

Archie, un peu dépassé, se remit à grogner. La vision qu'il avait des rapports entre hommes et femmes était si restreinte ! Ceux-ci procédaient de l'ordre des choses, ni plus ni moins. Pourtant, Duncan tenta une explication :

— Crois ce que tu veux mais essaie de t'imaginer que tes meilleurs amis vivent près de chez toi. Si tu donnes une fête, tu as envie qu'ils

soient là pour passer un bon moment avec eux, tout simplement.

— Mes amis à moi ne m'imposent pas des indésirables.

— Je te rappelle que si certaine indésirable est là, tu y es pour quelque chose.

— J'ignorais que nous aurions affaire à une langue de vipère capable de gâcher toute notre entreprise par sa stupidité.

Duncan eut un sourire.

— Archie, inutile de t'inquiéter tant qu'elle ne nous a pas donné de bonnes raisons de le faire. Quant à mes intentions envers Sabrina, elles sont seulement amicales. Parle-lui donc, aujourd'hui. Tu verras combien elle est agréable. Elle a le don de te faire oublier tes soucis.

Archie songea que ses inquiétudes se confirmaient, au contraire.

— Du moment que tu n'oublies pas pourquoi nous avons réuni toutes ces jeunes filles, se contenta-t-il d'ajouter.

— Je t'ai dit que je ne voyais pas d'objection à ce mariage... Mais il est hors de question que je prenne ma décision dans la précipitation. Et si, à la fin de ces festivités, il s'avère qu'aucune de ces demoiselles ne me convient, je ne supporterai les lamentations de personne, autant te prévenir tout de suite.

— Nous ne nous attendions pas à ce que tu tombes amoureux dès le premier jour, mon garçon. Ce sont des choses qui prennent du temps.

— Je ne parle pas d'amour mais il faut au moins que la jeune fille me plaise au départ, que j'aie un penchant pour elle. Que ferais-je avec une femme qui me laisserait totalement indifférent ?

— D'accord, mais ce n'est pas en passant ton temps avec une amie que tu risques de la trouver. Et que vont penser toutes ces jeunes filles, en te voyant avec la petite Lambert? Elles s'imagineront que tu as déjà fait ton choix et ne feront plus le moindre effort pour que tu les remarques. Certaines risquent même de rentrer chez elles.

Duncan grimaça. Archie savait s'y prendre quand il voulait convaincre.

— Très bien. Accorde-moi au moins une soirée de repos dans ma chasse à l'épouse. Une soirée pour me détendre et me divertir, tout simplement. Sans arrière-pensée.

— S'il ne s'agit que d'une seule soirée, je veux bien. Mais n'oublie pas que cette réunion ne durera pas indéfiniment. Entre nous, tu n'auras pas de meilleure opportunité pour faire ton choix. Neville a vraiment réuni les plus exquises jeunes filles, il faut le reconnaître. Essaie d'employer ton temps de façon plus judicieuse, c'est tout ce que je te demande.

Duncan acquiesça mais, un peu plus tard, quand il se décida à descendre, il se surprit à chercher inconsciemment Sabrina.

Malheureusement, il fallut qu'il tombât sur Ophélia. Plus exactement, ce fut elle qui tomba sur lui, comme par hasard. Comme elle se postait sur son chemin, il n'eut d'autre choix que de la saluer. Peut-être l'aurait-il ignorée, si elle avait été seule. Mais deux autres jeunes filles l'accompagnaient et les avertissements d'Archie étaient encore frais à sa mémoire.

Il s'inclina devant ses deux amies, trop rapidement pour retenir leur nom. Il avait vu tant de monde en deux jours. Comme elles étaient plutôt jolies, il se dit qu'il devrait peut-être faire l'effort de les connaître un peu mieux, au cas où, mais il changea d'avis dès qu'Ophélia prit la parole.

— Je crois que vous avez déjà rencontré mes deux meilleures amies, Edith et Jane ?

Amies de cette fille ? Alors il fallait les rayer de la liste. Au moins, Sabrina n'avait jamais parlé d'amitié entre Ophélia et elle, mais plutôt d'obligations.

— Vraiment ? se contenta-t-il de répondre sans même regarder Ophélia. Ce fut un plaisir pour moi, mesdemoiselles, mais si vous voulez bien m'excuser, je n'ai pas encore pris mon petit déjeuner, ajouta-t-il avant de s'éloigner.

— Il est affreusement...

Grossier. Ce fut le seul mot qui vint aux lèvres de Jane pour tenter de décrire Duncan. Elle en chercha un autre.

— ... expéditif, dit-elle en le suivant des yeux tandis qu'il quittait la pièce à grandes enjambées.

— Une caractéristique écossaise, j'imagine, marmonna Ophélia.

Au fond, elle n'était pas mécontente qu'il ne se soit pas attardé. On

l'avait vue parler avec lui, c'était tout ce qui lui importait pour l'instant.

— Accepteras-tu de l'épouser quand il te le proposera à nouveau ?
voulut savoir Edith.

Ophélia feignit d'étudier la question.

— Je n'ai pas encore pris ma décision. Il y a aussi ce lord Locke à prendre en compte, après tout.

— Bien sûr, admit Jane. Tu ne l'as pas encore rencontré. Sabrina pourrait d'ailleurs vous présenter, si elle est toujours avec lui! .

— Je n'ai pas besoin d'être introduite, jeta sèchement Ophélia qui sembla émerger de sa nonchalance feinte. Et encore moins par Sabrina. Je rencontrerai Raphaël Locke quand cela me plaira. Ce soir, peut-être. Tu disais que l'on donnait un bal ?

— Nous en avons entendu parler, oui.

— Parfait. J'ai justement apporté une nouvelle robe de bal.

— Oh ! ma chère Ophélia, je ne crois pas que «bal» soit le terme qui convienne pour qualifier cette soirée, glissa Jane. N'oublie pas que nous sommes à la campagne. Les choses sont beaucoup plus simples ici...

— Sottises ! Un bal est un bal, peu importe où nous sommes. Et je tiens à paraître à mon avantage quand je le rencontrerai pour la première fois. C'est une robe splendide, vous verrez.

Jane voulut insister mais Edith l'en dissuada du regard. Les mises en garde de Mavis lui revenaient en mémoire et elle avait enfin compris à quelle vitesse Ophélia pouvait rayer une amie de sa vie. A quoi bon risquer de se fâcher avec Ophélia? De toute façon, les opinions des autres ne l'intéressaient pas. Seule la sienne importait à ses yeux.

Après tout, si lady Reid tenait à trop s'habiller pour la circonstance, au risque de paraître déplacée, c'était son affaire. Elles l'auraient prévenue.

Chapitre 25

Quand Duncan eut achevé son petit déjeuner, il était assez fier de lui.

Il avait réussi à se comporter comme ces jeunes gens de la haute société, se déplaçant de salon en salon, l'assiette à la main, et s'arrêtant ici et là pour faire un compliment ou une remarque sur la tempête qui menaçait.

Si certains de ses invités avaient prévu une promenade, ils changèrent tous d'avis. D'ailleurs, même s'il ne pleuvait pas, songeaient-ils sérieusement à s'aventurer dehors, en plein hiver? Il y avait suffisamment d'activités à l'intérieur pour les occuper.

Plusieurs parties de cartes avaient déjà débuté, certaines tout à fait amicales, d'autres, plus tendues, où l'on jouait pour de l'argent. La société londonienne adorait ces passe-temps, semblait-il. Ailleurs, des charades suscitaient de nombreux éclats de rire. Les tables de billard connaissaient moins de succès, ne rassemblant que quelques hommes plus âgés, parmi lesquels Archibald.

Dans la salle de musique, plusieurs jeunes filles s'étaient réunies autour d'une ravissante créature aux cheveux blonds tirant sur le roux.

Duncan l'admira un instant mais, dès qu'il l'entendit chanter, il s'empressa de s'éclipser.

Il ne s'attarda pas non plus dans le salon suivant où Ophélia tenait sa cour. Pourtant, il aurait bien accordé un peu de son temps à Amanda Locke, fort jolie elle aussi. Elle n'était certes pas aussi belle qu'Ophélia, qui l'était presque trop et, surtout, en était trop consciente, mais elle faisait partie des plus agréables à regarder.

Il parcourut ainsi toutes les pièces sans trouver Sabrina. Les deux seules où il n'était pas encore allé étaient la salle de bal, qui ne servait pas durant la journée, et le bureau du régisseur. Il avait bien aperçu la tante de Sabrina s'entretenant avec une dame d'un certain âge, mais sa nièce n'était pas avec elle.

Peut-être n'était-elle pas venue ce matin ? Quelle ironie s'il devait supporter la présence d'Ophélia sans voir Sabrina ! Mais pourquoi serait-elle restée chez elle quand toute sa maisonnée s'était déplacée ?

Avant d'aller interroger la tante de Sabrina, Duncan vérifia qu'elle ne se trouvait pas dans les deux pièces restantes. Le bureau était fermé à clé. Sage précaution. La salle de bal était plongée dans la pénombre.

Vide, apparemment. Il s'apprêtait à refermer la porte quand un léger mouvement attira son attention. Elle se cachait donc là, près de la porte-fenêtre donnant sur le balcon. Les murs étant tapissés d'un papier violet dans lequel la nuance de sa robe s'était fondue, il ne l'avait pas remarquée.

Sabrina l'entendit s'approcher et elle devina qu'il s'agissait de lui au bruit de ses pas. Un bruit particulier, dénotant une allure chaloupée, très reconnaissable. Son pouls s'accéléra, comme chaque fois qu'il se trouvait dans les parages. Elle se demanda ce qu'il faisait là. Peut-être avait-il les mêmes raisons qu'elle de s'isoler...

Dès que la tempête s'était levée, elle avait cherché un endroit tranquille pour observer ses effets grandioses sur la nature. Elle adorait les orages tout autant que les pluies douces. Si le grondement du tonnerre ou l'éclat aveuglant des éclairs en rendaient certains nerveux. Sabrina courait à l'extérieur pour assister au spectacle.

Aujourd'hui, hélas, c'était impossible. Alors il lui restait cette fenêtre d'où elle pouvait jouir à son aise de ce qui se passait dehors.

Toutefois, l'arrivée de Duncan ne la dérangerait pas.

— C'est beau, n'est-ce pas ? murmura-t-elle sans se retourner quand il s'arrêta près d'elle.

Elle comprit qu'il avait saisi exactement ce qu'elle voulait dire quand il répondit :

— Vous aimeriez voir ça de plus près ?

Elle le regarda en souriant puis secoua tristement la tête.

— Mes tantes n'aimeraient pas me voir paraître à table toute dégoulinante d'eau.

Il lui rendit son sourire, lui prit la main, ouvrit les portes du balcon et l'entraîna sous la pluie.

Il leva alors la tête vers le ciel, offrant son visage aux éléments déchaînés pour mieux en goûter la saveur vivifiante.

Que Dieu la garde, mais en cet instant précis, elle tomba éperdument amoureuse de lui.

Duncan songeait qu'il devait être fou pour avoir cédé à un tel

mouvement quand ses yeux tombèrent sur le visage de Sabrina. Il exprimait tant de joie, tant de plaisir qu'en cet instant, elle était magnifique. La pluie violente avait plaqué ses cheveux sur ses joues.

Ses merveilleux yeux lilas retenaient quelques gouttelettes qui roulaient ensuite sur sa peau fine vers ses lèvres pleines et épanouies...

Saisi d'une impulsion irrésistible, il referma ses mains en coupe sur ses joues et l'embrassa.

Il ne sentait plus la pluie glacée mais seulement la chaleur de leurs lèvres réunies, de leurs corps qui se touchaient. Elle avait le goût de l'ambrosie, le parfum frais de l'été dans la grisaille hivernale.

Au loin, le tonnerre gronda et il la serra contre lui dans un geste protecteur. Un éclair déchira le ciel, il glissa sa langue entre ses lèvres.

L'espace d'un instant, ils furent seuls au monde, sous le ciel en fureur, brûlant de cette passion soudaine et inconnue qui venait de les réunir.

Quand Duncan reprit ses esprits, il fut assailli par des sentiments divers. La culpabilité, l'embarras, de même qu'une autre sensation qui ressemblait à de la peur. Archie n'aurait jamais dû lui représenter Sabrina comme une femme désirable. Il s'en prendrait à lui s'il s'avérait que ce baiser avait compromis leur amitié.

Il lâcha Sabrina et recula d'un pas, trop confus pour la regarder dans les yeux. Il aurait voulu s'enfuir avant qu'elle ne dise quelque chose qui gâterait leurs relations, s'excuser, l'empêcher de le prendre pour ce barbare qu'on croyait.

— C'était... je n'aurais pas... bredouilla-t-il, incapable de prononcer une phrase sensée, lui qui n'avait pas l'habitude de mâcher ses mots. Je suis désolé, parvint-il enfin à articuler. Je ne sais pas ce qui m'a pris mais cela ne se reproduira plus, je vous le promets.

Chapitre 26

Sabrina mit un certain temps à redescendre du petit nuage où le baiser de Duncan l'avait transportée. Elle prit soudain conscience qu'elle frissonnait mais, au lieu de rentrer se réchauffer, elle se dirigea vers les écuries dans l'espoir de trouver le cocher qui les avait emmenées.

Heureusement, celui-ci était là et il accepta de la reconduire chez elle

afin qu'elle puisse se changer. Elle ne tenait pas à ce que ses tantes la voient mouillée et lui posent des questions. D'ailleurs, elle n'était pas en état d'expliquer des choses qu'elle ne comprenait pas elle-même.

Duncan l'avait embrassée, l'ébranlant jusqu'au plus profond d'elle-même avant de lui dire qu'il ne recommencerait plus jamais. Il s'agissait donc d'un moment d'égarement. Rien ne serait arrivé si Duncan ne s'était trouvé sous cet orage qui lui avait fait perdre la tête.

Ces déchaînements de la nature avaient quelque chose de primitif, qui devait agir comme un détonateur sur les passions masculines. La tempête l'avait électrisé.

À présent qu'elle avait goûté à ses baisers, à leur saveur grisante, Sabrina ne retrouverait pas la paix de sitôt. D'ailleurs, elle en était convaincue désormais, elle était amoureuse de lui. Non, c'était pire.

Elle l'aimait. Depuis leur première rencontre...

Elle allait souffrir, et cela semblait inévitable puisqu'elle n'avait aucun espoir d'être aimée en retour. Puisqu'il s'apprêtait à en épouser une autre... Pour tout arranger, elle était sa voisine et serait donc amenée à le rencontrer souvent, lui, sa femme, leurs enfants...

Quand Sabrina fut de retour, le déjeuner était déjà commencé. Mais comme celui-ci durait une éternité, car servir tout le monde en même temps eût relevé de l'exploit, elle ne fut pas remarquée. De toute façon, elle n'avait pas faim. Trop d'émotions la submergeaient.

Quand elle rejoignit ses tantes au salon, celles-ci s'étonnèrent à peine de son changement de tenue et elles se contentèrent de sa réponse elliptique. Elle avait eu besoin de se changer. Point. Cela épargna un mensonge à Sabrina. En fait, les deux vieilles demoiselles mouraient d'impatience de lui annoncer une nouvelle sensationnelle. Alice devança sa sœur.

— Ophélia a décidé de s'installer ici plutôt que chez nous. Elle a déjà fait ramener ses affaires.

— Il restait donc une chambre libre ? s'étonna Sabrina.

— Non, des amies lui ont proposé de partager la leur.

— Je ne comprends pas ce qu'elle trouve d'agréable à cette promiscuité quand elle pouvait jouir de ses aises à dix minutes d'ici,

ajouta Hilary.

— En restant sur place, rien ne lui échappera, répondit Sabrina.

Peu encline à exprimer ses pensées les moins charitables, Sabrina se garda d'expliquer qu'Ophélia avait constamment besoin d'un public.

De plus, en séjournant à Summers Glade, elle mettrait un terme définitif aux rumeurs qui avaient brièvement terni sa réputation. La remarque d'Alice confirma les réflexions silencieuses de la jeune fille.

— Tout le monde pensera que le jeune Duncan a changé d'avis, qu'il l'a réinvitée et qu'il s'apprête à la redemander en mariage. Tout cela grâce à toi, Sabrina, je crois que nous devrions le préciser.

Sabrina soupira. Elle se souciait bien peu de ce qui se disait à propos d'Ophélia et elle ne voulait en rien influencer le cours des événements la concernant.

— Je pense que si lord Neville juge bon de faire savoir qu'il ne l'a pas réinvitée, il le fera. Et puis, laissons les gens croire ce qu'ils veulent.

De toute façon, rien ne les en empêchera.

Sabrina regretta aussitôt cette réponse un peu amère, aussi s'empressa-t-elle de changer de sujet :

— J'ai entendu dire qu'une soirée dansante est prévue ce soir. C'est vrai?

— Absolument, confirma Alice. Mais il est inutile de se précipiter à la maison pour déballer nos robes de bal. Ce sera sans façon.

— Vous imaginez tout ce monde devant se préparer en même temps ?

enchaîna Hilary. Huit femmes dans la même chambre, revêtant huit robes de bal, avec huit servantes pour les aider à s'habiller! Quelle pagaille!

— J'ose à peine me représenter une confusion pareille, admit Sabrina en souriant.

— As-tu déjà rencontré lord Archibald McTavish, ma chérie ?

demanda soudain Alice.

— Non, et vous ?

— Pas encore, mais nous espérons combler cette lacune aujourd'hui même.

— Tu l'espères, corrigea Hilary. Ma chère sœur s'imagine que le veuf McTavish est en quête d'une nouvelle épouse. Te rends-tu compte ?

Sabrina leva un sourcil taquin.

— C'est vrai, tante Alice, tu penses à te marier? Alice s'empourpra violemment et jeta à Hilary

un regard courroucé.

— Certainement pas. Il m'est simplement venu à l'esprit qu'il était venu en Angleterre parce qu'il se sentait seul dans les Highlands, en l'absence de son petit-fils.

— On ne sait même pas à quoi ressemble sa maison, nota Hilary.

Peut-être vit-il avec d'autres parents à lui, après tout.

— Ce n'est pas ce que m'a dit Duncan, glissa Hilary en lançant à Alice un regard triomphant.

— Tu as parlé à Duncan ? lui demanda Sabrina.

— Oui. Juste après le déjeuner, quoique très brièvement. Le pauvre garçon avait l'air complètement bouleversé. Il m'a demandé où tu étais, Sabrina. Ce devait être au moment où tu es partie te changer.

— Peut-être, répondit la jeune fille, mal à l'aise.

Son inconfort s'accrut quand elle ajouta en s'efforçant de prendre un air dégagé :

— A-t-il dit qu'il me cherchait pour une raison précise ou simplement pour savoir où j'étais?

— Il n'a rien dit de particulier. Mais tu devrais aller le lui demander.

— Oui, renchérit Hilary. Il est tout à fait normal que tu te renseignes.

Et puis tu es sa voisine, après tout.

Sabrina étudia ses tantes en plissant les yeux.

— Si c'est important, il saura où me trouver. En attendant, cessez de rêver. Ce garçon me considère comme une amie, avec laquelle il entretient des relations de bon voisinage. Rien de plus.

Puis Sabrina s'éloigna, laissant les deux vieilles dames à leurs conjectures.

— Tu as entendu comme elle a insisté sur leur amitié? dit Alice.

— Oui, j'ai entendu, répondit Hilary. Elle lui plaît, tu sais.

— Plus que ça! Mais je me demande s'il lui plaît autant, remarqua Alice, soucieuse.

— Comment lui reprocher d'être sur ses gardes après ses débuts désastreux à Londres ?

— Ce n'était pas un désastre, simplement un...

— Désastre.

— Vraiment, Hilary, si pour une fois dans ta vie tu pouvais t'abstenir de me contredire systématiquement alors que nous sommes d'accord à propos de Duncan McTavish! Puisque Sabrina s'obstine à croire qu'il n'y a entre eux que de l'amitié, nous devons la convaincre qu'elle a une chance. Lui ouvrir les yeux, en quelque sorte !

Chapitre 27

Uniquement préoccupée de trouver Raphaël Locke, Ophélia, lorsqu'elle pénétra dans la salle de bal, ne s'aperçut pas tout de suite qu'elle était trop habillée pour la circonstance.

Quand elle remarqua la simplicité des robes des autres invitées, elle regretta un instant qu'il fût trop tard pour courir se changer. Mais elle surmonta sa gêne légère en se rappelant combien elle était divine. Cela seul comptait. Comparées à elle, les autres n'existaient plus. N'était-ce pas ce qu'elle voulait?

Elle ne rencontra pas l'héritier des Locke. En revanche, Mavis était là et cela la contraria. Ophélia la croyait partie, après les insinuations qu'elle avait fait courir sur la malheureuse. Puisque cela n'avait pas suffi, elle inventerait autre chose pour la faire fuir en larmes.

Quand elle repéra enfin Raphaël Locke, celui-ci s'entretenait avec Sabrina... Encore ? C'était intolérable! Que pouvait-il bien lui trouver?

Ce ne pouvait être son physique. «Amusante», avait dit Mavis.

Ridicule. A moins qu'il n'ait obtenu d'elle ce qu'une jeune fille respectable ne leur aurait jamais accordé? Voilà, on y était... Ces petites campagnardes cachaient parfois bien leur jeu. Et comme celle-ci n'avait aucun espoir de se marier un jour, elle n'avait pas à se soucier de sa réputation...

De sa démarche chaloupée, Ophélia avança vers eux en espérant qu'aucun garçon ne viendrait se mettre en travers de son chemin. Pour une fois, la chance lui sourit. Personne ne chercha à lui parler. Elle offrit à Sabrina un bref sourire avant de poser sur Raphaël son regard intimidé qu'elle savait irrésistible pour l'avoir maintes fois répété devant son miroir.

— Je ne crois pas avoir le plaisir de vous connaître, dit-elle. Nous ferez-vous les honneurs, Sabrina ?

— Certainement, répondit celle-ci.

Une lueur espiègle s'alluma dans ses yeux.

— Lady Ophélia, puis-je vous présenter Raphaël Locke, descendant de l'illustre famille Locke et d'une longue lignée de ducs qu'il se prépare à perpétrer d'ici peu. A moins qu'une dame ne le tue d'abord, du fait de son penchant exotique pour le flirt...

Au lieu de se sentir insulté, lord Locke éclata de rire. Ophélia s'en étonna. Pour elle, cette étrange façon de le présenter avait dû le mortifier. Sans doute réagissait-il ainsi par simple courtoisie, songea-t-elle. Mais qu'avait donc Sabrina pour débiter quelque chose d'aussi ridicule ?

— Je n'en crois pas un mot, répondit Ophélia, s'attirant de nouveau l'attention du jeune homme.

— Oh ! c'est pourtant vrai, tout au moins en ce qui concerne le flirt. Je réfuterais toutefois ce côté «exotique», oui, vraiment. Ma façon de flirter est plutôt raffinée, autant que vous le sachiez.

Il le prenait bien. Comme c'était gentil à lui. A sa place, Ophélia ne se serait pas privée de rappeler Sabrina aux convenances. Elle se tourna

d'ailleurs vers elle pour s'y employer.

— Si vous voulez bien m'excuser, dit alors Sabrina, comme si elle avait deviné qu'Ophélia cherchait à l'éloigner. Il semble que mes tantes aient besoin d'être secourues.

Raphaël aperçut les deux vieilles dames à l'autre bout de la pièce.

— De quoi? s'étonna-t-il. Elles sont seules et je ne vois pas de danger se profilant à l'horizon.

— Si vous les connaissiez mieux, vous sauriez que le danger vient d'elles, quand elles sont ensemble. Elles ont souvent besoin d'être...

séparées. Même lors d'une soirée comme celle-ci, où elles pourraient tout simplement s'amuser, elles finissent toujours par trouver un sujet de dispute.

— Bon, si vous tenez à jouer les anges salvateurs, allez-y, ajouta-t-il avec un soupir à fendre l'âme. Mais je n'oublie pas comment vous avez subtilement contourné mon invitation à danser. Je reviendrai à la charge, croyez-le.

Tandis que Sabrina les quittait, Ophélia s'efforça de réprimer son mépris - le laisser paraître eût été trop vulgaire - mais elle se fit la promesse que Sabrina ne danserait pas avec Locke.

Ophélia était enfin seule avec lui, à l'écart des autres invités, et Raphaël Locke se comportait comme il aurait dû le faire depuis le début. Il l'observait attentivement, ses yeux bleus la détaillant lentement. Cet examen particulièrement minutieux ne la gênait nullement, au contraire. Elle avait une telle habitude d'être admirée...

— Vous êtes vraiment d'une beauté exquise, dit enfin Raphaël. Mais on vous l'a sans doute dit si souvent que vous n'y prêtez plus attention.

— Une jeune fille ne se lasse jamais de cette sorte de compliment, particulièrement quand il vient d'un jeune homme aussi séduisant que vous.

Pour une raison qui échappa à Ophélia, sa réponse flatteuse sembla éveiller la méfiance de Raphaël au lieu de le rendre affable. Car il reprit aussitôt :

— Si c'est une nouvelle conquête que vous cherchez, ma chère, vous faites fausse route. Chez moi, ce sont les hommes qui font le premier

pas. Et ils détestent être la proie des filles à marier.

Ophélia, croyant plus habile de ne pas se montrer offensée, choisit son sourire le plus radieux pour déclarer :

— Qu'insinuez-vous donc, lord Locke ? Que je songerais à vous épouser sous prétexte que je vous trouve séduisant ? Vous n'êtes pas le seul, vous savez, et quand on me fait un compliment, je retourne la politesse. En toute innocence, croyez-le.

— Heureux de vous l'entendre dire, répliqua Raphaël avec désinvolture.

Comment ? Elle ne l'avait pas embarrassé ? Au contraire, voilà qu'il l'observait d'un air sceptique... Tant pis, décida Ophélia. Elle l'épouserait. Il était jeune, très beau, héritier d'un duché et de toute la richesse qui allait avec, ce qui ne gâtait rien. Mais elle ne tolérerait pas plus longtemps ses relations avec Sabrina. Elle devait les étouffer dans l'œuf, et tout de suite.

— Vous ne devriez pas vous afficher ainsi, murmura-t-elle soudain avec des airs de conspiratrice.

— M'afficher ?

— Avec Sabrina Lambert. Montrer que vous couchez avec elle. Vous ne craignez pas de mettre sa réputation en danger ?

Il ne réagit pas du tout comme elle l'escomptait. N'importe quel autre lui aurait immédiatement affirmé que rien de tel ne le liait à Sabrina.

C'eût été une réponse de gentleman. Puis il lui aurait assuré que, si on le pensait, bien sûr, il l'éviterait désormais.

Au lieu de cela, Raphaël Locke recula d'un pas et toisa Ophélia d'un air tellement incrédule qu'elle sentit le rouge monter lentement à ses joues. Puis il lui tourna le dos et s'éloigna sans même prendre la peine de lui répondre. Mais il sembla se raviser et fit volte-face. Il était en colère.

— Quelle incroyable langue de vipère vous faites, jeta-t-il. J'avais entendu parler de vous mais je ne parvenais pas à croire qu'une femme pût être aussi malveillante. Pourtant, vous l'êtes, dans tous les sens du terme. Alors écoutez-moi bien, lady Ophélia. Si jamais vous vous avisiez de répandre une telle calomnie sur Sabrina, je vous

écraserais.

Vous me comprenez? Je veillerais à ce que toutes les portes de la bonne société vous soient fermées à jamais. Et votre beauté apparente ne vous serait d'aucune aide, ma chère, je vous en donne ma parole.

Cette fois, il tourna les talons et la planta là. Il n'avait même pas haussé le ton... Sous le choc, Ophélia resta clouée sur place. Qu'il ait osé lui parler de la sorte, à elle, et la menacer pour protéger cette petite Sabrina de rien du tout, voilà qui la dépassait complètement... Cet imbécile venait de gâcher toutes ses chances. Eh bien, tant pis pour lui!

Il lui restait Duncan McTavish.

Ophélia soupira. Avec ces cheveux roux, cet accent, ce caractère imprévisible, Duncan n'était certes pas le mari dont elle avait rêvé.

Mais il était séduisant, malgré tout. Et puis toutes les femmes ici présentes semblaient rechercher sa compagnie. Un parti aussi intéressant ne se négligeait pas.

Pourtant, affronter cet Ecossais à la fierté offensée lui coûterait beaucoup d'efforts. Il n'avait même pas tenu compte de ses excuses, le rustre. Mais il brûlait qu'elle lui revienne - aux yeux d'Ophélia, c'était l'évidence même : pourquoi serait-elle là, sinon? Simplement, il feignait de l'ignorer pour ne pas perdre la face.

S'il n'avait tenu qu'à elle, elle l'aurait volontiers laissé languir, pour le punir de ne pas avoir accepté immédiatement ses excuses. Mais il y avait toutes ces filles, prêtes à lui mettre la corde au cou à la première occasion. Ophélia ne supportait pas de les voir roucouler et battre des paupières dès qu'il se montrait.

Quant à Sabrina, elle avait capté l'attention de Duncan pour la rendre jalouse, elle, Ophélia! Pauvre idiote... Au moins, pour celle-là, Ophélia savait déjà comment l'écarter de sa route...

Chapitre 28

Les jours passant, Duncan ne faisait plus figure d'étranger parmi les invités de Summers Glade. Il était devenu l'un des leurs.

Cela n'allait pas sans inconvénients car le jeune homme ne pouvait

plus se déplacer tranquillement de pièce en pièce comme lorsqu'on répugnait encore à l'approcher.

Ainsi, contraint de saluer les uns et les autres et d'échanger avec chacun quelques mots, Duncan avait mis du temps à atteindre la salle de bal. Ses hôtes ne semblaient pas pressés de danser. Nombre d'entre eux se trouvaient encore dans les différents salons où ils l'attirèrent plus d'une fois pour le mêler à une discussion, lui faire arbitrer un débat. Duncan était pourtant si impatient de retrouver Sabrina pour tenter de s'amender de sa conduite sur la terrasse.

Quand il put enfin se libérer, son regard tomba immédiatement sur Sabrina, à l'autre bout de la pièce, passant sur Ophélia sans s'y arrêter.

Il y avait beaucoup de monde. Duncan dut fendre la foule, qui s'acharnait toujours à le retenir, et lorsqu'il parvint à rejoindre Sabrina, il avait l'air agacé.

Perspicace comme à son habitude, la jeune fille comprit la situation et se mit à rire.

— Vous n'êtes pas habitué à être aussi populaire, n'est-ce pas ?

— Eh bien, non. Dans les Highlands, on ne perd pas son temps à parler pour ne rien dire, comme semblent se délecter à le faire ces Anglais.

— Je comprends. Nos conversations frivoles ont dû vous assommer, non ?

Le jeune homme rougit jusqu'aux oreilles.

— Je ne faisais pas allusion à...

— Duncan, le coupa-t-elle, arrêtez! Vous devriez savoir que je plaisante.

Il aurait dû le savoir, en effet, mais il ne s'attendait pas à la trouver aussi détendue après ce qui s'était passé sur la terrasse. Il pensait qu'elle se montrerait embarrassée, ou furieuse... Quoiqu'il ne parvînt pas à imaginer Sabrina en colère. Vraiment en colère, avec des flammes dans les yeux... ces beaux yeux violets emplis de passion...

Il détourna les siens pour qu'elle n'y voie pas le trouble. Hélas, il fallut qu'il les pose par hasard sur Ophélia. Aussitôt, celle-ci lui sourit en se

dirigeant vers lui.

Il devina alors qu'elle se servait de Sabrina, qu'elle connaissait, comme d'une excuse pour l'approcher.

— Je reviens, murmura-t-il à Sabrina avant de s'éloigner.

Une heure s'écoula encore avant qu'il ne la rejoigne. Entre-temps, il réalisa qu'il était inutile de fuir Ophélia, puisqu'elle s'était installée dans la maison. Mieux valait lui expliquer clairement, si elle ne le comprenait pas d'elle-même, qu'elle l'indisposait profondément.

Enfin, il retrouva Sabrina, près du buffet des rafraîchissements.

— Je vous dois quelques excuses, commença-t-il.

— Quelques seulement? J'en compte au moins sept.

Ce chiffre précis et la gravité de son visage firent croire à Duncan qu'elle était sérieuse, pour une fois.

— Mon Dieu, tant que ça ?

— Oui. Premièrement, vous ne m'avez pas encore invitée à danser.

Deuxièmement, vous devriez vous excuser de penser que vous avez des excuses à me présenter. Troisièmement, vous ne devriez pas avoir l'air si surpris quand quelqu'un vous fait marcher, si vous ne voulez pas qu'il en profite à vos dépens.

— Marcher ? répéta-t-il, suffoqué par cette avalanche de propos inattendus auxquels il s'efforçait en vain de donner un sens.

— Oui, marcher, à quatre pattes ou sur la tête, comme vous préférez.

Elle le regardait avec un tel sérieux que Duncan ne put retenir son fou rire. Et il ne se soucia pas des regards qui se tournaient vers eux. Une fois de plus, Sabrina était parvenue à lui faire oublier les soucis qui le poursuivaient.

— Un de ces jours, je vous demanderai quelles sont les quatre autres raisons pour lesquelles je vous dois des excuses.

— D'accord, j'adore avoir un peu de temps pour mettre au point mes développements.

Il lui sourit.

— Mais je tiens à m'excuser de vous avoir laissée rentrer seule, tout à l'heure, pour vous changer. J'aurais au moins dû vous raccompagner.

Ma négligence est impardonnable. Je suis revenu dans la salle de bal quand je m'en suis rendu compte, mais vous étiez déjà partie.

— Je n'habite pas à Londres, vous savez. Et je connais bien le chemin de ma maison : elle n'est qu'à dix minutes en voiture. C'est ça qui vous a contrarié toute la journée? Mes tantes m'ont avoué qu'elles vous avaient trouvé préoccupé, ajouta-t-elle, comme il haussait les sourcils.

— Eh bien... oui, entre autres choses. L'insistance de mes grands-pères pour que je choisisse une épouse avant la fin de cette réunion, par exemple. Ils sont pressés et déçus que je n'aie encore désigné personne. Je me moque bien de décevoir Neville mais, pour Archie, je n'arrive pas à lui faire entendre raison. Remarquez, qui pourrait raisonner un vieil Ecossais buté ?

— Oui, je comprends... Mais si vous ne vous employiez pas aussi assidûment à prendre cette décision, les choses se feraient peut-être d'elles-mêmes.

— Et le soleil brillerait toute la journée.

— Ne soyez pas si sceptique. Personnellement, j'ai déjà remarqué que lorsque je cessais de m'obstiner sur un problème, la solution m'apparaissait souvent. Comme si les choses s'éclaircissaient toutes seules, s'imposaient à moi sans que j'aie besoin d'intervenir.

— Je vous trouve un peu jeune pour être philosophe.

— Vous croyez? Duncan, ce que je viens de vous dire relève seulement d'une logique enfantine que les hommes ont tendance à oublier dès qu'ils deviennent adultes.

Il sourit. Sabrina était vraiment adorable. Et ce soir, elle était particulièrement jolie dans sa robe bleue, toute simple, avec ses grands yeux qui pétillaient d'amusement. Elle avait parlé de danser avec lui...

Il en avait envie, et il y avait une raison précise à cela. Il brûlait de la prendre dans ses bras.

Duncan soupira. Il devait être raisonnable. Sabrina ne l'avait jamais regardé que comme un ami. Et quel ami serait-il s'il lui sautait dessus

à la moindre occasion ?

S'il ne contrôlait pas l'attirance soudaine qu'elle exerçait sur lui, s'il lui volait encore un baiser, il risquait de l'effrayer et de compromettre cette amitié à laquelle il tenait tant.

Mais il pouvait danser avec elle, tout de même. Cela n'engageait à rien et elle n'y verrait rien de répréhensible. D'ailleurs, elle le lui avait elle-même suggéré. Une seule danse, et il repartirait ensuite en quête d'une épouse.

Chapitre 29

— Sabrina, voulez-vous m'épouser?

Elle crut à une plaisanterie de mauvais goût. Raphael lui posait cette question brutale à la suite d'une série de voltes, comme s'il profitait de son étourdissement. Sabrina fit un faux pas et ils faillirent trébucher tous les deux. On ne s'amusait pas avec la question du mariage. Elle ne trouvait pas cela drôle du tout.

— Vous savez aussi bien que moi que nous n'allons pas ensemble, lui dit-elle enfin. Votre famille n'approuverait pas votre choix, ai-je besoin de vous le rappeler ?

— Si ce sont vos seules objections, nous pouvons donc convenir d'une date.

Elle roula de grands yeux. Bien sûr, sa demande la flattait s'il était sérieux. Mais Sabrina avait les pieds sur terre. Même en admettant que le scandale n'ait pas terni son nom définitivement aux yeux des grandes familles de ce pays, elle savait bien qu'elle ne constituait pas un beau parti.

Et puis, cet après-midi même, elle avait pris la décision de ne jamais se marier puisque l'homme qu'elle aimait lui était inaccessible.

Epouser quelqu'un d'autre n'aurait pas été loyal, même si cet autre était Raphaël Locke, qui l'aurait bien mérité à force de traiter le sujet avec tant d'insouciance !

— Pourquoi ne me croyez-vous pas? lui demanda Raphaël comme elle demeurait silencieuse.

— Je ne suis pas aveugle, lui répondit-elle, mal à l'aise.

Il ignora cette référence à son aspect physique.

— Vous êtes merveilleuse, voilà ce que vous êtes. Je préfère épouser une femme qui me plaît vraiment plutôt qu'une de ces gamines prétentieuses qui passent l'essentiel de leur temps à se pomponner devant la glace.

Sabrina se mit à rire.

— Je dois admettre que les miroirs et moi ne faisons pas bon ménage.

Il n'empêche que, même si je vous croyais, ma réponse serait non.

— Pourquoi?

Comment lui expliquer sans trop se dévoiler? Sabrina préféra éluder la question.

— Mon refus est loin de vous désespérer. Cela prouve bien que vous ne m'aimez pas.

— Mais vous me plaisez énormément, Sabrina, et je suis sûr que l'amour ne tarderait pas à fleurir entre nous.

— Vous ne croyez pas qu'il serait plus simple d'attendre que naisse l'amour et de vous marier ensuite? D'ailleurs, pourquoi diable pensez-vous au mariage ? Vous êtes très jeune, rien ne vous presse, surtout quand l'amour n'est pas au rendez-vous.

Il sembla blessé.

— Ne pourriez-vous apprendre à m'aimer ?

— Raphaël, murmura-t-elle doucement, ne vous est-il pas venu à l'esprit que mon inclination se portait peut-être ailleurs ?

— Ah ! Etes-vous en train de me dire que vous aimez quelqu'un d'autre ?

— Qu'attendez-vous ? Des aveux complets ?

— Mais non! Je souhaite seulement à deux personnes que j'aime d'ouvrir les yeux avant qu'il ne soit trop tard.

Raphaël était sérieux, tout à coup, et cela le rendait encore plus séduisant que lorsqu'il adoptait son attitude joviale habituelle, mais Sabrina le remarqua à peine.

— Et qui sont ces deux personnes ? voulut-elle savoir.

— Vous, bien sûr, et cet imbécile de Highlander.

Sabrina s'empourpra violemment. Comment avait-il pu deviner ses sentiments quand elle-même venait à peine d'en prendre conscience ?

Était-ce donc si évident ? Peut-être s'était-elle attardée à regarder Duncan, d'une façon qu'elle n'aurait pas dû montrer ? Si tel était le cas, elle en était mortifiée...

— Vous vous trompez. Duncan et moi sommes seulement des amis.

Il prit un air sceptique mais ne fit pas de commentaire. Un silence s'installa, que Sabrina ne put s'empêcher de rompre :

— Je me demande où vous êtes allé pêcher une idée aussi saugrenue, continua-t-elle. Duncan m'a même parlé du dilemme où il se trouvait de devoir choisir une épouse parmi les jeunes filles réunies ici. Je m'apprêtais d'ailleurs à lui suggérer de s'intéresser à votre sœur. Cela devrait vous convenir puisque vous aimez bien Duncan.

Raphaël se mit à rire.

— C'est justement parce que je l'aime bien que je ne voudrais surtout pas qu'il s'intéresse à ma sœur ! Elle le rendrait marteau au bout d'un mois.

— menteur ! Vous adorez votre sœur. Comment pourrait-il en être autrement ? Elle est vraiment charmante. Et si c'était à cause de votre manie de la taquiner sans arrêt qu'elle se conduisait de la sorte ?

Il sourit.

— Peut-être, mais le problème n'est pas là. Regardez, il danse avec elle, en ce moment.

Ils se tournèrent vers les danseurs parmi lesquels évoluaient Duncan et Amanda.

— Vous constaterez qu'il n'est nullement intéressé par ma petite sœur.

— Et qu'est-ce qui vous fait croire qu'en ce qui me concerne, c'est différent?

— Peut-être parce qu'il vous cherche dès que vous n'êtes pas avec lui.

Parce qu'il m'a déjà lancé plusieurs regards noirs, depuis que nous dansons ensemble. Parce qu'il ne tolère la présence de lady Ophélia que pour s'assurer de la vôtre.

Sabrina le considéra d'abord avec stupeur puis elle réfléchit à tout ce qu'il venait de lui dire et soupira.

— Vous vous méprenez complètement sur les réactions de Duncan.

Mais c'est normal, puisque certaines choses vous échappent.

— Aurez-vous la bonté de m'expliquer?

— Eh bien, j'ai sur les gens une influence positive.

Raphaël la considérait en fronçant les sourcils, à présent.

— Comment ça ?

— Je mets les gens à l'aise, Rafe. Tout simplement. Quand ils sont tristes, tendus, préoccupés, en colère, je me débrouille pour les faire rire. Le pouvoir d'un simple éclat de rire est d'ailleurs étonnant. J'ai pu le constater. Pour revenir à Duncan, il se sentait vraiment gêné, ici, au milieu de tous ces gens. Il n'est pas là de son plein gré. De plus, ses deux grands-pères le poussent à trouver une épouse et, entre nous... je crois qu'il n'aime pas du tout lord Neville. Enfin, c'est une impression que j'ai eue.

— Et?

— Je crois qu'il était particulièrement tendu. J'ai eu l'occasion de lui faire oublier ses soucis un moment, voilà tout. Imaginez que la guillotine vous attende demain matin et que l'on vous propose de passer quelques heures avec une personne capable de vous faire oublier cette funeste fatalité ?

Raphaël se mit à rire.

— Touché. Sincèrement, je vous mettrais bien dans ma valise pour vous ramener chez moi.

— Duncan n'a pas besoin d'en arriver là puisque j'habite à deux pas. Il lui suffira de me rendre visite quand il aura envie de retrouver sa bonne humeur.

— Comment fera-t-il si vous vous mariez et que vous déménagez ?

— Je suis vouée à suivre l'exemple de mes tantes en restant célibataire.

— Grand Dieu, quel gâchis! s'exclama-t-il avec emphase avant de redevenir sérieux. Sincèrement, vous ne pensez pas qu'un scandale aussi stupide que celui qui vous poursuit pourrait le dissuader de vous épouser, s'il le voulait vraiment?

— Si, je le crois. On se marie en général pour perpétrer une lignée, mais comme je risque de ne pas vivre assez longtemps pour mettre au monde des héritiers...

— Vous n'avez pas l'intention de mettre fin à vos jours, voyons. Vous êtes la gaieté même, la joie de vivre ! Vous n'avez pas l'ombre d'un penchant pour la mélancolie. Et quiconque doté d'un minimum de jugeote le sait bien.

Elle ouvrit de grands yeux.

— Qui vous a dit que les gens avaient de la jugeote ? A part vous et moi, cela va de soi...

Raphaël partit d'un grand éclat de rire.

— A la réflexion... vous devez avoir raison. Mais, si vous deviez accepter de m'épouser... il s'agit d'une supposition, bien sûr. Quelle serait la réaction de Duncan, d'après vous ?

— Si tels étaient mes vœux, je pense qu'il me féliciterait et me souhaiterait d'être heureuse.

— Tsss... Je crois plutôt qu'il se découvrirait d'une jalousie féroce, si ce n'est pas déjà le sentiment qui le ronge depuis que nous dansons ensemble. Voulez-vous qu'on essaie, pour voir ?

— Décidément, la jalousie vous obsède ! Mais les amis peuvent être jaloux, voyez-vous. Surtout lorsqu'il s'agit de deux amis proches dont l'un prend un peu ses distances. La jalousie ne prouve pas forcément l'amour.

— Oui, bon, d'accord... alors pourquoi ne pas essayer ? Cela ne nuira ni à votre réputation ni à la mienne que vous annonciez plus tard que vous avez changé d'avis et que, tout compte fait, vous ne m'épousez pas.

— Mais imaginons qu'entre-temps, un jeune homme me remarque et songe à me demander sérieusement en mariage. Il n'en fera rien s'il croit que nous sommes fiancés. Et moi, je perdrais cette opportunité à cause de cette mise en scène idiote.

Raphaël soupira et la ramena au bord de la piste de danse.

— Réfléchissez quand même, Sabrina. Vous pourriez être surprise par

le résultat.

Chapitre 30

Y réfléchir? avait dit Raphael. En réalité, Sabrina ne pensa qu'à cela durant l'heure qui suivit. Et si Rafe avait raison? Si Duncan était tombé amoureux d'elle sans s'en apercevoir? Le baiser qu'il lui avait volé sur la terrasse s'expliquerait mieux. Pourquoi l'aurait-il embrassée, d'ailleurs, si rien d'autre que de l'amitié ne le liait à elle ?

Quoi qu'il en soit, la petite mise en scène suggérée par Raphael ne l'attirait pas le moins du monde. Elle aurait l'impression de tromper Duncan et cette seule idée lui était insupportable. Car elle avait envie de croire qu'il pouvait l'aimer sans ces manigances, même si ce n'était que pure folie de sa part. Non, décidément, il n'était pas dans la nature de Sabrina de monter de tels simulacres.

Et elle cessa complètement d'y penser après l'échange qui suivit avec Ophélia :

— Avez-vous remarqué comment il essayait de me rendre jalouse? lui susurra cette dernière. Personnellement, je trouve ça idiot, mais allez donc expliquer ça à un homme...

— Qui? demanda naïvement Sabrina, toute à ses préoccupations.

— Mais Duncan, bien sûr! Vous semblez surprise...

Sabrina ne l'était nullement mais Ophélia s'attendait à ce qu'elle le fût et continua comme si c'eût été le cas.

— Ne me dites pas que 'vous avez cru qu'il s'intéressait vraiment à vous ? Ma pauvre chérie, moi qui vous croyais plus perspicace que les autres.

— Je n'ai rien cru du tout, répondit Sabrina sur un ton qu'elle aurait souhaité plus assuré. Duncan et moi sommes de simples amis.

— Ça, c'est ce que vous croyez, mais vous êtes tellement naïve ! Il se sert de vous dans le seul but d'attirer mon attention.

— Je doute qu'une simple amitié puisse susciter votre jalousie, Ophélia, répondit Sabrina, piquée malgré elle.

— Bien sûr que non, mais il voudrait me faire croire qu'il y a plus que de l'amitié entre vous. Décidément, vous ne comprenez rien !

— En effet, je croyais qu'il s'agissait de jalousie.

Ophélia s'empourpra.

— J'essayais simplement de vous épargner un chagrin inutile, ma chère, au cas où vous vous seriez méprise sur le sens des attentions qu'il vous accorde. Mais puisqu'il ne s'agit que d'amitié, vous ne souffrirez pas quand il m'épousera.

— Rassurez-vous, répondit Sabrina.

Elle aurait bien ajouté tout haut *je le plaindrais sincèrement*, si elle avait été plus méchante.

— Parfait, répondit Ophélia avant de prendre un air soucieux. Il faudrait que je prévienne aussi Amanda Locke. Il se conduit de la même façon avec elle qui, en revanche, n'a aucune raison de douter de la réalité de l'intérêt qu'il lui porte.

Comment pourrait-elle imaginer qu'il n'agit ainsi que pour moi ?

Sabrina commençait à en avoir assez de ces flèches subtiles que seule une faible d'esprit n'aurait pas repérées de loin. Les tactiques d'Ophélia lui devenaient familières. Comment celle-ci pouvait-elle la croire assez stupide pour ne pas entendre ses insultes ?

— Je suis parfaitement consciente de mes «imperfections», répliqua sèchement Sabrina. Mais Amanda Locke n'en a pas une seule. Avec tout le respect que je vous dois, Ophélia, il se pourrait bien que l'intérêt que Duncan lui porte soit tout à fait sincère.

Ophélia se mit à rire avec cette assurance insupportable qui la caractérisait.

— Cela se pourrait, mais ce n'est pas le cas.

— C'est vous qui le dites.

— Sabrina, vous êtes tellement naïve, rétorqua l'autre avec dédain.

Mais vous n'étiez pas à l'auberge, l'autre jour, pour voir combien il regrettait d'avoir rompu notre engagement. C'était manifeste dans chacun de ses regards, chacune de ses paroles, et je suis sûre qu'il ne va pas tarder à y remédier. Il lui faut juste un peu de temps pour

raccommoder sa fierté blessée par mes insultes malencontreuses. Et puis, c'est aussi sa façon à lui de m'infliger une petite punition.

Sabrina sentit sa gorge se serrer.

— Alors vous croyez qu'il va vous redemander en mariage ?

— Évidemment. Le temps pour lui de panser son orgueil offensé, je viens de vous le dire.

— Etes-vous sûre de ne pas vous bercer de faux espoirs ?

Sabrina s'étonnait de son audace. Oser parler ainsi à Ophélia Reid, la reine de la saison, la plus belle et la plus convoitée des jeunes filles !

— Il y a des choses que l'on ne peut comprendre quand on n'a pas soi-même une certaine expérience, glissa Ophélia. Comment vous expliquer ? Par exemple, ce baiser passionné qu'il m'a donné dans l'auberge, avant de partir. Il ne voulait pas trahir ses sentiments mais n'a pu résister à cette impulsion. Heureusement pour lui, il n'y a pas eu de témoin car, s'il m'avait compromise, il aurait été obligé de m'épouser sur-le-champ. Je n'en ai parlé à personne, et ne vous l'aurais pas dit si vous n'étiez si fermée à certaines choses, ma pauvre Sabrina, qu'il m'a bien fallu trouver un exemple.

— Je vous en prie, épargnez-moi vos leçons, répondit Sabrina, chez qui le malaise se muait peu à peu en colère. Je peux continuer à vivre très heureuse tout en ignorant ces... nuances.

— Vous avez tort. Je suis d'ailleurs toute disposée à faire votre éducation, ma chère. Ainsi j'ai remarqué également que Duncan ne cessait de me regarder dès qu'il croyait que je ne m'en apercevais pas.

— Pas très concluant...

— Laissez-moi finir, siffla Ophélia, avant de tousser et de reprendre sa voix faussement douceuse. Ces regards, ce baiser en disent déjà long sur ses sentiments pour moi. Mais toute cette mise en scène pour me rendre jalouse ? Comprenez-vous, maintenant, pourquoi je ne doute pas de ses intentions ? Il a rompu nos fiançailles sur un coup de tête.

Ensuite, il l'a regretté mais sa fierté l'empêche de corriger trop vite son erreur. Alors il feint de m'ignorer, le pauvre.

— Je crois que si quelqu'un feint, ici, c'est vous, ne serait-ce qu'en prétendant être mon amie. Et je ne vois pas pourquoi vous pavoisez de

la sorte. Figurez-vous que Duncan m'a embrassée, moi aussi, et je me suis laissé dire qu'il me regardait beaucoup. Seulement je ne suis pas sotté au point d'en tirer des conclusions. En revanche, son intérêt pour Amanda Locke me semble très réel. Je suis d'ailleurs convaincue qu'elle ferait une épouse idéale, pour lui. Mais revenons-en à nous.

Vous ne m'aimez pas, vous me l'avez clairement fait comprendre.

Alors épargnez-moi ces petites «conversations amicales» à l'avenir.

Pour être plus claire, Ophélia, écarter-vous de mon chemin et allez au diable.

Chapitre 31

Jamais de sa vie Sabrina n'avait fait quelque chose d'aussi... étranger à sa nature. Egarée par la colère, ce sentiment inconnu d'elle, elle avait récupéré son manteau avant de s'enfuir de Summers Glade sans même prévenir ses tantes. Elle avait juste chargé M. Jacobs, le cocher, de leur transmettre un message avant de s'élancer vers sa maison, mortifiée, sans attendre la voiture.

Comment avait-elle pu parler de la sorte à Ophélia ? Certes, celle-ci l'avait mérité et répondre du tac au tac aux méchancetés procurait une certaine satisfaction. Mais était-ce une raison pour se faire honte à soi-même en s'abaissant au même degré d'agressivité que son interlocuteur ? Sabrina aurait dû se contenter de l'ignorer et la planter là. L'effet eût été le même.

A présent, elle n'oserait plus retourner à Summers Glade, du moins, tant qu'Ophélia s'y trouverait. Mais ce serait mettre ses tantes dans l'embarras puisque la mère d'Ophélia était l'amie d'Hilary.

Sabrina aurait tellement aimé croire Raphaël et ignorer les révélations d'Ophélia... Mais il fallait se rendre à l'évidence. Le baiser qu'ils avaient échangé sous l'orage ne l'avait pas transportée. Elle l'avait trouvé doux, tendre, merveilleux mais Duncan n'y avait mis aucune passion...

Sabrina, d'autre part, ne doutait pas une seconde qu'Ophélia lui avait dit la vérité. Comment Duncan aurait-il pu dédaigner une aussi jolie fille, quand tous les hommes la convoitaient ? S'était-il vraiment servi d'elle pour rendre jalouse Ophélia ? Sabrina avait bien du mal à croire que leur amitié n'était pas sincère.

Quand la colère commença à s'apaiser, des émotions plus douloureuses prirent le relais. L'homme qu'elle aimait en aimait une autre, une autre qui ne le méritait pas. Elle avait beau s'y être préparée, ce constat lui faisait terriblement mal.

Comme elle courait toujours, des larmes de chagrin finirent par l'aveugler au point qu'elle faillit tomber en trébuchant sur une racine.

Elle s'essuya les yeux et s'aperçut avec stupeur qu'elle avait tourné en rond et se trouvait tout près de Summers Glade. Une voiture qui venait de quitter le manoir l'aperçut et la rejoignit en toute hâte, avant de s'arrêter à sa hauteur.

— Que diable faites-vous là? s'écria Duncan en sautant du siège du cocher.

Il la poussa presque dans l'attelage. Il avait pris le premier qu'il avait trouvé, celui qui avait amené Sabrina et ses tantes, mais il n'y avait pas de lumière à l'intérieur, aussi le jeune homme ne vit-il pas les larmes de Sabrina, quand il la suivit dans l'habitable.

— Que s'est-il passé pour que vous vous enfuyiez de la sorte ?

Il semblait en colère.

— Rien.

— Rien? Vous n'avez même pas attendu la voiture tellement vous étiez bouleversée !

— J'aime marcher...

— Vous couriez !

— Il fait froid.

— Je veux la vérité, Sabrina. Je vous ai vue parler à Ophelia. Que vous a-t-elle dit pour que vous soyez dans cet état ?

— Duncan, je veux seulement rentrer chez moi. Si vous ne voulez pas que j'y aille à pied, raccompagnez-moi.

Cette fois, il perçut la fêlure de sa voix. Il lui effleura la joue et découvrit qu'elle était toute trempée de larmes. Alors, d'un seul élan, il attira Sabrina contre lui et faillit l'étouffer entre ses bras tant il était bouleversé à son tour.

— Je suis désolé. Vous n'êtes pas obligée de me raconter si vous ne le voulez pas. Seigneur, je ne suis qu'une brute !

Comme pour se faire pardonner, il sécha ses larmes en les buvant de ses lèvres et tout naturellement, leurs bouches se mêlèrent en un baiser... délicieux. Sabrina ne protesta pas. Jamais elle n'aurait assez de force pour empêcher Duncan de l'embrasser, même s'il ne l'aimait pas...

A la faveur de l'obscurité qui contribuait à exacerber leurs sens, la passion s'emparait d'eux. Du bout des doigts, de tout leur corps ils se découvraient, et cela éveillait des sensations tellement ardentes que ni l'un ni l'autre n'y résista.

Sabrina n'essaya même pas. Elle savait très bien ce qui se passait et ce qui risquait d'arriver mais elle l'acceptait. Si Duncan n'était pas pour elle, au moins garderait-elle le souvenir d'un instant partagé et du plaisir que lui aurait donné l'homme qu'elle aimait. De toute façon, elle se sentait incapable de refuser quoi que ce soit à Duncan.

Duncan glissa ses doigts dans ses cheveux déjà en désordre à cause de sa course et cala sa bouche sous ses lèvres exigeantes. Sa langue l'explorait, la défiait de lui répondre, et Sabrina n'en revenait pas des sensations qui fourmillaient dans tout son être sous ces caresses si nouvelles pour elle.

Comme elle avait du mal à respirer, quelques gémissements lui échappèrent que Duncan interpréta tout autrement. Sa bouche s'aventura le long de son cou. Emmerveillée, Sabrina retint son souffle en frémissant de plaisir.

Son manteau, qu'elle n'avait pas pris la peine de boutonner, avait glissé. Et la bouche de Duncan glissa, elle aussi... Comme il était trop grand pour atteindre ce qu'il voulait, même plié en deux, il finit par s'agenouiller devant elle.

A présent, ses baisers suivaient la ligne de son décolleté. Un décolleté carré, sage, et peu profond. Mais très près de ses seins. Jamais elle n'avait été embrassée à cet endroit et cette découverte faisait naître en elle de longs tremblements.

Ses mains posées sur les épaules de Duncan remontèrent vers ses cheveux, redescendirent, hésitantes. Elles avaient envie de le serrer pour le sentir encore plus près.

Il faisait de plus en plus chaud dans la voiture. Sans doute eut-il la

même impression car il la débarrassa tout à fait de son manteau avant d'ôter le sien. Cela ne les aida pas vraiment. Il y avait encore ces manches longues, l'épais tissu de la robe... Sabrina ne fit pas un geste pour se défendre, quand il fit glisser son corsage le long de ses épaules, et encore moins quand lui-même se libéra de sa chemise.

Comme elle aurait aimé qu'il y eût une lampe pour mieux voir ce torse magnifique qu'elle entrevoyait à la lueur de la lune. Un torse de dieu grec. Grisée, elle y promena ses doigts, en respira l'odeur chaude.

De son côté, il procédait à la même exploration, la caressant avec frénésie, ne négligeant ni ses bras, ni son dos, ni sa poitrine...

Un petit cri lui échappa quand les mains de Duncan se refermèrent sur ses seins, à travers le voile de sa chemise. Elle avait l'impression d'être nue tant sa peau était sensible. Quand il reprit ses lèvres tout en faisant rouler le bout de ses seins entre ses doigts, une flamme s'alluma en elle, lui arrachant un long gémissement rauque. Et ce n'était rien comparé aux plaisirs qui suivirent quand il la renversa sur le siège et continua son initiation aux délices de l'amour.

L'attelage était spacieux et luxueux, comme tout attelage de marquis.

Des sièges larges et moelleux, recouverts de velours. Des fenêtres bien calfeutrées contre le froid. On eût dit une toute petite pièce, meublée de lits. Bien sûr, Sabrina aurait préféré un autre endroit pour perdre sa virginité, si elle avait eu le choix, mais ce qui se passait était si imprévu, si impétueux...

Ce qui lui restait de conscience dans son trouble faisait craindre à Sabrina que Duncan ne reprenne ses esprits et ne s'arrête en chemin.

Ou bien qu'elle ne se réveille d'un rêve merveilleux. Ces frayeurs agirent sur ses émois comme une sorte de sentiment d'urgence. Elle avait à la fois envie de savourer lentement chaque instant et d'accélérer le temps pour ne rien manquer de ces découvertes extraordinaires.

S'il lui avait simplement dit «je vais vous faire l'amour», elle se serait offerte avec abandon. Mais elle avait l'impression qu'il agissait par impulsion et qu'il risquait de s'arrêter d'un moment à l'autre. Trop inexpérimentée pour savoir l'amener jusqu'au point de non-retour, elle se tut, craignant de rompre le charme en parlant.

Les mains de Duncan continuaient de l'explorer, s'attardant autour de

sa taille, de ses hanches, s'aventurant le long de ses cuisses. En remontant, elles s'insinuèrent sous ses jupes. Éperdue de sentir ces caresses sur sa peau nue, Sabrina ferma les yeux tandis qu'il se livrait à un long massage, jusqu'aux chevilles. Il lui ôta ses bottines, comme s'il voulait connaître son corps tout entier, dans le moindre détail.

Ses gestes venaient d'eux-mêmes, sans la moindre timidité, et elle s'enhardit à le découvrir, elle aussi. Ce qui arriva alors la prit par surprise. La main de Duncan s'arrêta soudain entre ses cuisses, se logea là où c'était si chaud, si sensible, et il se mit à explorer ce point secret tout en l'embrassant avec une ardeur nouvelle, étouffant ses soupirs. Craignait-il qu'elle proteste? Comment aurait-elle pu quand ce qu'elle éprouvait maintenant dépassait tout ce qu'elle aurait pu imaginer ?

Il continua lentement mais Sabrina était si pleine de désir qu'elle le réclamait de tout son corps. Elle s'agrippa à lui quand il la rejoignit sur le siège, l'enveloppant de son odeur enivrante. Une odeur virile, puissante,

épicée.

Ses

muscles

étaient

fermes,

sa

peau

merveilleusement excitante. Sous son poids, elle se sentit toute petite mais terriblement femme quand il la recouvrit doucement et appuya son ventre contre le sien puis...

Un léger cri lui échappa lorsque la douleur survint. Mais il s'agissait tout autant d'étonnement. Immédiatement, Duncan la couvrit de baisers, lui jurant que plus jamais il ne lui ferait mal.

Elle le crut sans l'ombre d'une hésitation, car la douleur avait déjà disparu pour laisser place à un flot de sensations inconnues. Là où il se trouvait. Au creux de son ventre. Et il commença à bouger, allant et venant lentement puis plus vite. Plus loin. Le flot montait, montait...

et il atteignit soudain un point d'où elle ne put redescendre avant de s'être noyée dans l'extase.

Il l'embrassait tendrement, à présent. Lui aussi avait atteint la jouissance mais, étourdie par son plaisir, elle ne s'en était pas rendu compte.

Elle ne se sentait pas embarrassée, comme elle aurait pu s'y attendre.

Seulement envahie d'une langueur exquise qui la poussait vers les rives du sommeil. Mais les baisers de Duncan se chargeaient de la tenir éveillée.

Heureusement, il l'aida à se rhabiller car elle en aurait été incapable.

La fatigue de cette longue journée, ajoutée au choc des émotions et des surprises qui l'avaient jalonnée, avait eu raison de ses forces.

Malgré son immense bonheur, elle avait du mal à garder les yeux ouverts.

Duncan, qui songeait toujours qu'il l'avait trouvée en pleurs, comprit que le moment était mal choisi pour un interrogatoire.

— Nous parlerons demain matin, se contenta-t-il de lui dire avant de la laisser dans la voiture pour s'installer à la place du cocher.

Il ne lui fallut que quelques minutes pour la ramener chez elle, pendant lesquelles Sabrina s'efforça de lutter contre le sommeil. Et il la raccompagna jusqu'à la porte où il l'embrassa avec tendresse en lui conseillant d'aller dormir.

Chapitre 32

Sabrina se réveilla le sourire aux lèvres, comme si son beau rêve se prolongeait. Car faire l'amour avec Duncan McTavish ne pouvait être qu'un rêve. C'était trop beau, trop incroyable pour être vrai. Elle évoluait encore dans ces douces brumes quand, brusquement, son regard tomba sur ses vêtements abandonnés sur le sol : son jupon était taché de sang.

Elle s'assit d'un bond et les souvenirs dissipèrent les dernières vapeurs du sommeil. Elle se rappela ce plaisir indicible, ce bonheur absolu...

Elle aurait pu passer toute la journée à ne penser qu'à ça si l'on n'avait frappé à sa porte. Elle se précipita pour cacher le jupon avant de laisser entrer la femme de chambre qu'elle partageait avec ses tantes.

Par la suite, Sabrina se demanda comment elle avait pu réussir à s'habiller puis à rejoindre Hilary et Alice sans rien laisser paraître du changement qui venait de bouleverser sa vie. Elle avait l'impression que sa joie était écrite sur son visage ! Un bonheur sans nom la transcendait, qu'elle avait envie d'annoncer au monde entier. Ses tantes auraient compris. Peut-être même auraient-elles partagé sa félicité.

Mais elles se seraient attendues à l'annonce d'un mariage immédiat, et pour l'instant, Sabrina ne pouvait rien dire.

Duncan ne lui avait pas encore demandé sa main, mais, s'il voulait lui parler ce matin, cela signifiait sans doute qu'il comptait le faire. Elle le croyait, voilà pourquoi elle se sentait si heureuse ! Mais elle ne le forcerait pas. Elle serait très claire sur ce point. S'il n'avait fait qu'obéir à une impulsion, elle comprendrait. De toute façon, elle ne regrettrait rien puisqu'elle l'aimait. Non, s'il l'épousait, elle tenait à ce que ce soit pour de bonnes raisons.

Impatiente d'arriver à Summers Glade, Sabrina pressa Hilary et Alice vers la voiture du marquis qui les attendait. En se retrouvant dans le cadre de ses souvenirs encore brûlants, elle sentit rosir ses joues.

Toutes trois arrivèrent à temps pour prendre leur petit déjeuner. Ses tantes se hâtèrent vers le buffet mais, espérant trouver Duncan, Sabrina refusa de les suivre.

En fait, ce fut sur Raphaël qu'elle tomba. Sans doute aurait-elle dû lui dire qu'il avait vu juste à propos de Duncan. Sa course folle dans la nuit avait suffi à lui faire prendre conscience qu'elle l'attirait. Voilà pourquoi les jeunes filles avaient besoin de chaperons. Seules avec un homme qui ne les laissait pas indifférentes, elles ne pouvaient plus résister à la tentation.

Toute à ses pensées, et à la recherche de Duncan, elle écoutait Raphaël d'une oreille distraite jusqu'à ce que l'amertume de son intonation finisse par attirer son attention.

— Cette réunion mondaine s'achèvera donc par une célébration, disait-il. Bien sûr, c'était à prévoir, mais j'espérais une autre élue... Aussi, je doute que quiconque ait envie de se réjouir. Tous ces idiots éperdument amoureux de la reine de glace n'auront plus le cœur à

s'amuser. S'ils savaient de quoi ils ont réchappé ! Et plus d'une jeune fille qui pensait avoir une chance avec notre estimé nouveau venu, y compris vous, ma chère, sera affreusement déçue.

— Mais... de quoi parlez-vous, Raphaël?

— Je parle d'une nouvelle que l'on dit heureuse.

— Vous ne pourriez pas être plus explicite ? Je ne vous suis pas.

— Ne m'en voulez pas, Sabrina. Je n'arrive pas à me résoudre à vous l'annoncer moi-même. Désolé...

Et Raphaël s'éloigna.

Déconcertée, Sabrina s'apprêtait à le rattraper pour le forcer à aller au bout de ce qu'il avait commencé à lui dire, quand Hilary accourut vers elle dans un état de grande excitation.

— Je ne le crois pas !

Elle semblait sur le point d'avoir une attaque. Prudente, Sabrina répondit « moi non plus » avant d'ajouter avec un petit sourire :

— Qu'est-ce que nous ne croyons pas?

— Ne t'amuse pas à ça avec moi, ma petite. L'heure n'est pas à la plaisanterie. J'étais tellement sûre de moi, pourtant ! Comme quoi les spéculations devraient être laissées aux agents de change londoniens.

Sabrina plissa les yeux.

— Tu as acheté des actions ?

— Mais non, voyons, je parle des fluctuations romantiques. J'étais persuadée, vraiment persuadée que... même si tu affirmais que vous n'étiez qu'amis...

— Attends. En quoi suis-je concernée? Et à quels amis fais-tu allusion?

Hilary regarda sa nièce en fronçant les sourcils.

— Ne me dis pas que tu ne sais pas? Ce fut annoncé hier soir, juste après notre départ. Oui, c'est vrai, j'oubliais que tu étais rentrée plus tôt à cause de ta migraine, mais je croyais que quelqu'un t'avait mise au courant. Les gens n'ont que ça à la bouche, ce matin.

Sabrina ne comprenait pas plus sa tante que Raphael. Un sombre pressentiment commençait pourtant à l'envahir.

— Qu'est-ce qui fut annoncé hier soir?

— Que les ex-fiancés sont revenus sur la rupture et sont de nouveau fiancés.

Sabrina blêmit. Prise d'un étourdissement, elle dut s'accrocher au bras d'Hilary qui ne s'aperçut de rien et poursuivit son développement :

— Tout cela n'a aucun sens, si tu veux mon avis. Pourquoi réunir tant de monde, avec les énormes dépenses que cela entraîne, et rassembler tant de jeunes filles ici pour que le garçon puisse choisir, s'il savait que celui-ci s'était remis de son affront ?

— Qui savait ?

— Neville, bien sûr! J'espère au moins qu'il se rend compte des déceptions innombrables qu'il a causées. Mon Dieu, quelle tragédie !

Tragédie, non. Mais stupeur, oui. Quoique, tout bien réfléchi, c'était à prévoir. Ophélia avait eu raison et, malheureusement, Sabrina aussi.

La nuit dernière, Duncan n'avait cédé qu'à une impulsion. Une opportunité qu'aucun jeune homme saint d'esprit et de corps n'aurait laissée passer. Et qu'elle n'avait pas empêchée.

Sabrina ne regrettait pas de s'être abandonnée dans les bras de Duncan. Non. Ce qui la blessait, qui la déchirait même, c'était que Duncan n'ait pas attendu quelques jours pour demander Ophélia en mariage. Avait-il pris conscience, en faisant l'amour avec elle, que ses sentiments se portaient résolument vers une autre? Sans doute...

Eclatante de triomphe, Ophélia apparut, et quelques personnes la félicitèrent. Raphaël avait raison sur un point : personne ne semblait éprouver grand enthousiasme à célébrer la nouvelle.

Incapable d'endurer la jubilation d'Ophélia qui ne manquerait pas de venir pavoiser devant elle si elle l'apercevait, Sabrina préféra s'enfuir.

Et vite.

— Je ne me sens pas très bien, Hilary.

— Je te comprends, ma chérie. Moi-même j'en ai l'estomac tout retourné. Nous rentrons?

— Oui, s'il te plaît.

Chapitre 33

Les coups martelés à la porte finirent par réveiller Duncan. Il menaça l'importun de le rosser avec le tisonnier s'il ne cessait pas immédiatement de frapper mais ce dernier, nullement impressionné, entra tranquillement dans la chambre. Duncan ne le remarqua pas tout de suite. Assis dans son lit, il se tenait la tête en essayant de rassembler ses esprits.

— On dirait que ce n'est pas la grande forme, vieux frère. Un peu trop forcé sur l'alcool pour fêter ça, hier soir ?

Duncan ouvrit les yeux avec difficulté et parvint avec peine à fixer l'intrus.

— Le tisonnier ne suffira pas, bougonna-t-il en reconnaissant Raphaël Locke. C'est une massue qu'il me faut.

Raphaël approcha une chaise du lit et s'assit en riant.

Comprenant que ce dernier ne semblait pas disposé à partir, Duncan grogna en se cachant sous l'oreiller. Cela ne suffit malheureusement pas à étouffer la voix de Rafe.

— C'est sûr que si je me trouvais dans votre situation, je serais malade à mourir, moi aussi. Qu'est-ce qui vous a pris de changer d'avis à propos d'Ophélia ?

— Pourquoi diable aurais-je fait une chose pareille ?

— Parce que sa beauté vous a rendu fou, peut-être.

Duncan se rassit en ronchonnant.

— Nous n'avons pas les mêmes critères de beauté. Un Highlander tient à ce que sa femme ait une constitution suffisamment solide pour résister aux rigueurs de l'hiver. Je vois mal la fragile Ophélia survivre dans ces conditions. Elle commencera à dépérir aux premiers signes de mauvais temps et il fait toujours mauvais, dans le nord de l'Ecosse.

Je n'aurais jamais dû l'oublier, même si elle a réussi une fois de plus à m'entortiller, avec sa langue de vipère.

— Mais vous allez habiter en Angleterre maintenant, non?

— Si je devais ne plus revoir mon pays natal, je crois que j'en mourrais.

— Alors comment vous êtes-vous retrouvé de nouveau dans ce pétrin, vieux frère ?

Duncan s'efforça de rassembler ses souvenirs. Ses pensées étaient si confuses, ce matin. Il revoyait ses grands-pères lui expliquer qu'il devait épouser Ophélia, très vite, qu'il ne pouvait faire autrement.

Mais Duncan était trop éméché pour réagir et, dans son ivresse, il avait répondu que cela lui était égal.

Comment avait-il pu dire une chose pareille ? Il était donc saoul à ce point ?

Les efforts qu'il faisait pour tenter de se rappeler les événements de la nuit amplifièrent sa migraine et il finit par renoncer.

— Je n'ai rien fait de mon plein gré, je vous assure.

— Ah c'est donc ça ! Eh bien, vous me décevez. Je croyais que vous aviez un peu plus de personnalité, que vous étiez capable de vous opposer à la volonté de vos grands-pères.

— Depuis quand mes affaires vous concernent-elles ?

— Depuis que j'ai décidé de vous prendre sous mon aile, bien sûr.

— Je me passe fort bien de votre aile, merci.

— Trop tard, je n'abandonne pas mes amis sous prétexte qu'ils se comportent comme des imbéciles.

— C'est mon dernier avertissement, *l'ami*. Si vous ne sortez pas d'ici pour que je puisse mourir en paix...

— Allons, pas de menace. Vous n'êtes pas en état de les mettre à exécution.

C'était si vrai que Duncan enfouit de nouveau sa tête sous l'oreiller et parvint à se rendormir quelques minutes.

Quand il se réveilla, après un moment dont il n'aurait su déterminer la

longueur, sa migraine avait un peu décréu mais Raphaël Locke était toujours là. Assis à son chevet, il lisait un livre qu'il avait pris dans l'un des rayonnages de la bibliothèque.

— Quelle heure est-il? maugréa Duncan en s'asseyant avec précaution, de peur de raviver sa migraine.

— Pas trop tard, répliqua Raphaël en posant le livre. Je crois même que, si vous vous dépêchez, vous avez encore une chance de trouver quelque chose à manger en bas.

La seule idée de la nourriture fit virer le teint de Duncan au blanc verdâtre. Il bondit vers le cabinet de toilette d'où il ressortit quelque peu soulagé. Il se sentait mieux quand il se remit au lit.

— Vous êtes encore là ? demanda-t-il à Raphaël. De sa chaise qu'il n'avait pas quittée, ce dernier l'observait avec attention.

— Vous dormez toujours tout habillé? voulut-il savoir, ignorant la question.

— Seulement quand je ne sais plus comment j'ai atterri dans mon lit.

— Ce qui devrait être une excuse...

— Pourquoi êtes-vous là ?

— Par curiosité, bien sûr. J'avoue ne pas comprendre ce qui s'est passé hier. Comment avez-vous pu changer d'avis aussi brutalement en l'espace d'une soirée ? Autant me le dire tout de suite, car vous ne vous débarrasserez pas de moi tant que vous n'aurez pas répondu à cette question.

— Si seulement je me souvenais, je me ferais un plaisir de vous éclairer, mais puisque je ne peux pas...

— Quand vous vous sentirez un peu mieux, la mémoire vous reviendra. J'attendrai.

— Alors si cela ne vous dérange pas, allez attendre ailleurs.

— Et vous laisser ignorer la vérité encore plus longtemps? Pas question. Ma présence vous stimulera.

Si Duncan n'avait pas eu tellement mal à la tête, il aurait jeté Raphaël dehors. Mais il eut tout juste la force de se laisser retomber sur les

oreillers et de fermer les yeux. Comme il tentait toujours de se souvenir, le voile se leva peu à peu.

— Vous rougissez, vieux frère. Je reconnais que ça vous va beaucoup mieux que le vert.

Duncan s'empourpra de plus belle. Il aurait donné n'importe quoi pour être seul et se pencher de plus près sur ce qu'il se rappelait. Mais avec ce casse-pieds, avide de connaître les détails de sa soirée...

— Elle l'a fait pleurer, laissa tomber Duncan, ce qui m'a rendu furieux parce que je sais combien sa langue de vipère peut-être cruelle. J'ai voulu savoir ce qu'elle lui avait dit.

— Je devine qui est la langue de vipère, mais qui a-t-elle fait pleurer? s'enquit Raphaël, l'air inquiet.

— Il ne s'agissait pas de votre sœur, rassurez-vous. C'était Sabrina. J'ai essayé de lui faire dire ce qui s'était passé mais Sabrina était trop bouleversée pour en parler... Alors, je suis allé interroger la responsable de son chagrin. Quand j'ai enfin réussi à la trouver, j'étais furieux parce que j'ai eu un mal fou à lui mettre la main dessus. C'est une domestique qui a fini par m'apprendre qu'elle était dans sa chambre. J'ai cru qu'elle était montée chercher quelque chose car il était encore tôt et la fête battait son plein, et j'ai pensé que ce n'était pas plus mal, dans la mesure où ce que j'avais à lui dire ne nécessitait pas de témoins. Pas une seconde il ne m'est venu à l'esprit qu'elle avait pu monter se préparer pour la nuit.

— J'ai un mauvais pressentiment. Vous l'avez surprise dans son lit ?

— Pas tout à fait. Elle était en... petite tenue, jupons et chemise. Je ne m'en suis même pas rendu compte. Vous ne me croyez pas? dit Duncan, comme Raphaël émettait une sorte de plainte inarticulée.

C'est pourtant la vérité. J'étais aveuglé par la colère et puis, entre nous, il n'y a pas grande différence entre ces vêtements de dessous et certaines robes.

— Oui, d'accord, d'accord. Mais venons-en au fait.

— Il faut bien que je vous explique comment j'en suis venu à compromettre cette fille sans même la toucher !

— Seigneur, c'est donc ça? Vous l'avez laissée vous embobiner, vous

faire croire que vous étiez obligé de l'épouser sous prétexte que vous l'aviez vue en jupons? Vous ne comprenez donc pas qu'aucun mal n'a été fait? Et puis personne ne vous a surpris, non? Je n'arrive pas à croire qu'elle a réussi à vous coincer avec l'un des plus vieux trucs...

— Si vous vous taisiez ne serait-ce que cinq minutes, j'aurais peut-être une chance de vous expliquer ce qui s'est exactement passé!

l'interrompit Duncan. Elle était horrifiée et aussi furieuse que moi.

J'aimerais lui faire porter le blâme mais c'est impossible.

— Vous vous êtes laissé avoir, je vous le répète. Bien sûr qu'elle a prétendu être outragée, c'est évident. Elle vous a pris au piège, elle est très forte pour ça.

Duncan sentit sa migraine renaître comme il essayait de se rappeler ce qui s'était passé dans la chambre d'Ophélia. Il avait beau fouiller dans sa mémoire, il était face à un trou noir et tous ses souvenirs semblaient occultés par un seul: l'état de fureur sans nom dans lequel il se trouvait quand il était redescendu pour commencer à boire.

Mais les faits lui revenaient par bribes... Il avait tellement tambouriné à la porte qu'elle avait fini par ouvrir en s'écriant :

— Quoi?

Figée sur place par la surprise en le reconnaissant, elle avait d'abord tenté de lui refermer la porte au nez, de peur que quelqu'un ne les surprenne. Au lieu de réfléchir, il s'était engouffré à l'intérieur.

Dans son courroux, il avait oublié qu'il était fort déplacé de se trouver dans la chambre d'une jeune fille si peu vêtue. Et elle n'avait pas remarqué qu'il était furieux.

— Cela pouvait sûrement attendre demain mais je comprends votre impatience, susurra-t-elle en prenant un air de sainte nitouche. Soyez bref, s'il vous plaît. L'une de mes compagnes de chambre pourrait, elle aussi, décider de se coucher tôt. Je vais d'ailleurs vous simplifier la tâche. Ma réponse est oui.

— Ce n'est pas un « oui » que je suis venu chercher ici.

Elle fronça les sourcils.

— Ah? Ne me dites pas que vous êtes venu quémander de nouvelles

excuses. Je vous ai déjà dit combien j'étais désolée de la façon dont s'est déroulée notre première entrevue. Ne pourriez-vous...

— Je voudrais seulement savoir ce que vous avez dit à Sabrina pour qu'elle soit en larmes.

— Sabrina? s'exclama-t-elle dans un hoquet.

La rage s'empara d'elle.

— Vous êtes ici pour me questionner à propos de... Sabrina? Sortez !

Je n'ai rien à dire sur cette pauvre fille.

— Vous allez m'expliquer...

— Vous expliquer quoi? Comment elle m'a insultée? Bouleversée au point de m'obliger à venir me réfugier ici pour pleurer en silence ? Et c'est pour me parler de son chagrin à elle que vous êtes venu ? Sachez que si elle est peinée, c'est à cause des remords, car elle m'a dit des choses terribles ! Voilà, je vous ai répondu. A présent...

Ce fut alors qu'une jeune fille ouvrit la porte. La stupeur la cloua sur place puis un petit sourire flotta sur ses lèvres et elle s'empressa de s'éclipser en marmonnant des excuses.

Duncan ne comprit les implications de cet incident que lorsque Ophélia se mit à hurler :

— Regardez ce que vous avez fait! Au lieu de partir quand je vous l'ai demandé, vous m'avez compromise et maintenant, vous devez m'épouser. Il a fallu que ce soit cette fille qui nous surprenne ! Ma pire ennemie !

— Ce n'est pas la peine de...

— Vous ne vous en sortirez pas comme ça, Duncan McTavish.

Essayez de convaincre Mavis de garder pour elle ce qu'elle vient de voir, vous n'y arriverez jamais. Elle me méprise. Vous n'avez pas vu l'éclat de satisfaction de son regard quand elle s'est rendu compte qu'elle avait les moyens de m'anéantir? Nos fiançailles doivent être annoncées immédiatement.

Duncan n'avait qu'à s'en prendre à lui-même... Au lieu d'attendre le matin pour parler à Ophélia, ou de se retirer quand il avait vu qu'elle s'apprêtait à se mettre au lit, il avait cédé à l'impatience. Il n'avait

même pas couru après Mavis pour lui demander de garder le silence.

Non, il avait cru Ophélia car il ne doutait pas qu'elle eût des ennemies déterminées à lui nuire par tous les moyens.

Il s'était contenté de redescendre et d'essayer de noyer l'événement dans les vapeurs de l'alcool. Il y avait si bien réussi qu'il se souvenait seulement de ses grands-pères lui disant qu'il devait épouser Ophélia Reid, désormais.

Quant aux insinuations de Raphaël...

— Elle n'a pas agi délibérément, reprit Duncan, puisqu'elle ignorait que je la cherchais. Je suis le seul responsable et je ne peux me dérober, à présent, sous peine de ne plus pouvoir me regarder en face.

— Bon sang, vous avez un sens de l'honneur à toute épreuve, n'est-ce pas ?

Raphaël avait l'air écoeuré lorsqu'il se retira enfin.

Chapitre 34

Par la fenêtre de sa chambre, Sabrina regardait la voiture du marquis qui attendait dehors et elle se remit à pleurer, comme chaque fois qu'elle la voyait. Depuis trois jours, l'attelage continuait de venir chaque matin. Obstinément. Le cocher s'arrêtait et attendait des heures avant de repartir à Summers Glade, bien qu'on l'eût prévenu qu'on n'avait plus besoin de lui.

De toute évidence, la fête se poursuivait, là-bas, et ne cesserait sans doute pas avant le mariage, prévu pour le milieu de la semaine suivante. Les invités étant déjà tous sur place, Neville n'aurait pas besoin d'envoyer de faire-part.

Comme l'événement alimentait toutes les conversations et que Sabrina n'avait aucune envie d'en entendre parler, elle restait obstinément enfermée dans sa chambre, où elle ne cessait de pleurer. Elle avait refusé de descendre quand Duncan s'était présenté chez elle, le lendemain de l'annonce de ses fiançailles, puis deux jours après. Elle ne s'était pas montrée davantage quand Ophélia avait demandé à la voir, sans doute pour pavoiser.

Après trois jours de larmes et de souffrance, Sabrina se sentait un peu

plus calme. Elle se disait qu'elle parviendrait à surmonter son chagrin avec le temps, quand ses sentiments s'éteindraient peu à peu. Encore engourdie d'avoir tant pleuré, elle trouva cependant la force de se lever et de quitter sa chambre.

Malheureusement, quand elle entra dans le salon où elle croyait retrouver ses tantes, elle eut la mauvaise surprise de découvrir Ophélia, qu'une domestique venait d'introduire.

Étrangement, sous l'effet de la torpeur qui endormait ses réactions, Sabrina n'éprouva rien en la voyant. Absolument rien.

— Vous vous sentez mieux? s'enquit la nouvelle venue avec un intérêt factice.

— Mieux?

— Quand je suis venue hier, lady Alice m'a dit que vous étiez alitée.

Je voulais vous rendre visite dans votre chambre mais elle m'en a empêchée parce que vous dormiez.

— Oh! ce n'était rien, un peu de fatigue... Que faites-vous ici? Les réjouissances ne sont pourtant pas terminées.

— Non, bien que le nombre d'invités ait considérablement déchu.

Voyez-vous, beaucoup de filles ont estimé que plus rien ne les retenait.

Sabrina n'en doutait pas. Le célibataire le plus convoité leur ayant échappé, elles étaient retournées tenter leur chance à Londres, où la saison mondaine battait son plein.

Un silence inconfortable s'installa. Ni l'une ni l'autre n'avait oublié leur dernière entrevue pas plus que les paroles dures qu'elles avaient échangées. Elles ne s'aimaient pas, c'était évident.

Ophélia finit par pousser un long soupir.

— Je voudrais vous présenter mes excuses, dit-elle en rougissant légèrement et en battant des cils. J'ai réalisé que j'avais été méchante, la dernière fois, et c'est sans doute ce qui vous a poussée à sortir de vos gonds. Je vous dois quelques explications...

— C'est inutile, l'interrompit Sabrina d'un ton affable. Cela n'a vraiment aucune importance.

— Peut-être pas pour vous mais, personnellement, j'ai vraiment regretté notre altercation. Nous sommes amies, après tout.

Sabrina aurait réagi, si elle avait été plus en forme, car il était flagrant qu'elles n'avaient jamais éprouvé la moindre amitié l'une pour l'autre!

Certes, Ophélia l'avait présentée à ses relations, mais pouvait-elle s'en dispenser quand Sabrina était invitée chez elle ? Sabrina ne se faisait aucune illusion : Ophélia avait agi ainsi parce qu'elle y était obligée, et elle ne s'était montrée amicale que pour obtenir quelque chose en retour.

Comme à son habitude, Ophélia ignora l'indifférence de son interlocutrice pour aborder le sujet qui l'intéressait.

— Voyez-vous, je n'étais pas aussi sûre de moi, cette nuit-là. Je suppose que les efforts de Duncan pour me rendre jalouse avaient fini par porter leurs fruits. J'avais des doutes, moi qui n'en ai jamais, et je crains d'avoir passé ma mauvaise humeur sur vous. Je le déplore. Bref, peu après, Duncan mettait un terme à sa petite comédie et me redemandait en mariage.

Un mot perça le brouillard qui embuait l'esprit de Sabrina. Peu après?

C'est-à-dire *avant* de la rejoindre sur la route?

— Quand était-ce ? voulut-elle savoir.

— Est-ce important?

— Quand?

Le ton tranchant de Sabrina surprit tellement Ophélia qu'elle lui répondit :

— Eh bien, juste après votre départ. J'étais bouleversée, et Duncan a dû me voir monter dans ma chambre car il m'a suivie. C'est là qu'il s'est mis à insister, insister... vous ne pouvez pas savoir à quel point...

pour que nous nous fiancions à nouveau. Quand ils ont quelque chose dans la tête, ces Ecossais ! Je pense qu'il n'en pouvait plus de jouer les indifférents. Il ne cessait de répéter que, plus tôt nous serions mariés, mieux cela vaudrait. Il était tellement impatient! J'ai bien cru qu'il allait me faire l'amour sur-le-champ. Si nous n'avions pas été interrompus...

Sabrina dut s'asseoir. Ses jambes ne la soutenaient plus. Le choc qu'elle éprouvait était aussi violent que celui qui l'avait frappée le matin où elle avait appris les fiançailles. Non, c'était pire. D'après ce qu'elle venait d'entendre, c'était Ophélia qui avait excité les sens de Duncan. N'ayant pu assouvir sa passion, celui-ci avait trouvé Sabrina sur son chemin et profité de la situation. Il n'éprouvait donc rien pour elle et, dans l'obscurité, il avait fort bien pu imaginer qu'il se trouvait avec celle qu'il désirait vraiment.

Malheureusement, la douce Sabrina n'hésita pas à croire la perfide Ophélia.

Peut-être aurait-elle eu quelques doutes, si elle avait été plus jolie et l'autre un peu moins belle. Mais elle ne soupçonna rien, tant elle était convaincue de n'avoir aucune chance auprès des hommes, face à Ophélia.

En voulait-elle à Duncan ? Même s'il était fiancé à une autre, pouvait-elle le blâmer d'avoir pris ce qu'elle lui avait offert si généreusement ?

Quel homme aurait refusé ? Non, elle l'aimait toujours, aveuglément.

Il allait épouser Ophélia mais ses sentiments à elle demeuraient inchangés.

— Je suis tellement contente que nous soyons amies de nouveau, poursuivait Ophélia, comme si ses paroles n'avaient produit aucun effet. Edith et Jane m'ont abandonnée, vous savez. Oh ! elles m'ont promis de revenir la semaine prochaine, pour le mariage, mais elles n'en feront rien, je le sais. Une fois qu'elles auront retrouvé l'animation londonienne, elles resteront là-bas. D'ailleurs, je les comprends, j'en aurais fait autant à leur place mais... je m'ennuie tellement sans elles !

Vous devriez revenir à Summers Glade, Sabrina, vraiment. Ne serait-ce que pour me tenir compagnie.

L'arrivée d'Alice dispensa Sabrina de lui répondre qu'il n'en était pas question. La vieille dame pressa aussitôt sa nièce de retourner se coucher, tant à cause de son visage terriblement pâle et défait que pour la tirer de ce mauvais pas.

— Je ne veux pas que tu rechutes, dit-elle à dessein. Tu n'aurais pas dû descendre, c'est trop tôt.

Comme Sabrina, Alice tenait à ce que sa visiteuse s'en aille et ne revienne pas de sitôt. C'était une préoccupation bien inutile, car à

présent qu'Ophélia avait dit ce qu'elle avait à dire, elle ne reviendrait certainement pas.

Chapitre 35

Dans la voiture qui la ramenait à Summers Glade, Ophélia se sentait légèrement irritée. Elle venait d'accomplir sa bonne action : présenter ces excuses ridicules à Sabrina afin de renouer avec elle. Elle espérait avoir réussi car elle s'ennuyait vraiment à mourir à Summers Glade.

Au moins, Sabrina pourrait la distraire !

Il ne restait pas suffisamment de monde au manoir pour qu'Ophélia puisse s'amuser. Sans doute fâché d'avoir dû la redemander en mariage, Duncan l'ignorait. Cet idiot ! Il n'avait qu'à s'en prendre à lui-même. Pour une fois, ce n'était pas elle qui avait manigancé le piège dans lequel s'était empêtrée sa victime...

Jamais elle n'aurait imaginé qu'il serait assez bête pour faire irruption dans sa chambre. Quelle inconvenance, tout de même ! Au début, elle avait cru qu'il venait se faire pardonner. Toute disposée à fermer les yeux sur son impétuosité, elle avait vite déchanté en s'apercevant qu'il n'était là qu'à cause de Sabrina. Quand il avait évoqué cette petite campagnarde, les mots qu'elles avaient échangés toutes deux lui étaient revenus en mémoire et, avec eux, l'idée de le compromettre.

Quelle ironie, pourtant, cette ruse qu'elle n'avait même pas préméditée et qui avait si bien fonctionné ! Dès que l'idée avait germé dans son esprit, elle n'avait eu qu'à le retenir jusqu'à ce que l'une de ses compagnes de chambre se montre. C'était Mavis qui était arrivée. La chance était avec elle, ce jour-là !

Ensuite, Ophélia avait couru chez lord Neville pour le mettre devant le fait accompli. Il était de la vieille école et elle n'avait pas eu besoin de déployer de grands efforts pour le convaincre. Malgré tout, il avait voulu questionner Mavis. Heureusement, ne l'ayant pas trouvée, il s'était résigné à annoncer, le soir même, les fiançailles de son petit-fils.

Edith et Jane étaient parties dès le lendemain ainsi que bon nombre d'autres jeunes filles. À présent, Ophélia jouissait seule de la chambre qu'elle partageait jusqu'ici avec elles.

Mavis avait filé le soir même, ce qui expliquait que Neville ne l'ait pas rencontrée. Trop pressée d'aller répandre la nouvelle à Londres, elle

était rentrée sur-le-champ avec un cousin, sans prendre le temps de faire des bagages qu'on pourrait réexpédier plus tard. Ophélia n'avait aucune peine à comprendre sa hâte : si elle avait eu pareille information à divulguer, n'aurait-elle pas agi de la même façon ?

Mais Mavis n'avait plus rien à gagner à bavarder. Tout cela était trop drôle, décidément ! Car l'annonce des fiançailles lui avait coupé l'herbe sous le pied... On pardonnerait aux amoureux ce moment d'égarement puisqu'ils allaient se marier. Certes, la réputation d'une femme ne résistait pas à pareille affaire si rien n'était immédiatement régularisé.

Mais puisque ce n'était pas le cas... Sans le savoir, Mavis l'avait bien aidée à obtenir ce qu'elle voulait !

Pourtant, comme elle approchait de Summers Glade, une ombre ternissait la jubilation d'Ophélia. Elle regrettait de n'avoir pas été plus cruelle envers Sabrina. Bien entendu, elle n'éprouvait aucun sentiment de culpabilité à lui avoir menti. Cette petite peste l'avait bien mérité.

Sabrina n'avait qu'à pas essayer de lui voler Duncan ! Mais une chose intriguait Ophélia, et c'est pourquoi elle avait feint de vouloir rester son amie. En quoi le moment de la confrontation, à propos duquel elle avait également menti, avait-il tant d'importance à ses yeux ?

De retour au manoir, Ophélia apprit que lord Neville voulait lui parler et elle se rendit directement dans le salon où le vieil homme recevait.

Elle attendait ce moment depuis plusieurs jours mais, comme son petit-fils, Neville s'appliquait à l'ignorer depuis l'annonce des fiançailles. Sans doute comptait-il lui présenter des excuses. Après tout, elle tenait le rôle de la victime dans cette histoire. Elle aurait pu montrer plus de dépit d'être obligée d'épouser Duncan. Certes, elle était ravie que la situation ait tourné à son avantage, mais elle s'était bien gardée de le laisser paraître !

Mais Ophélia se trompait totalement sur la cause de cet entretien. Elle venait à peine de s'asseoir dans le fauteuil placé devant le bureau de Neville que celui-ci commença d'une voix dure :

— En dehors du fait que vos parents ont été informés de ce qui s'était passé et ne vont pas tarder à arriver, je dois discuter de certaines choses avec vous.

— Bien sûr, répondit-elle avec une certaine appréhension car l'intonation du marquis ne présageait rien de bon.

— Je me suis laissé dire par plusieurs personnes que vous preniez un malin plaisir à faire courir des rumeurs et des cancan.

La jeune fille se sentit immédiatement offensée. Comment osait-il la sermonner alors qu'aucune parenté d'alliance ne les liait encore ?

— Tout le monde bavarde, lord Neville, rétorqua-t-elle.

— Certes, mais pas forcément avec des intentions malveillantes. Je préfère vous prévenir, lady Ophélia, que je ne tolérerai pas ce genre de conduite. Une fois que vous appartiendrez à ma famille, vous devrez vous conduire d'une manière irréprochable.

A présent, Ophélia se sentait non seulement choquée mais insultée.

Malveillante ? Elle ? Quelle drôle d'idée ! Elle en remettait bien quelques-uns à leur place, de temps en temps, et il lui arrivait aussi de prendre des petites revanches, mais de là à l'accuser de malveillance...

Sans doute faisait-il référence aux bruits qu'elle avait fait courir pour ridiculiser Duncan, au début. Pourtant, Duncan ne s'était pas senti blessé.

— Si vous trouvez ma conduite désobligeante, monsieur, dites-le ouvertement mais ne m'accusez pas de...

— Ma chère, la coupa-t-il calmement, si vous m'aviez écouté, vous sauriez que je trouve votre conduite désobligeante. De très nombreuses personnes m'ont informé de votre fâcheux penchant. Vous avez parlé à tort et à travers à propos de Duncan, et c'est inacceptable.

Asseyez-vous ! rugit-il comme elle se levait avec indignation.

Ophélia se laissa retomber dans son fauteuil. Ses joues brûlaient de colère, à présent. Si lord Neville n'avait été un personnage aussi important, elle aurait quitté cette pièce sur-le-champ, car ce n'étaient ni son ton dur ni ses regards foudroyants qui l'impressionnaient.

— Ne vous méprenez pas, continua-t-il avec calme mais détermination. Cette conversation aurait déjà eu lieu si Duncan n'avait pas refusé de vous épouser après vous avoir vue la première fois. Il faut que vous compreniez qu'en entrant dans notre famille, il vous incombera de très hautes responsabilités pour lesquelles vous n'avez pas été préparée et que vous ne soupçonnez pas.

— Je suis la fille d'un comte, rétorqua-t-elle avec hauteur. Je puis vous assurer que j'ai reçu une éducation irréprochable.

Il lui jeta un regard sceptique avant de poursuivre sur le même ton :

— L'éducation que vous avez reçue à Londres ne vous servira pas forcément ici. Nous vivons sur des terres en exploitation. En tant que future marquise, vous aurez de nombreuses tâches à accomplir. Elles occuperont une grande partie de votre temps et vous mettront en contact avec les gens les plus divers, des ramoneurs de cheminées aux vicaires et même à la reine. Mais quelles que soient ces personnes avec lesquelles vous aurez à traiter, en tant que marquise de Birmingdale vous devrez vous conduire convenablement.

— De quelle sorte de travail s'agit-il ? s'inquiéta Ophélia.

— Du travail inhérent à un domaine de cette taille. Je présume que vous avez été formée à diriger une grande maison ? Mon secrétaire vous informera des tâches qui vous reviennent, en plus de celles de maîtresse d'intérieur. Inutile de préciser qu'il vous restera très peu de temps pour vos loisirs, pour recevoir ou pour... cancaner.

— Je ne pourrai pas recevoir ? demanda-t-elle, incrédule.

Il n'était pas sérieux ! Pour elle, devenir marquise allait de pair avec des réceptions grandioses et régulières. A Londres, les dames de son rang étaient des hôtesse irréprochables et l'on se bousculait pour répondre à leurs invitations. Bien entendu, elle prévoyait de prendre sa place parmi elles et de régner sur elles en reine.

Mais le marquis semblait sérieux et cette impression se confirma lorsqu'il ajouta :

— Nous n'avons pas l'habitude de recevoir, ici, sinon en de rares occasions et seulement dans des buts précis. Cette réunion mondaine fait partie de ces exceptions. Je ne veux pas avoir à le répéter. Il n'est pas question non plus que vous gardiez un pied-à-terre à Londres. Ce serait une dépense inutile, d'autant plus que nous n'allons jamais à Londres.

— Je vous rappelle que ma famille vit là-bas. Il est évident que j'irai les...

— Ce sont eux qui viendront vous voir ici. Je vous garantis que vous n'aurez pas le temps de voyager ni de vous amuser. Pas plus que Duncan, d'ailleurs. Il faut que vous gardiez bien cela à l'esprit. Vous

vivez à la campagne, maintenant.

Hélas, elle voyait parfaitement ce qu'il voulait dire. Les nobles qui vivaient sur leurs terres quittaient rarement leur domaine. Ils ne participaient pas à la vie mondaine et animée de Londres. Peu à peu, ils oubliaient la mode et devenaient des *campagnards*. Ils ne s'intéressaient plus qu'au temps qu'il faisait, aux récoltes, aux cours du blé. Le monde londonien, tout au moins celui qu'elle fréquentait, méprisait ces familles et les apparentait aux classes laborieuses.

Ophélia se croyait en plein cauchemar. Cet avenir n'était pas du tout celui qu'elle espérait quand elle avait finalement décidé que Duncan ferait l'affaire. Ses titres futurs et son physique séduisant ne valaient pas de vivre les horreurs que lord Neville était en train de lui décrire.

À son grand désarroi, Ophélia devina qu'elle n'avait pas d'autre issue que d'épouser Duncan, à présent. Tout ça parce que Mavis lui avait déclaré la guerre. Si celle-ci était restée son amie, elle aurait accepté de tenir sa langue. D'autant plus que rien de répréhensible ne s'était passé.

Après tout, Ophélia n'était pas vraiment compromise. Ce n'était pas comme si Duncan et elle avaient fait l'amour. Peut-être était-il encore temps de reculer. Encore fallait-il que Mavis accepte de se taire...

Mais pourquoi le ferait-elle, si elle pouvait nuire à celle qu'elle détestait? Et comment annuler une deuxième fois ses fiançailles? Il n'en était pas question... Mavis sauterait aussitôt sur l'opportunité de répandre ses rumeurs sordides.

— Vous ne vous sentez pas bien? s'enquit Neville, mettant un terme à ses pensées.

— Pas très, non... Si vous voulez bien m'excuser.

Sans attendre sa permission, elle se précipita hors de la pièce.

Chapitre 36

Le bruit de la porte qui claqua fit grimacer Neville. Il se laissa aller contre le dossier d'un air pensif, se demandant s'il n'avait pas exagéré.

— Vous avez des doutes ? demanda Archibald.

Sa tête surgit de derrière le haut dossier du fauteuil dans lequel il était

resté inaperçu durant tout l'entretien. Du moins pour Ophélia.

— C'est le moins qu'on puisse dire, répondit Neville d'une voix lasse.

— Vous avez tort. Elle est loin d'être la victime innocente dans cette affaire. Elle a fait quelque chose qui a mis le petit en rage, et qui l'a entraîné à agir ainsi, au mépris de toute prudence.

— Vous a-t-il dit pourquoi il était si en colère ? Archibald soupira en se levant pour venir s'installer en face du bureau du marquis.

— J'ai essayé de le questionner... Chaque fois, il me répète qu'il a perdu son sang-froid, que tout est sa faute, qu'il s'en veut... mais il ne me dit rien de la cause... absolument rien. Et ça me brise le cœur de le voir aussi malheureux.

— Vous croyez que ça me laisse indifférent ? C'est vous qui affirmiez que seule la beauté de la fille comptait. Vous voyez maintenant que cela ne suffit pas.

— Je vous dispense de vos commentaires, ronchonna Archie.

Pourquoi ai-je suggéré cet entretien avec elle, à votre avis ? Elle me paraissait trop contente de ce déplorable dénouement. A présent, elle l'est moins, et si quelqu'un peut imaginer un moyen de se sortir de cette situation sans issue, c'est bien cette intrigante ! Vous lui avez dit la vérité ou vous l'avez embellie un tout petit peu ?

— Embellie, non. Exagérée, certainement. Je sais très bien qu'elle ne se plaira jamais ici. Je le sais d'ailleurs depuis la première fois que je l'ai vue, et c'est pourquoi j'étais tellement soulagé que Duncan ait tout de suite deviné celle qui se cachait derrière ce joli minois.

Neville soupira avant de poursuivre.

— Je crains malheureusement que ce que je viens de lui dire ne change pas grand-chose. Elle ne peut plus rompre, à présent, même si elle en a envie. Sa réputation serait trop gravement atteinte si l'incident s'ébruitait. Elle le sait autant que nous.

— Mais la fille qui les a surpris n'a rien dit, il me semble. Vous en auriez été informé, n'est-ce pas ? Peut-être est-elle tout simplement discrète ? Et même si elle déteste Ophélia, comme celle-ci le prétend, il se peut qu'elle ait des scrupules à se venger aussi basement.

— Nous ne pouvons tabler là-dessus, Archibald, et vous le savez.

Nous devons envisager le pire et nous efforcer de l'éviter. Si nous n'avons rien entendu concernant cette affaire, c'est qu'il n'y a plus lieu de l'ébruiter, maintenant que les fiançailles ont été annoncées.

— Et vous n'avez toujours aucune trace de cette fille ?

— Hélas, non. Elle s'est évaporée dans la nature et ses parents ont également disparu.

Archibald s'étonna.

— Auraient-ils peur de vous ?

— J'aimerais bien, mais ce n'est pas le cas. Lord Newbolt déteste qu'on lui pose des questions, en règle générale, et surtout quand il n'a pas les réponses. Il paraît qu'il était livide quand mon envoyé s'est présenté chez lui pour la quatrième fois. Une fois de plus, il a refusé de lui parler et, peu après, il quittait Londres avec sa femme pour ne plus être dérangé. S'ils savent où leur fille est allée lorsqu'elle a quitté Summers Glade, ils ne nous le diront plus. Mais à mon avis, elle n'a rien dit de sa retraite à personne et je pense que cela explique la colère de lord Newbolt.

— Ce ne doit tout de même pas être si difficile de la trouver ! Vos laquais seraient-ils tous incompetents ?

Neville ignore cette pointe.

— Elle s'est bel et bien cachée, et nous n'avons plus qu'à envisager de protéger nos futurs arrière-petit-fils de l'influence de leur mère.

Archibald balaya le problème d'un geste de la main.

— Vous n'aurez qu'à me les envoyer. Ophélia ne voudra pas venir dans les Highlands, croyez-moi.

— Ce n'est pas possible.

— Eh bien ! nous voilà repartis pour nos chamailleries.

— Pas du tout, répliqua sèchement Neville. Je préfère vous prévenir que les enfants de Duncan seront anglais, apprendront l'amour de ce pays et se comporteront comme des Anglais avant que vous ne mettiez vos mains sur eux.

— Ne m'insultez pas plus que nécessaire, mon vieux, sinon je vais

penser que vous ne m'aimez plus du tout, remarqua Archie avec un petit rire.

— Je vois que vous avez saisi, bien que je me demande comment vous pouvez vous amuser de la situation.

— Ce n'est pas la situation qui m'amuse, c'est vous, quand vous prenez vos grands airs très anglais. Récapitulons. Nous sommes d'accord sur un point: nous ne voulons pas qu'Ophélia Reid entre dans notre famille. Et si nous repoussions le mariage jusqu'à ce que nous ayons trouvé la petite Mavis ?

Neville poussa un nouveau soupir.

— Essayez de comprendre. Si cette fille a renoncé à parler, du fait de l'imminence du mariage, que fera-t-elle de son information si elle venait à soupçonner ces fiançailles de n'être qu'une farce ? Elle se mettrait aussitôt à la divulguer à tort et à travers...

— Pourquoi essayez-vous tellement de protéger cette Ophélia, au détriment de votre famille et de la mienne ?

— Qu'insinuez-vous? Que nous devrions jeter Ophélia aux loups? J'y ai pensé, figurez-vous, parce qu'elle ne mérite pas les efforts que nous déployons pour la protéger. J'en ai même glissé un mot à Duncan, quoique très indirectement. Mais d'après vous, comment a-t-il réagi, dans la mesure où il s'estime responsable ?

Ce fut au tour d'Archie de soupirer.

— C'est un garçon bien. Et même s'il la méprise, il ne veut pas qu'elle pâtisse d'une faute dont il s'accuse. Il nous reste donc à trouver la petite Newbolt et à espérer que lady Ophélia inventera elle-même un moyen d'échapper au mariage. Maintenant que nous lui en avons dressé un tableau attrayant...

— Je ne compte pas trop sur elle. Nous allons redoubler d'efforts pour faire sortir Mavis de sa cachette. Croyez-moi, si je la rencontre, je ne reculerai devant rien pour obtenir son silence. Je la paierai, la menacerai, la supplierai s'il le faut. Mais le temps presse, le temps presse !

Plus la date de son mariage approchait, plus Duncan avait du mal à parler aimablement aux invités de Summers Glade, aussi s'efforçait-il de les éviter au maximum. Heureusement, le fait qu'il n'était plus le centre d'attraction lui facilitait la tâche. Sa présence continuelle ne s'avérait plus nécessaire. Il s'absentait donc durant de longues heures sans que l'on s'en étonnât.

Ses grands-pères le laissaient souvent seul, à présent. Ils avaient ce qu'ils voulaient: Duncan allait se marier, même si la femme qu'il avait élue ne semblait pas leur convenir plus qu'à lui.

Jamais, de toute sa vie, Duncan ne s'était senti aussi découragé, abattu.

Si la perspective de devoir s'installer en Angleterre auprès d'un grand-père qu'il ne connaissait pas l'avait déjà fortement éprouvé, la nécessité d'épouser une femme qu'il n'aimait pas et n'aimerait jamais n'arrangeait rien.

Il avait besoin de réconfort. Il avait besoin de Sabrina, mais il commençait à douter de la revoir un jour, ce qui achevait de le démoraliser.

Sans doute le méprisait-elle, à présent. Elle l'évitait délibérément. Il ne pouvait l'en blâmer... Il avait profité d'elle à un moment où elle était complètement bouleversée et incapable de réagir. Pire, juste après avoir fait l'amour avec elle, il s'était fiancé à une autre femme. Il n'osait même pas imaginer ce qu'elle pensait de lui. D'autant plus qu'il n'avait pu s'expliquer, puisqu'elle refusait de le voir.

Il s'était présenté chez elle, avait laissé des billets. Chaque fois, on lui avait répondu qu'elle était indisposée : une façon courtoise de lui signifier qu'il n'était pas le bienvenu. Et, bien que les longues promenades quotidiennes de Sabrina fussent connues de tous, il ne l'avait pas rencontrée une seule fois dans la campagne.

Pourtant, chaque matin et chaque après-midi, il chevauchait dans l'espoir de croiser son chemin. Il traversait la route d'Oxbow plusieurs fois par jour, passait devant le cottage by the Bow. Il s'asseyait des heures sur la colline, là où ils s'étaient rencontrés pour la première fois. En vain.

Et voilà qu'aujourd'hui, elle était là, sur la route, un peu plus loin en contrebas. Le vent d'hiver déployait ses cheveux, soulevait l'épais manteau qui cachait ses formes aux rondeurs exquises. Il lança son cheval au galop et s'arrêta à sa hauteur. Il aurait voulu la prendre dans

ses bras et ne plus jamais la laisser repartir. Mais au lieu de cela, il se mit à crier, laissant exploser la frustration, l'inquiétude, l'angoisse qu'il éprouvait à cause d'elle.

— Que faites-vous dehors par ce froid, alors que vous étiez malade? A moins que vous ne l'ayez pas été vraiment? Pourquoi diable refusez-vous de me voir quand je viens chez vous ?

Elle le considéra d'un air étrange, ouvrit la bouche pour répondre, la referma, plusieurs fois. Puis elle lui tourna le dos et continua son chemin.

Comment? Il la suivit des yeux, incrédule. Il lui fallut quelques instants pour comprendre qu'il venait de l'agresser et de l'accabler de reproches. Il l'avait offensée !

Il s'élança derrière elle.

— Attendez!

Elle n'en fit rien.

— Parlez-moi, au moins.

Elle s'arrêta et se contenta de dire :

— Il ne faut pas que l'on nous voie ensemble, Duncan.

— Pourquoi?

— Vous êtes fiancé. Vous n'avez donc aucun besoin de vous entretenir avec une autre femme ni de la retenir sur la route. Cela pourrait prêter à confusion et parvenir aux oreilles d'Ophélia qui, certainement, n'apprécierait pas.

Puis elle reprit sa route.

Furieux, Duncan ne tint pas compte de l'amertume qui avait percé dans sa voix.

— Je me moque de ce que pense Ophélia. Je verrai mes amis si j'ai envie de les voir, et nous sommes toujours amis, n'est-ce pas ?

Sabrina s'arrêta, mais seulement le temps de répondre :

— Ophélia ne vous permettra pas d'avoir des amies femmes, Duncan, vous devriez le savoir!

— Que vous a-t-elle dit l'autre nuit pour que vous soyez à ce point bouleversée ?

— En réalité, j'étais contrariée parce que j'ai perdu mon calme et que je me suis abaissée à son niveau. Je n'ai pas su tenir ma langue et je m'en suis voulu.

Duncan n'imaginait pas un instant Sabrina perdant son calme. Ses griffes ne devaient pas faire beaucoup de mal! Quoique... la réserve distante qu'elle lui manifestait en ce moment même fût déjà assez difficile à supporter.

Il descendit de cheval et lui barra le chemin.

— Céder à la colère peut avoir des conséquences terribles, vous savez...

Il avait dit cela avec une telle tristesse qu'il eût fallu qu'il lui soit totalement indifférent pour qu'elle ne réagisse pas.

— Des conséquences terribles? Qu'avez-vous fait?

— J'étais furieux que vous ayez été peinée au point de vous enfuir en courant dans la nuit. Vous veniez de parler à Ophélia. J'en ai déduit qu'elle était la cause de votre chagrin.

— Pas exactement. Ses insultes subtiles ne m'atteignent pas. C'est ma propre conduite qui m'a choquée.

— Mais vous ne m'avez pas dit ce qui s'était passé, quand je vous l'ai demandé, cette nuit-là. Alors je suis retourné à Summers Glade pour m'informer à la source. Comme je ne parvenais pas à trouver Ophélia, ma colère est montée. Et quand enfin je l'ai dénichée, je ne me suis pas rendu compte que l'endroit était inapproprié.

— Où était-elle ?

— Dans sa chambre.

— Oh... commenta simplement Sabrina, sous le choc.

— C'était sans importance si personne ne nous avait surpris.

— Qui vous a vus ?

— Mavis Newbolt. Ophélia m'a affirmé que celle-ci la détestait et allait

s'empresse d'ébruiter la nouvelle. J'ai espéré qu'il n'en serait rien et je suis parti à la recherche de Mavis pour savoir si oui ou non elle avait l'intention de provoquer un scandale. Mais elle avait disparu et, depuis, elle est introuvable.

— Etes-vous en train de me dire que vous avez redemandé Ophélia en mariage à cause de cela ?

— Pourquoi l'aurais-je fait, sinon? Vous ne croyez tout de même pas que j'aie envie de l'épouser?

— Et c'est arrivé après que vous... m'avez ramenée à la maison ?

— Oui-

Sabrina détourna les yeux. Il crut percevoir un gémissement étouffé...

Quand elle le regarda de nouveau, ce fut sans la moindre expression.

— Ophélia ment sur beaucoup de choses, mais pas sur les sentiments que Mavis lui porte. Elles étaient amies, puis se sont brouillées récemment, à Summers Glade. Depuis, Ophélia s'applique à salir son nom.

— Vous connaissez bien cette Mavis? La croyez-vous capable de nuire à Ophélia sans se soucier de blesser quelqu'un d'autre au passage?

— Je suis désolée, Duncan. Je ne la connais pas assez pour vous répondre. Elle m'a semblé plutôt gentille, si ce n'est qu'elle se montrait cassante, quand elle se trouvait près d'Ophélia. Mais cela ne veut rien dire, puisque Ophélia produit cet effet sur tous ceux qu'elle côtoie.

Elle a le don de les amener à révéler le pire d'eux-mêmes.

— Je n'ai pas eu le temps de révéler grand-chose, je vous assure !

Mais sous prétexte qu'on m'a vu dans sa chambre avec elle, je suis accusé de l'avoir compromise alors que je ne l'ai jamais touchée. Et il semble que je n'aie pas d'autre solution que de l'épouser, à moins...

— A moins ?

Comment cette pensée avait-elle pu lui venir à l'esprit? Jamais il ne se servirait de Sabrina pour se sortir de ce mauvais pas. Même si elle lui plaisait, ce serait encore... profiter d'elle.

— Non, rien... ce n'était pas une bonne idée.

— Je pense que vous devriez explorer toutes les idées qui vous viennent, au contraire, si vous ne voulez vraiment pas l'épouser, répliqua-t-elle sèchement.

Sa froideur le mit sur la défensive.

— Vous croyez que je ne l'ai pas déjà fait? Je suis certain d'une chose, en tout cas : ce n'est pas Ophélia que j'ai compromise, c'est vous. Et c'est vous que je devrais être obligé d'épouser... Oh! ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Inutile d'y songer, Duncan, reprit Sabrina d'une voix qu'elle s'efforçait de plus en plus difficilement de maîtriser. Cela ne changerait rien au fait qu'on vous a vu dans la chambre d'Ophélia, seul avec elle. Que vous ne l'ayez jamais touchée n'a pas la moindre importance. Le scandale ne tient pas compte de la vérité, et je suis bien placée pour savoir les dégâts qu'il peut commettre. Je n'ai aucune sympathie pour Ophélia, mais je ne ruinerai pas sa vie pour autant.

Sur ces mots, elle fit volte-face et poursuivit son chemin. Cette fois, Duncan n'essaya pas de la retenir. Cette rencontre ne lui avait pas apporté le réconfort qu'il espérait, bien au contraire.

Par sa faute, Sabrina avait perdu sa joie de vivre.

Chapitre 38

Debout derrière la fenêtre du salon, Duncan regardait la pluie tomber, une pluie drue, serrée, qui réduisait considérablement le champ de sa vision. Il se demanda si Sabrina contemplait le même spectacle. Elle aimait la pluie, les orages, tout ce qui concernait la nature apparemment, en toute saison. Il se souvint de la joie qui s'était peinte sur son visage, le jour où il l'avait entraînée sur la terrasse, sous la tempête...

— Vous ne pouvez continuer à m'ignorer.

Cette voix lui parut discordante. Il savait très bien qu'il s'agissait d'Ophélia. Il venait de percevoir son reflet dans la vitre. On avait allumé les lampes, à cause du mauvais temps. Dans cette lumière douce, Ophélia semblait lumineuse, telle une apparition céleste, avec sa blondeur cendrée et sa peau si pâle.

Duncan ne se retourna pas pour autant. Il n'avait aucune envie d'avoir une conversation avec elle, sur quelque sujet que ce soit et encore moins sur la façon dont il la fuyait. Il n'avait pas encore choisi comment se comporter avec elle.

Plusieurs options se présentaient. Il pouvait lui dire la vérité, c'est-à-dire qu'il ne supportait pas sa présence. Cela aurait pour effet de les éloigner un peu plus. Dans la mesure où ils auraient à vivre ensemble, une fois mariés, cette solution présentait bien des avantages... Il pouvait également lutter contre son aversion et s'accommoder de la situation en s'efforçant d'en tirer le meilleur parti. Mais cela ne tiendrait pas dans le temps. Ses sentiments réels resurgiraient un jour ou l'autre, les faisant aboutir au même résultat: ils vivraient comme des étrangers.

Pourtant, Duncan aurait bien aimé contenter Archie, qui tenait tant à ce qu'il se marie et lui donne des héritiers. Mais le jeune homme n'avait pas la moindre intention d'honorer sa femme. Sur ce point, son grand-père ne serait pas satisfait...

— Que vont penser les gens ?

Tiens, elle était toujours là? Avec un soupir, Duncan se retourna et se résigna à lui faire face.

— Que nous ne voulons pas vraiment de ce mariage, sans doute.

Malgré le débat intérieur qui venait de l'agiter, il avait répondu spontanément, sans réfléchir. En toute sincérité. Il préférerait la vérité, de toute façon. Peut-être parviendraient-ils tous deux à en faire bon usage ?

Mais Ophélia était-elle capable de changer ? Et Duncan le souhaitait-il, finalement ? À la réponse qu'elle lui fit, il comprit qu'elle était allée bien trop loin dans le culte de soi pour jamais en revenir.

— Ecoutez, je ne veux pas vous épouser. Ou plutôt, je ne le veux plus depuis que votre grand-père m'a laissé entrevoir la vie assommante qui m'attendait. Mais vous, vous n'avez aucune raison de continuer à jouer les indifférents. Vous savez bien que ce mariage ne vous déplaît pas, dans le fond. Ce sont les circonstances, qui vous contrarient. La contrainte, voilà tout ! Sidéré, Duncan resta d'abord sans voix, puis il surmonta sa stupeur et répondit tranquillement :

— Ne vous est-il jamais venu à l'esprit que les apparences ne suffisent

pas forcément ? Que certains hommes préfèrent la sincérité à un joli minois ?

Elle le considéra un instant d'un air ébahi puis elle émit un petit rire condescendant.

— J'ai eu des centaines de demandes en mariage qui semblent vous donner tort, la plupart émanant d'hommes qui me connaissaient à peine. Vous disiez que les qualités de cœur primaient ?

— Ces gens-là vous ont fait croire, à tort, que votre beauté était tout ce qui importait. Remarquez, vous leur avez épargné à tous la cruelle désillusion de découvrir un beau matin qui se cachait derrière la jolie façade. Je vais être honnête avec vous, Ophélia. Je n'aime pas vos manières, je n'aime pas la malveillance qui vous caractérise ni la façon dont vous traitez les gens.

— Si vous pensez...

Il interrompit sa réplique indignée avec tout le calme dont il se sentait capable.

— Taisez-vous un moment et laissez-moi continuer. Si nous devons nous marier, et il semble que rien ne pourra nous sortir de ce mauvais pas, nous n'aurons qu'une alternative. Essayer de vivre en paix ou bien transformer notre existence en enfer. La première option me semble plus souhaitable mais elle nécessite que vous changiez de comportement. Pensez-vous en être capable ?

— Mon comportement n'a rien de critiquable.

Duncan soupira.

— Si vous n'êtes même pas capable de reconnaître que vos airs hautains et votre méchanceté ne sont pas louables, alors il est inutile de poursuivre cette discussion.

— Je vous fais subir un tout petit affront et vous en concluez que je suis méchante. Ne vous êtes-vous jamais demandé pourquoi j'avais agi ainsi ? Figurez-vous que je ne voulais pas vous épouser. J'étais furieuse que l'on ne m'ait pas demandé mon avis. J'ai simplement voulu rompre cet engagement. Que voyez-vous là de si répréhensible ?

— Vous auriez pu agir autrement. Me parler franchement, par exemple. Nous aurions ensemble mis un terme à ces fiançailles.

— Vous plaisantez. Je savais pertinemment que vous voudriez m'épouser dès que vous me verriez. Et que rien ne vous arrêterait, si ce n'est un accès de rage qui vous entraînerait à rompre. C'est ce qui s'est produit.

Il la suivait dans son raisonnement, jusqu'à un certain point. En effet, la première fois qu'il avait posé les yeux sur elle, il avait cru que la chance lui souriait. Sa beauté l'avait fasciné, comme elle fascinait tous les hommes. Si elle lui avait dit franchement qu'elle ne voulait pas l'épouser, sans doute aurait-il essayé, c'est vrai, de la faire changer d'avis. Mais il aurait très vite découvert qu'elle n'était pas digne d'être aimée. Son honnêteté n'aurait donc rien changé.

Au lieu de cela, elle s'était efforcée de parvenir à ses fins en lui infligeant un affront.

— Répandre des rumeurs pour salir mon nom s'avérait tellement indispensable?

— Ne soyez pas idiot, voyons. Elles ne vous étaient pas destinées. Je voulais que mes parents comprennent qu'ils n'avaient pas fait le bon choix et qu'ils s'empressent de changer d'avis. Cela n'a pas marché.

Mais ne me dites pas que ces rumeurs vous ont touché, à moins qu'elles ne soient vraies finalement? Elles n'ont fait qu'inciter les curieux à vous rencontrer pour voir si elles étaient fondées ou non.

Duncan secoua la tête.

— Vous rendez-vous compte à quel point vos petites manigances sont méprisables? Il aurait suffi simplement d'être honnête pour...

— Pour rien du tout, l'interrompit-elle. J'ai essayé, Duncan. J'ai tout de suite dit à mes parents que je ne voulais pas épouser un homme que je ne connaissais pas. Vous n'avez pas eu la même réaction, peut-être?

Non, sûrement pas, puisque vous êtes venu pour me rencontrer.

Elle ignorait, bien sûr, qu'il avait été mis devant le fait accompli, tout autant qu'elle.

— Il se trouve que je n'ai été informé de ces projets que quelques jours avant de venir ici. Je suis assez grand pour choisir ma femme tout seul, vous savez. Neville s'est trompé en pensant le faire à ma place.

J'étais décidé à annuler ces fiançailles mais il m'a demandé de vous rencontrer d'abord, ce que j'ai fait.

Ophélia rougit.

— Bon, comment l'aurais-je deviné? Honnêtement, Duncan, puisque les valeurs comptent tant à vos yeux, auriez-vous rompu si je ne vous avais pas insulté ?

— Non, tout au moins, pas immédiatement. Vous êtes très belle, c'est indéniable, mais je n'aurais pas tardé à trouver le ver dans le fruit.

Maintenant, nous n'avons plus le choix. Et vous portez une grande part de la responsabilité car, si vous ne vous étiez pas fait de cette fille une ennemie, nous n'en serions pas là.

— J'en doute. Acheter le silence de quelqu'un est toujours une arme à double tranchant.

Duncan leva les yeux au ciel.

— Mais tout le monde n'a pas besoin d'être acheté ! Il existe des gens qui ne songent pas forcément à briser des vies sous prétexte qu'ils ont surpris une rencontre innocente.

— Vous croyez trop en la nature humaine.

— Et vous, pas assez. Nous voilà donc revenus au point de départ.

J'aimerais savoir si vous êtes disposée à changer de comportement. Je veux dire cesser de vous faire des ennemis pour un oui ou pour un non, cesser vos manigances, vos petites vengeances. Cesser de mentir à tort et à travers et...

— Oh, ça suffit! Et cesser de respirer, peut-être?

— Le sarcasme ne nous aidera pas à avancer.

— Il ne s'agit pas de sarcasme. Vous êtes trop noble d'âme à mon goût, Duncan. Pourquoi ne pas admettre que nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre et ne le serons jamais? Après vous avoir vu, j'ai cru pouvoir vous épouser, finalement, mais ma discussion avec lord Neville m'a fait changer d'avis. Ce serait un vrai calvaire pour moi de vivre ici. Croyez-moi, je ne veux pas plus que vous de ce mariage.

Hélas, je doute que Mavis tienne sa langue. Elle me hait et me haïra

sans doute toujours.

— Pourquoi? Qu'avez-vous fait pour mériter cette haine ?

— Ne soyez pas naïf. Je n'ai rien fait mais ma beauté suffit à susciter des jalousies féroces. Certaines femmes sont prêtes à toutes les bassesses pour me nuire, vous savez. Bien sûr, elles essaient de le cacher et, comme beaucoup de ses semblables, Mavis a prétendu être mon amie simplement parce que je suis connue, que l'on recherche ma compagnie. Croyez-vous que je ne suis pas consciente de la façon dont elles m'utilisent? Être belle n'est pas toujours si facile, voyez-vous !

— Si je ne vous soupçonnais pas d'être pleinement responsable de cette haine, je vous plaindrais.

— Comment osez-vous! Je vous rappelle que si nous en sommes là, c'est à cause de vous et de ces colères que vous êtes incapable de contrôler. Alors débrouillez-vous pour nous sortir de là. Je ne peux pas parcourir tout le pays pour retrouver Mavis mais vous, vous le pouvez. Cessez donc de vous morfondre et faites quelque chose, enfin!

Ophélia tourna les talons, laissant sur place un Duncan médusé et plus désespéré que jamais. Comment pouvait-il trouver Mavis Newbolt, dans ce pays qu'il ne connaissait pas, et sans savoir par où commencer? Ophélia avait pourtant raison sur un point. Il se morfondait. Totalement dépassé par les événements, il se laissait aller.

Car, même si les chances de réussite étaient minces, il devait essayer.

Son seul espoir réel était que les hommes de son grand-père la trouveraient rapidement. La date du mariage approchait si vite.

Chapitre 39

Duncan en était convaincu: jamais il ne parviendrait à retrouver Mavis tout seul. Il avait bien réussi à rassembler quelques adresses mais, avec le peu de temps dont il disposait avant le mariage, comment pouvait-il se présenter chez tous les amis susceptibles d'avoir hébergé la jeune fille? Par qui commencer quand il ne connaissait ni les uns ni les autres ?

Miser sur la chance lui semblant plutôt aléatoire, il se résigna à s'adresser à quelqu'un qui fût capable de l'aider.

Justement, Raphaël le cherchait aussi, pour lui faire ses adieux.

— Je sais, je vais vous porter un coup terrible mais je dois vous dire au revoir. Les bonnes choses ont une fin, les mauvaises également, d'ailleurs. Eh oui! je rentre à Londres. Cette maison est devenue sinistre. Il semble que ce ne soit pas un mariage que l'on s'apprête à célébrer, mais un enterrement.

— Ce n'est pas moi qui vous contredirai. Moi-même, je pars pour Londres et je voulais vous demander...

— Vous prenez la fuite, c'est ça?

Cette réflexion hérissa Duncan mais il avait besoin de Rafe.

— Non. Je pars à la recherche de Mavis Newbolt, celle qui tient le scandale entre ses mains. Elle seule peut m'aider à me sortir de ce mauvais pas.

— Pourquoi à sa recherche? Elle a disparu?

Duncan acquiesça.

— Elle n'est pas rentrée chez elle, après être partie d'ici, et ses parents se sont réfugiés dans leur résidence de campagne car on ne cessait de sonner à leur porte pour les interroger sur leur fille. Neville a lancé des gens à sa recherche mais sans succès, jusqu'à présent.

— On dirait qu'elle n'a pas envie qu'on la trouve.

— En effet. Et pourtant, quelqu'un doit bien savoir où elle se cache.

J'ai l'adresse de certains de ses amis et...

— Ne perdez pas votre temps, l'interrompit de nouveau Raphaël. Si elle se cache, et j'imagine pourquoi, elle n'aura sûrement rien dit à ses amis.

Duncan soupira.

— J'espérais que vous auriez peut-être une idée de l'endroit où elle a pu aller.

— Moi? Je n'ai jamais rencontré cette fille. En revanche, je connais son cousin, John Newbolt. C'est lui qui l'a accompagnée ici. A votre place, je m'adresserais à lui.

— Lui aussi s'est volatilisé. Il paraît qu'il n'est pas rentré chez lui non plus.

Raphaël leva un sourcil étonné puis secoua la tête.

— Non, ils sont cousins germains, cela m'étonnerait que... enfin, peu importe. Les hommes de votre grand-père les cherchent, cela devrait vous rassurer.

Pas vraiment, songea Duncan, car pour l'instant cela n'avait rien donné.

— Selon Archie, Neville ne recule devant aucune dépense pour arriver à un résultat.

— Je le comprends! Maintenant qu'il a vu Ophélia à l'œuvre, l'idée de l'avoir pour petite-fille doit le rendre malade...

— Possible, répondit Duncan avec un haussement d'épaules. Je vous avouerai que je lui parle le moins possible.

— Ah, ah ! Il vous intimide ? Remarquez, cela ne m'étonne pas...

— Bon. Je ne l'aime pas, c'est tout.

— Votre propre grand-père ? Pourquoi ?

Duncan négligea de lui répondre. Cela ne regardait pas Raphaël.

— Je suppose que vous ignorez aussi où je pourrais voir son cousin ?

— Je ne le connais pas bien, répondit le jeune homme après un instant de réflexion. Nous fréquentons le même club mais vous savez de quoi parlent les hommes quand ils sont entre eux... Néanmoins, je crois savoir qu'il a une résidence à Manchester, qu'il réserve à ses maîtresses. Une propriété qu'il a gagnée aux cartes. John vit avec sa mère et cette maison à Manchester est la seule qu'il possède en propre.

Peut-être s'y trouve-t-il avec l'une de ses conquêtes du moment.

— Ne serait-il pas déplacé qu'il y ait emmené sa cousine ?

— Si, bien sûr ! À moins que la maison ne soit vide actuellement. A

mon avis, sa mère ignore l'existence de ce pied-à-terre assez éloigné de Londres pour que John puisse y faire ses petites escapades en toute sécurité. Et si j'étais à la place de ce garçon et que j'avais quelqu'un à cacher, c'est l'endroit que je choisirais. D'autant plus que Manchester est plus près d'ici que Londres.

— Vous avez l'adresse?

— Ne vous ai-je pas déjà dit que je ne connaissais pas bien John ?

Duncan poussa un nouveau soupir.

— Cette ville, elle est grande ? Raphaël se mit à rire.

— Beaucoup trop pour que le premier passant venu puisse vous renseigner. C'est une sacrée grande ville, vieux, rien à voir avec un village.

Quand Raphaël se mettait à parler avec cette désinvolture pleine d'ironie, Duncan avait envie de lui tordre le cou. Raphaël dut deviner ses intentions car il recula d'un pas mais un petit sourire joua sur ses lèvres.

— Je pourrais vous sortir de là.

— Même si c'était vrai, ce dont je doute, pourquoi le feriez-vous ?

— Ne soyez donc pas si méfiant! Je n'ai aucun motif caché. Je sais simplement que vous voulez épouser une autre jeune fille.

Une fois de plus, Duncan s'imagina que Raphaël faisait allusion à sa jeune sœur, Amanda. Son frère était las de lui servir de chaperon et n'avait qu'une envie : la marier au plus vite.

— Vous vous trompez, rétorqua Duncan. Je ne veux pas l'épouser.

— Non? Ça alors... pourtant...

Après un soupir déchirant, il ajouta :

— D'accord, je me suis trompé. Cela ne m'empêche pas de vouloir toujours vous aider.

— Comment?

— En demandant à Ophélia de m'épouser, bien sûr. Je suis votre seul

rival possible.

— Vous avez au moins un point commun avec elle, c'est de vous tenir en très haute estime.

— Non, nous parlons de titres. Uniquement. C'est la seule chose qui l'intéresse, avec la richesse qui en découle, évidemment. N'allez pas vous imaginer que vous lui avez plu par votre seule personnalité ! J'ai donc toutes mes chances, d'autant plus que les titres dont j'hériterai sont très légèrement supérieurs aux vôtres.

— Même si cela pouvait marcher, je me vois mal vous demander un tel sacrifice.

— Quel sacrifice ? Je ne vous parle pas de l'épouser, simplement de la demander en mariage. Nous resterons fiancés quelque temps et puis je romprai. J'irai même jusqu'à lui laisser l'initiative de la rupture, pour qu'elle ne perde pas la face. Personne ne sera lésé et vous aurez échappé à un funeste destin. Ensuite, je retournerai à ma vie dissolue et tout le monde sera content.

— Sauf Ophélia, dans la mesure où son ennemie pourra à tout moment divulguer son information et ruiner sa vie. Qu'est-ce qui l'empêchera de le faire si Ophélia ne m'épouse pas ? Devenir votre fiancée ne la mettra à l'abri de rien du tout, au contraire.

Raphaël fronça les sourcils, dubitatif.

— Oui, bon, vous êtes vraiment dans de sales draps, pas vrai ? Alors qu'attendez-vous ? Figurez-vous que cela fait un sacré bout de temps que je ne suis pas allé à Manchester. Je crois que je vais vous accompagner. A deux, nous serons plus efficaces. Prévenez tout de même votre grand-père pour qu'il envoie ses hommes là-bas.

Duncan avait beau ne toujours pas aimer les manies oratoires de Raphaël, celui-ci commençait à lui plaire.

Chapitre 40

Sabrina s'efforçait de continuer à vivre normalement. Avec le temps, elle espérait retrouver le goût de rire, quand elle aurait chassé Duncan de ses pensées. Pour le moment, elle était encore bien faible. Les larmes formaient souvent une boule dans sa gorge, mais elle les refoulait tant bien que mal.

Son courage vacilla, toutefois, le jour où le pauvre Robert Willison voulut lui parler, tandis qu'elle traversait Oxbow pour partir en promenade. Sabrina éclata brusquement en sanglots. Complètement désespéré, l'infortuné jeune homme courut chercher trois de ses voisins pour qu'ils lui viennent en aide.

Tout ce petit monde fondit sur Sabrina qui, entre-temps, avait surmonté son instant de faiblesse. Comme la jeune fille prétendait qu'une poussière dans l'œil l'avait gênée et que rien ne valait une bonne crise de larmes pour s'en débarrasser, ils l'avaient tous regardée comme si elle avait perdu l'esprit. Elle s'attirait souvent ce genre de regards, désormais, quand elle sombrait dans ses humeurs mélancoliques.

Ses tantes racontaient qu'elle était «remise», mais de quelle maladie ?

Elles ne précisaient pas. Toutes deux savaient bien que cela avait un rapport avec Duncan mais, même entre elles, elles s'abstenaient d'y faire allusion.

D'ailleurs, leur principale préoccupation était de trouver un autre prétendant pour leur nièce. La veille encore, Hilary et Alice s'étaient retirées dans le salon avec elle, après le dîner. Elles avaient alors évoqué un nouveau venu dans les environs.

— Il s'appelle sir Albert Shinwell. Il fait construire un manoir de l'autre côté d'Oxbow, au bord de cette si jolie prairie. Il paraît qu'il vient de faire un héritage inattendu. Il a même des projets à Bath et à Portsmouth. Il doit s'agir d'un gros héritage.

— Il n'est pas marié et ne l'a jamais été. On me l'a confirmé, précisa Hilary.

— Et il est jeune. Même pas trente ans.

Sabrina savait très bien où ses tantes voulaient en venir.

— Je le rencontrerai lors d'une de mes promenades mais, s'il vous plaît, ne l'invitez pas ici pour me le présenter.

— Nous ne ferions rien de tel, ma chérie, en tout cas, pas moi, affirma Hilary.

— Parce que moi je le ferais, peut-être ? riposta aussitôt Alice. Je ne suis pas insensible au point d'ignorer que la petite ne saute pas de joie à l'idée du mariage qui se prépare, la semaine prochaine.

— Mais tu l'es tout de même suffisamment pour le mentionner, rétorqua sèchement Hilary.

Sabrina se leva pour attirer leur attention et les détourner de la dispute qui s'annonçait.

— Je vais bien. Inutile d'éviter d'aborder le sujet devant moi. Hilary a raison. Je pensais à tort qu'il y avait peut-être plus que de l'amitié entre Duncan et moi, mais je m'en remettrai. J'ai surtout été surprise de le voir renouer ses fiançailles avec Ophélia. Je me sens bien, je vous assure.

Là-dessus, Sabrina se retira, laissant ses tantes plus que sceptiques.

— Elle ment, commenta Hilary en soupirant. Elle est toujours anéantie.

— Je sais, approuva Alice en soupirant encore plus fort. Ce Duncan mériterait que je prenne un gourdin et que...

— C'est vrai, mais à quoi cela servirait-il? La petite n'a pas la moindre chance contre une fille comme Ophélia. Pourtant, notre Sabrina est absolument merveilleuse et les hommes sont des crêtions aveugles.

— Si tu veux mon avis, je crois que ce n'est pas plus mal comme ça.

Ce mariage aurait créé une parenté entre Neville et nous, or je n'ai aucune envie de subir la condescendance de ce vieux fou. Quand le scandale a éclaboussé notre famille, jadis, il n'a pas hésité à couper les ponts.

— C'était peut-être pour d'autres raisons, Alice. L'autre jour, chez lui, il a fait une remarque qui m'a donné à réfléchir. Il n'a pas compris le geste de notre grand-père. Il en a été profondément choqué, bien plus que par le scandale qui en a découlé. Ils étaient très liés, souviens-toi, ils allaient toujours chasser ensemble.

— Qu'a-t-il dit?

— Il m'a demandé si l'idiotie sévissait toujours dans la famille.

Les joues d'Alice s'empourprèrent sous l'effet de la colère.

— Quel toupet ! Qui a laissé sa fille partir pour épouser un Highlander, et n'a cessé de le déplorer ensuite? C'était ça, l'idiotie!

Hilary secoua la tête.

— Que voulais-tu qu'il fasse, dès lors qu'elle était tombée amoureuse de cet homme ? Il aurait plutôt fallu les empêcher de se rencontrer.

— J'espère que tu l'as remis à sa place, répondit Alice, toujours indignée.

— Bien sûr. Mais tu conviendras que nous avons eu un peu la même réaction que lui, après le suicide de grand-père.

— Peut-être. Seulement l'eau a coulé sous les ponts, depuis. En tout cas, tu n'aurais jamais dû encourager Sabrina à penser qu'elle avait une chance auprès du jeune Duncan.

— Encouragée? répéta Hilary. J'ai des yeux pour voir, figure-toi. Il était évident qu'elle lui plaisait. Il s'est avéré simplement qu'il l'appréciait comme une amie, voilà tout.

— On ne peut pas le lui reprocher, admit Alice. Cette enfant est un vrai rayon de soleil.

— Sans aucun doute. Et tu te trompes en t'imaginant que Neville se serait opposé à une idylle entre eux à cause du scandale. Peut-être n'aurait-il pas été enchanté, certes. Mais il veut un héritier. Et comme les deux grands-pères sont pressés, ils ne peuvent pas vraiment se permettre de faire les difficiles.

— Mais si! protesta Alice. C'est justement pourquoi ils ont organisé cette fête ! Duncan avait l'embarras du choix et je comprends d'autant moins pourquoi il a renoué avec cette Ophélie... Tu ne trouves pas ça incroyable ?

— L'a-t-il vraiment choisie ?

— Que veux-tu dire ?

— Tu connais la fille de Mary Petty, qui est femme de chambre à Summers Glade ? J'ai parlé avec sa mère, ce matin, chez le cordonnier. Il paraît que personne ne se réjouit du mariage, chez le marquis, et encore moins les futurs époux.

— Ah bon ?

— C'est ce qu'elle a dit.

— Cela n'a pas de sens. Pourquoi se marient-ils, dans ce cas ?

Hilary se contenta de lever un sourcil.

— Ridicule, enchaîna Alice. Rien n'a filtré qui puisse, de près ou de loin, faire penser à un scandale...

— Précisément ! la coupa Hilary. Les mariages arrangés ont souvent cette vertu d'étouffer les rumeurs dans l'œuf!

— Simple supposition.

— Le bon sens...

— Parce que tu en as ? la coupa Alice.

— Pfff... Quand je te parle, c'est comme si je m'adressais à une poignée de porte.

— C'est-à-dire?

— Que tu as beau avoir la clé, tu es incapable de pousser la porte. —

Peut-être ai-je assez de bon sens pour comprendre qu'il n'y a rien d'intéressant à voir de l'autre côté! répliqua Alice avec un air triomphant.

Hilary s'inclina. Ces chamailleries la fatiguaient, parfois. Au moins la vive repartie de sa sœur lui permettait de déposer les armes honorablement.

Chapitre 41

Ce matin-là, en traversant Oxbow, Sabrina fit plusieurs rencontres qui la convainquirent de changer ses anciennes habitudes et d'emprunter, à l'avenir, un autre chemin de promenade. Si elle souhaitait chasser Duncan de ses pensées, elle devait éviter à tout prix ceux qui l'évoquaient par inadvertance. C'était une résolution bien difficile à tenir car, hélas, à la campagne, les nouveaux venus tels que le jeune McTavish ou sir Albert suscitaient inévitablement la curiosité générale.

Sabrina apprit tout d'abord que Duncan était parti pour Londres, très certainement pour acheter un cadeau de mariage à sa fiancée. Mais elle tomba peu après sur Mme Spode, une vieille amie de ses tantes et l'une des plus amusantes, qui haussa les épaules en évoquant ce

«cadeau» dont la rumeur faisait écho. Elle avait une autre version des motifs de cette escapade. Selon elle, il était plus que probable qu'il était parti courir le guilledou une dernière fois avant de se marier, d'autant plus que lord Locke, un noceur de première, l'accompagnait.

— Lord Locke sait sans doute beaucoup mieux où trouver des filles de mauvaise vie que des cadeaux de mariage, affirma la vieille dame. Et si le jeune fiancé revient avec un cadeau, ce sera vraisemblablement l'une de ces maladies... honteuses.

Satisfaite de sa trouvaille, Mme Spode émit un petit rire de crécelle.

Sabrina s'empressa de prendre congé d'elle mais elle fit encore une dernière rencontre avant d'avoir quitté la ville.

Et celle-ci fut la pire, car elle tomba sur le grand-père écossais de Duncan qui sortait de l'auberge. Il la héla. Il semblait la connaître, bien qu'elle ne l'eût jamais vu.

— N'êtes-vous pas Sabrina, l'amie de Duncan?

Comme elle hochait la tête, il continua.

— Je voulais faire votre connaissance à Summers Glade, seulement vous avez cessé de venir. Je me suis demandé pourquoi, d'ailleurs. La plupart des autres filles sont rentrées à Londres quand elles ont compris qu'elles n'avaient pas conquis Duncan. Mais vous n'étiez pas là pour ça, n'est-ce pas ?

— Non, en effet.

— Alors pourquoi avez-vous disparu ?

La question, posée sans détour et d'un ton accusateur, mit le rouge aux joues de Sabrina. Malheureusement, Archibald remarqua le trouble de la jeune fille.

— C'est donc ça... Vous ressentez plus que de l'amitié pour le petit.

L'admettre devant son grand-père eût signifié que Duncan l'apprendrait sous peu. C'était bien la dernière chose que souhaitait Sabrina! D'un autre côté, elle détestait mentir. Mais avait-elle le choix, en pareille situation? Elle rougit de plus belle.

— Ce n'est pas cela du tout. Duncan est charmant, je l'aime beaucoup mais il n'est qu'un ami.

Il la considéra d'un air sceptique tout en feignant de la croire.

— Je suis heureux de l'apprendre. Enfin, je veux dire que je vous trouve tout ce qu'il y a de plus agréable... hum... Le vieux Neville s'inquiétait de tout ce temps que vous passiez ensemble, tous les deux, mais Duncan nous a dit la même chose, qu'il n'y avait entre vous que de l'amitié, oui... une grande amitié. C'est bien pourquoi je trouve bizarre que vous l'abandonniez à son...

— Pardon? le coupa-t-elle. Il se trouve que j'ai été souffrante et que j'ai dû garder le lit quelques jours. Mais je ne l'ai pas abandonné!

D'ailleurs, je lui ai parlé ensuite.

— Ah! bon, bon, je ne savais pas. Est-ce que... continua-t-il, visiblement mal à l'aise. Vous a-t-il dit comment, à cause d'une stupidité...

Il se mit à tousser. Visiblement, il n'osait pas lui demander ce qu'elle savait exactement et Sabrina eut pitié de lui.

— Si vous voulez savoir si Duncan m'a raconté comment il s'était trouvé obligé de demander Ophélia en mariage, c'est oui.

Archibald soupira de soulagement.

— Je préfère ça. J'ai horreur de tourner autour du pot. C'est à cause de ça que je me suis inquiété de votre absence, vous savez. Il a besoin d'amis en ce moment. J'espère que vous l'avez un tant soit peu réconforté en parlant avec lui.

Réconforté? Son dernier entretien avec Duncan avait été plus que pénible. Apprendre qu'il était obligé d'épouser Ophélia lui avait fait autant de mal que s'il lui avait dit qu'il le souhaitait.

Pourtant, elle avait eu deux versions très différentes de la part des deux intéressés. Ophélia passait son temps à mentir. Peut-être avait-elle purement et simplement inventé la passion qu'elle aurait inspirée à Duncan. Mais si c'était Duncan qui mentait en affirmant qu'il ne voulait pas d'Ophélia?

Peut-être avait-il demandé Ophélia en mariage dans un moment de passion éphémère et l'avait-il vite regretté. Il aurait ensuite tenté de se servir de Sabrina pour se sortir de ce mauvais pas. Voilà pourquoi il aurait reconnu d'un air contrit qu'il l'avait compromise...

Non, Sabrina ne parvenait pas à le croire capable d'une telle bassesse.

Pourtant... pourquoi Ophélia aurait-elle menti à propos de l'heure à laquelle Duncan l'aurait demandée en mariage ? Parce que Sabrina avait trahi l'importance que ce détail avait pour elle ?

En réalité, Sabrina ne croyait pas vraiment que Duncan fût capable de lui mentir, mais elle essayait de s'abuser elle-même pour le noircir, dans l'espoir de tuer l'amour qu'elle lui portait...

Elle négligea de répondre à la question d'Archibald.

— Je viens d'apprendre que Duncan était parti pour Londres. Ce voyage lui changera peut-être les idées...

— Pas du tout, il est parti à Manchester, à la recherche de la petite Newbolt.

Surprise par cette nouvelle, Sabrina sentit l'espoir renaître.

— Il sait donc où la trouver ?

— Pas vraiment, hélas. Mais il ne supporte plus de rester à ne rien faire pendant que les gens de Neville se démènent. Et puis le mariage approche.

— En effet, admit Sabrina en réprimant un soupir.

— Je voulais le reporter, mais Neville pense que cela ne ferait que relancer le scandale.

— Eh bien, vous n'avez plus qu'à compter sur la chance...

— Comme vous dites... Toutefois, si Duncan parvenait à se sortir de cette histoire et cherchait une autre épouse, j'ai l'impression que c'est vous qu'il demanderait en mariage.

— Moi ?

— Oui. Et il commettrait une erreur, je le crains. Il a une très haute idée de l'amitié, et vous épouser lui permettrait de vous avoir près de lui constamment. Il a prouvé l'importance qu'il attachait à votre présence en vous invitant à Summers Glade malgré Ophélia. Mais n'allez pas lui prêter d'autres sentiments ! Vous le regretteriez tous les deux.

A présent, Sabrina priait pour parvenir à contenir ses émotions encore

quelques instants, le temps de se soustraire à cet entretien qu'elle subissait malgré elle.

Une amie. Elle n'avait jamais été rien d'autre qu'une amie pour Duncan.

Archibald venait de le confirmer.

— Vous vous inquiétez pour des choses bien improbables puisque le mariage a lieu dans deux jours.

— C'est vrai, admit-il en soupirant. Toutes mes excuses, mon petit, mais j'ai cru bon de vous prévenir, au cas où. Vous viendrez au mariage, n'est-ce pas ?

Assister à la cérémonie où Ophélia et Duncan s'uniront pour l'éternité?

Jamais de la vie.

— Les heureux invités ne manqueront pas ce rendez-vous, répliqua-t-elle en biaisant habilement. Mais, veuillez me pardonner, je dois rentrer, maintenant. Mes tantes risquent de s'inquiéter...

Elle s'éloigna en toute hâte. Déjà, Archibald regrettait ce qu'il lui avait dit. Vraiment, il avait mis la charrue avant les bœufs. A quoi bon prévenir Sabrina contre quoi que ce soit, puisque son petit-fils allait en épouser une autre ? Il aurait toujours pu lui parler plus tard si, par miracle, Duncan parvenait à se tirer d'affaire...

Chapitre 42

La lettre arriva le lendemain après-midi, plongeant Sabrina dans un état de confusion totale. Il ne pouvait s'agir que d'une plaisanterie.

Comment pouvait-on demander une rançon de quarante livres pour quelqu'un d'important ? Quarante mille livres, d'accord, mais quarante... C'était une farce.

Malheureusement, Sabrina ne pouvait se contenter d'ignorer cette lettre. Rien ne prouvait que la personne l'ayant signée était la vraie mais, n'ayant aucune correspondance de l'individu en question lui permettant de comparer, la jeune fille préféra agir comme s'il s'agissait d'une signature authentique.

Bien sûr, elle la montra à ses tantes, bien que l'expéditeur lui eût expressément déconseillé d'en parler à qui que ce soit. Elle ne pouvait quitter la maison sans leur expliquer pourquoi.

Toutes deux admirent qu'il devait s'agir d'une plaisanterie, et de fort mauvais goût, mais ce parfum d'aventure qui venait inopinément colorer leur vie ne leur déplut pas.

Elles firent appeler le cocher et, en fin d'après-midi, elles s'installaient dans leur voiture avec Sabrina. La lettre précisait que leur nièce devait être seule lorsqu'elle délivrerait l'argent mais il n'était pas question que les vieilles dames la laissent voyager sans compagnie. Et puis elles tenaient à découvrir au plus tôt qui était l'auteur de cette galéjade.

Pour Sabrina, il s'agissait moins d'une aventure que d'une bonne excuse pour ne pas assister au mariage. Même s'il s'avérait que cette lettre n'était qu'un canular, les Lambert ne rentreraient pas avant la nuit prochaine, sinon aux premières heures du jour, et toutes trois dormiraient pendant que se déroulerait la cérémonie.

Il faisait nuit quand elles arrivèrent, et elles connurent quelques difficultés à trouver l'adresse indiquée. Il n'y avait pas grand monde dans les rues susceptible de les renseigner. Il était près de minuit quand elles découvrirent enfin la demeure en question.

Alice et Hilary l'attendirent dehors, dans la voiture. Elles convinrent que Sabrina devrait crier de toutes ses forces, si jamais elle avait besoin d'aide. Mickie, leur cocher, était dans le secret de cette escapade. Il s'était muni d'un pistolet et d'un énorme gourdin. Même les tantes étaient armées. Sabrina avait souri en les voyant mettre dans leur réticule un minuscule pistolet.

Certaine que la maison serait vide, ou qu'elle trouverait une lettre sur le perron où l'on se moquerait de sa sottise d'être venue jusque-là, Sabrina estimait toutes ces précautions inutiles. En effet, comme pour lui donner raison, la maison semblait inhabitée. Pas la moindre lumière aux fenêtres. Construite sur deux étages, elle n'était pas très grande. Son allure avenante n'en faisait pas du tout le genre de lieu où l'on imagine des malfrats retenir des prisonniers contre des rançons.

Il n'y avait pas de lettre sur le perron. Sabrina tenta d'ouvrir la porte d'entrée mais celle-ci était fermée à clé. Quoi de plus normal, pour une maison vide? Sabrina songea un instant à en faire le tour, pour voir s'il n'y avait pas une autre porte, mais il faisait trop noir. Alors elle frappa.

Quelques coups secs. Plus tôt elle aurait la confirmation que personne ne se trouvait à l'intérieur, plus tôt elle rejoindrait ses tantes et rentrerait chez elle.

À sa grande surprise, la porte s'ouvrit. On la tira brusquement à l'intérieur et on referma le battant derrière elle. Il faisait noir mais elle entendait des respirations toutes proches et des pas raclant le sol. Puis une lanterne s'alluma dans un coin, recouverte d'un tissu pour tamiser l'éclairage.

Quatre hommes l'entouraient. Curieusement, Sabrina ne se sentait pas impressionnée, même si elle comprenait parfaitement, désormais, que cette lettre n'avait rien d'une plaisanterie.

Il s'agissait de quatre voyous en haillons. Trois d'entre eux étaient d'une maigreur donnant à penser qu'ils ne mangeaient pas tous les jours. Ils étaient sales, débraillés, d'un âge indéfinissable, sans doute un peu plus jeunes que ses tantes.

Le quatrième homme était un peu différent. Il semblait avoir fait un effort pour paraître présentable. Propre, dans les vingt-cinq ans, les cheveux retenus par un catogan, il ne portait pas de guenilles mais des vêtements élimés. Il ne semblait pas non plus sous-alimenté et, contrairement aux trois autres, il ne la menaçait pas d'un pistolet.

Sabrina ne dit rien mais elle remarqua l'aspect vétusté de ces armes mal entretenues. Celles-ci n'avaient pas dû servir depuis longtemps et paraissaient déplacées dans une aussi jolie maison.

La surprise qui s'était inscrite sur le visage de deux des hommes en la voyant ne lui avait pas non plus échappé. Quand ils se mirent à parler, légèrement à l'écart, Sabrina saisit sans mal l'essentiel de leurs propos.

— C'était pas cette fille-là...

— C'est ce qu'on dirait. Tu penses ce que j'pense?

— On n'a qu'à envoyer l'autre demander une rançon pour celle-là.

— Reçu cinq sur cinq.

— Heureux qu'on se comprenne. On fait une belle équipe, non ?

— Pour l'instant, j'suis pas pressé de renoncer au lit douillet qui m'attend là-haut.

— Vous avez l'argent, mademoiselle ?

Si elle avait bien compris, ils comptaient la garder prisonnière ici. Elle devait trouver une idée pour les en dissuader, et vite.

— Eh bien, je... de quoi parlez-vous? Et que faites-vous dans ma maison ?

— Votre maison? Le type a dit que c'était la sienne.

— Quel type ?

— Celui qu'on a enfermé dans la cave. Et vous n'allez pas tarder à le rejoindre si vous n'avez pas l'argent.

— Si vous le prenez comme ça, cette histoire d'argent pourrait s'arranger. Combien voulez-vous ?

— Elle se fiche de nous ou quoi? fit un autre. Vous n'avez pas reçu une lettre ?

— Une lettre? Voyons, voyons... Ah, oui, en effet j'ai bien reçu une lettre mais il se trouve que j'ai cassé mes lunettes et je n'ai pas pu la lire. Vous me préveniez que quelqu'un avait forcé ma porte, c'est ça?

Dans ce cas, vous méritez une récompense. C'est de cet argent que vous parliez, n'est-ce pas ?

Ils se regardèrent avec stupeur puis l'un dit:

— Mademoiselle, contentez-vous de répondre par oui ou par non.

Avez-vous oui ou non quarante livres sur vous ?

Elle comprenait mieux pourquoi ce chiffre étrange, à présent.

Quarante divisé par quatre faisait un chiffre rond.

— Eh bien, oui, mais si...

— Oui ou non !

— Elle a dit oui, répondit l'un des hommes à sa place.

— J'ai entendu un «mais», on dirait.

— Elle est timbrée, vous voyez pas? N'essayez pas de la comprendre.

— Contentez-vous donc de vérifier qu'elle a l'argent.

On lui arracha son réticule.

— Attendez, ce n'est pas...

— Il est vide, fit l'autre. Pourquoi est-ce qu'elle porte un sac vide ?

— J viens de te dire de ne pas tenter de la comprendre. Elle est cinglée.

— Où est l'argent, mademoiselle? demanda une voix à sa gauche.

— Dans ma poche, bien sûr. N'importe quelle idiote sait qu'on ne transporte pas de l'argent dans son sac. C'est la première chose dont s'emparent les voleurs! Et c'est ce que vous venez de faire. J'en conclus que vous êtes malhonnêtes.

Ils se regardèrent de nouveau, mais avec une certaine contrariété cette fois, et Sabrina ne fut pas vraiment surprise quand ils lui saisirent le bras pour l'emmener vers l'escalier.

Elle n'aurait pas dû employer cette tactique.

C'était stupide : l'heure n'était vraiment pas à la plaisanterie. Mais elle avait tenté de gagner du temps pour réfléchir à une situation qui ne lui disait rien qui vaille. Elle n'avait plus qu'à trouver un moyen de leur échapper.

Il le fallait, car si elle tardait à ressortir de cette maison, ses tantes viendraient la chercher et seraient kidnappées, elles aussi. Et si toutes les trois se retrouvaient prisonnières, à qui ces bandits iraient-ils demander une rançon ?

Sabrina en était là de ses réflexions, quand elle fut brusquement poussée dans une chambre de l'étage, dont on referma la porte à double tour. Elle n'était pas seule. Mavis Newbolt se tenait devant elle.

Chapitre 43

La pièce, éclairée un instant quand les ravisseurs avaient ouvert la porte, était de nouveau plongée dans l'obscurité. Sabrina avait tout juste eu le temps d'entr'apercevoir Mavis, mais celle-ci ne l'avait pas vue. Aussi l'accueillit-elle d'une voix revêche.

— Que voulez-vous encore ?

— C'est moi, Sabrina, répondit-elle en se tournant dans la direction de la voix. Vous ne m'attendiez pas ?

— Oh, si! Mais pourquoi avez-vous été aussi longue ? Je leur ai donné la lettre il y a des jours.

— Je ne l'ai reçue qu'aujourd'hui.

— Quelle bande d'imbéciles! J'aurais dû me douter qu'ils ne savaient même pas poster une lettre. Peu importe, l'essentiel c'est que vous soyez là. Vous n'imaginez pas à quel point j'apprécie votre venue.

— Pourquoi avez-vous pris contact avec moi ? Je croyais que cette lettre était une plaisanterie.

Mavis soupira.

— Si seulement ce pouvait être le cas ! Je suis désolée de vous avoir entraînée dans cette histoire, Sabrina, mais je ne savais vraiment pas à qui m'adresser. Prévenir mes parents aurait pris trop de temps. De toute façon, ils me croient toujours à Summers Glade et je n'ai pas voulu les détromper. Que seraient-ils allés imaginer en apprenant que j'étais partie sans rentrer directement chez moi ? Parce que je ne suis pas rentrée directement, vous l'avez compris, et voilà ce qui est arrivé.

Avant d'annoncer à Mavis que ses parents étaient déjà informés de son départ de Summers Glade, Sabrina voulut d'abord s'assurer que la jeune fille allait bien.

— Il n'y a pas de lampe que nous pourrions allumer? C'est vraiment étrange de vous parler dans le noir.

— Il y en a plusieurs mais j'ai déjà utilisé tout le pétrole sans songer à l'économiser. Ils ne l'ont pas remplacé, c'est le cadet de leurs soucis, à ces gredins sans jugeote.

Heureusement, un nuage dégagea la lune et Mavis tira les rideaux des deux fenêtres.

— C'est mieux? demanda Mavis en reprenant sa place, au bord du lit.

— Beaucoup mieux, répondit Sabrina en s'asseyant près d'elle afin de l'observer de plus près.

Malgré sa robe fripée et ses cheveux en désordre, Mavis semblait bien se porter. Elle était dans la même tenue que le soir où elle avait quitté Summers Glade et ne devait pas avoir ôté sa robe une seule fois, même pour dormir, car le lit n'était pas défait. Elle aurait pourtant eu plus chaud, bien qu'il ne fît pas très froid dans la chambre. Le poêle ne devait pas être éteint depuis longtemps. Son manteau était posé près du lit. Sans doute le mettait-elle pendant la nuit, quand la température baissait.

— Est-ce qu'ils vous donnent à manger? Vous traitent-ils bien ?

— Ils m'ont donné des miches de pain. Volées, sans doute, car je les imagine mal les préparant

> ici. Il n'y avait pas beaucoup de provisions dans la maison, mais ils les ont vite consommées. Quant au traitement qu'ils me réservent, je suis enfermée ici et les vois à peine.

— Que s'est-il passé? C'est votre maison?

— Non, elle appartient à mon cousin John. Nous sommes arrivés tard dans la nuit après avoir quitté Summers Glade. Il régnait un certain désordre ici, et John a tout de suite compris que la porte avait été forcée. Toutefois, nous ne nous attendions pas à ce que les intrus fussent encore dans la place. Ils dormaient à l'étage. Je dois dire qu'ils ont été aussi surpris que nous. Ils pensaient avoir trouvé une maison confortable pour passer l'hiver, j'imagine. Des vagabonds, d'après ce que j'ai vu.

C'était aussi l'avis de Sabrina.

— Apparemment, vous n'avez pas eu le temps de prévenir la police.

— Je n'ai pas eu le temps de réagir logiquement. C'est évidemment la première chose que nous aurions dû faire mais John s'est laissé emporter par la colère, au lieu de réfléchir. On le comprend. Non seulement ils s'étaient introduits chez lui mais ils s'étaient installés.

John était blême... Il n'aurait jamais dû essayer de les chasser lui-même.

— Les quatre ?

— Oui. D'ailleurs, il y est parvenu, dans un premier temps. John est très fort et les voyous se sont d'abord sauvés. Alors il a fallu que John les poursuive. Ivre de rage, il s'est mis à en rosser un. Les autres ont riposté. Ils sont tombés sur lui et l'ont roué de coups.

— Il a été blessé ?

— C'est surtout sa fierté qui a été atteinte. Enhardis par leur victoire, les autres l'ont attaché et enfermé dans la cave. Ensuite ils m'ont amenée ici. Quelques jours se sont écoulés avant qu'ils n'aient l'idée de demander cette rançon. Ils m'ont ordonné d'écrire la lettre, pour demander quarante malheureuses livres. Vous vous rendez compte?

Quand on pense à la fortune de mes parents...

— C'est une somme ridicule, je sais, la coupa Sabrina. Mais pas pour eux. Leurs pistolets, ils les ont depuis le début ?

Mavis réfléchit.

— Non... Ils ont dû les trouver après, ou les voler, comme le pain qu'ils me donnent. C'est stupide, ils pourraient se blesser.

— Du moment qu'ils ne s'en prennent pas à nous...

Oh! je ne m'inquiète pas pour eux mais ils sont capables de se tirer dessus. Ils me semblent totalement inexpérimentés. Je suis sûre qu'ils n'ont jamais commis de délit, auparavant. Ils ont improvisé cette histoire de rançon, pour rester au chaud plus longtemps, vraisemblablement. Ils semblent se plaire ici, ce qui n'a rien d'étonnant s'ils vivent dans la rue.

— Vous devez avoir raison. Ils m'ont d'ailleurs retenue à mon tour dans l'idée de demander une autre rançon.

— Mon Dieu, s'exclama Mavis, je ne voulais pas vous mettre dans cette situation! Ils sont idiots, je ne vois aucune autre explication. Il faut les prévenir qu'on ne peut pas agir ainsi !

— Ce n'est pas la peine, répondit Sabrina, inquiète. Je vais les informer que d'autres personnes vont arriver, s'ils ne partent pas très vite. Peut-être cela les incitera-t-il à prendre leur rançon et à disparaître ?

— C'est vrai? Des gens vont venir?

— Oui, mes tantes. Ils m'attendent dehors, dans la voiture.

— Oh! mon Dieu... dit Mavis quand des coups retentirent à la porte d'entrée. Oh! mon Dieu...

Chapitre 44

Tout se passa très rapidement. N'obtenant pas de réponse assez vite à son goût, Raphaël enfonça la porte d'un coup d'épaule.

— Que diable se... dit-il avant de s'écrouler sur le carrelage.

À la lueur de la lanterne qui avait été allumée sur le perron de la porte de derrière, Duncan vit son ami tomber, puis l'arme, dans la main de l'homme qui venait de le frapper avec la crosse avant de s'effondrer sur lui. Au même moment, un coup de feu était parti.

Aussitôt, des hurlements s'élevèrent à l'étage, puis des cris dans les maisons les plus proches. La détonation avait dû réveiller tout le voisinage. Une forte odeur de fumée imprégnait l'air. La balle avait frôlé le cou de Duncan. Cela l'avait mis en rage et son poing s'était abattu sur le visage de l'homme.

Rafe et lui auraient dû agir plus prudemment. Mais ces deux jours de recherche avaient mis leurs nerfs à rude épreuve. On leur avait claqué des portes au nez, des chiens les avaient poursuivis. Dieu merci, un gamin des rues avait fini par les mener ici en traversant des cours et des jardins afin de ne pas se faire remarquer. Quand enfin ils s'étaient retrouvés devant cette maison, qu'ils avaient crue vide, ils avaient perdu patience.

Devant le corps affalé à ses pieds, Duncan se demanda qui il avait assommé. Apparemment, il ne s'agissait pas de John Newbolt. L'un de ses domestiques, peut-être. Auquel cas il était normal qu'il se soit armé en entendant que l'on forçait leur porte. Quelle barbe! Rafe et lui devraient fournir des explications, à présent. Avec tout ce raffut, les autorités n'allaient pas tarder à arriver.

Duncan s'assura que Raphaël n'était pas mort. Non, il commençait d'ailleurs à gémir. Duncan sortit alors pour récupérer la lanterne, et il constata que le gamin avait disparu.

De retour dans la cuisine où les deux corps étaient étendus, il eut à peine le temps de poser la lampe sur la table que deux hommes firent irruption dans la pièce. L'un d'eux pointait un pistolet sur lui. Quel idiot il était de n'avoir pas pensé à ramasser l'arme qui avait assommé Raphaël !

— Qu'est-ce qui se passe donc ici?

— Un léger malentendu, j'en ai peur, répondit Duncan. Je suis venu voir John Newbolt ou, plus exactement, sa cousine. Vous travaillez pour lui?

Les deux individus échangèrent un regard.

— Bien sûr, répondit l'un. Mais ce n'est pas une heure pour faire des visites. Revenez demain matin.

— Il n'en est pas question, et je ne vois pas en quoi cela vous concerne.

— À vot'place, je n'insisterais pas et j'repartirais sans discuter, fit celui qui tenait le pistolet.

Et, pour le cas où Duncan ne l'aurait pas remarqué, il l'agita sous son nez. L'autre intervint d'un ton beaucoup plus amène.

— D'accord, on va vous amener à M. Newbolt. J crois bien qu'il sera content d'avoir d'la compagnie.

Duncan perçut le sarcasme dans son intonation. Son impression que quelque chose n'allait pas se confirma d'autant plus que l'homme venait d'appeler Newbolt «Monsieur». Un vrai domestique l'aurait appelé «lord Newbolt», cela allait de soi.

Et puis, à part la lanterne que Duncan avait laissée dans la cuisine, il n'y avait pas de lumière dans le couloir ni dans le vaste vestibule où il fut conduit. Si toute la maisonnée dormait, pourquoi les domestiques étaient-ils habillés s'ils venaient d'être tirés du lit?

Quelqu'un avait été réveillé, en tout cas, car Duncan entrevit le bas d'une jupe de femme en haut des marches. Il allait se tourner dans cette direction quand la pression du canon du pistolet s'intensifia dans son dos, de sorte qu'il continuât.

Cette fois, il ne douta plus que quelque chose d'anormal se passait.

D'un mouvement vif, il fit voler le pistolet qui le menaçait, puis il envoya son poing dans la figure de l'homme qui bascula sur une table et perdit connaissance.

Celui qui marchait devant sauta sur le dos de Duncan et referma les bras autour de son cou pour essayer de l'étrangler. Il crut y parvenir car il émit un petit rire triomphant. Mais Duncan, à peine gêné par le poids de ce gringalet, le ramena devant lui d'un coup d'épaule, le tint à bout de bras et s'apprêta à le frapper d'un coup de poing. L'autre se mit à gémir de frayeur et s'évanouit avant même d'être touché. Écœuré, Duncan le lâcha, le laissant s'écrouler sur le sol.

C'est alors qu'à sa grande stupeur, il entendit une voix qu'il reconnut aussitôt, malgré la colère qui la déformait.

— Comment avez-vous pu ignorer cette arme ?

— Que diable faites-vous ici ? rétorqua-t-il.

— Vous auriez pu être tué ! Il suffisait d'un rien !

Duncan comprit ce qui la mettait en colère.

— Quand votre avenir est des plus sombres, lui répondit-il, vous craignez moins d'affronter le danger.

— Ce n'est pas une raison pour commettre des imprudences aussi insensées !

— Si vous répondiez à ma question maintenant ?

— Certainement... si toutefois vous leur avez réglé leur compte à tous.

— Tous ?

— Je parle des pauvres hères qui se sont introduits ici et qui retiennent Mavis et John prisonniers depuis une semaine. Ils étaient quatre.

— Je n'en ai compté que trois...

— Dans ce cas, je retourne m'enfermer là-haut jusqu'à ce que vous en ayez terminé avec eux. Mais soyez prudent. Trois d'entre eux étaient armés et...

Des coups frappés à la porte d'entrée l'interrompirent.

— Ce doit être Mickie, notre cocher, expliqua-t-elle. Ouvrez-lui, il vous aidera à chercher celui qui manque. John est dans la cave. Vous seriez gentil de vous assurer qu'il va bien.

Incrédule, Duncan resta immobile un instant après qu'elle eut disparu dans le noir. Il ne parvenait toujours pas à croire qu'elle était là, tellement directe et autoritaire. Puis il sourit en songeant que son explosion de colère venait de ce qu'il s'était mis en danger et qu'elle avait eu peur pour lui.

Chapitre 45

Sabrina retourna dans la chambre de Mavis et bloqua le loquet de l'intérieur. Qu'ils aient oublié de les enfermer à clé était si extraordinaire ! Pour qu'ils aient omis cette précaution qu'elle venait seulement de découvrir, il fallait qu'elle les ait passablement énervés, avec ses questions ! Pourquoi n'avait-elle pas remarqué cela plus tôt ?

Mavis et elle auraient pu s'évader, rejoindre la voiture et prévenir la police...

— Nous sommes sauvées, annonça-t-elle néanmoins à Mavis. Enfin, presque. Les choses sont en bonne voie, en tout cas, et nous n'avons plus qu'à attendre ici notre prochaine délivrance !

— Qui nous a sauvées ?

— Duncan McTavish.

— Lui ! Que fait-il ici ?

— Il vous cherche, je pense. Et il n'est pas le seul. Les gens de Neville

sont également partis sur vos traces après que vous avez quitté Summers Glade. Vos parents savent donc que vous n'y êtes plus.

— Oh, flûte... Mais pourquoi Neville me fait-il rechercher?... A moins que... hum... non, rien.

— Mavis, je sais ce que vous avez surpris la nuit où vous vous êtes enfuie.

— Vraiment?

— Duncan me l'a dit.

— Bon, cela ne devrait pas me surprendre. Vous sembliez très amis tous les deux.

— Oui, amis, convint Sabrina d'une voix morne.

Elle se reprit. Ce n'était pas le moment de se laisser abattre.

— Mais pourquoi êtes-vous partie aussi brusquement? enchaîna-t-elle.

— Et vous ?

— Pardon? dit Sabrina avec un battement de paupières.

— Je vous ai vue filer en courant, un peu plus tôt dans la soirée, puis Duncan vous a suivie. J'espérais du fond du cœur que quelque chose résulterait de cette escapade et qu'il vous demanderait en mariage.

Hélas, continua-t-elle en soupirant, il semble qu'il se soit simplement assuré que vous alliez bien puisque, à peine une heure plus tard, il rejoignait cette sorcière. Ce fut le coup de grâce, pour moi. Ophélia avait encore gagné. Elle obtient toujours tout ce qu'elle veut.

— Avec quelques difficultés, parfois.

— J'ai vraiment cru à la justice divine, quand Duncan a rompu dès le premier jour. Certes, Ophélia était l'instigatrice de cette rupture mais ses manigances s'étaient retournées contre elle. Seulement, lorsqu'elle a compris que Duncan était un parti de premier ordre, j'ai tout de suite su qu'elle parviendrait à ses fins, que ce n'était qu'une question de temps. Et je ne l'ai pas supporté... Les femmes comme Ophélia ne reculent devant rien. Ce n'est pas juste ! Elle n'a pas hésité à salir mon nom, à raconter partout que j'étais une menteuse alors que c'est faux!

Ce soir-là... j'étais au bord des larmes et j'ai préféré m'enfuir pour ne

pas me donner en spectacle.

Sabrina la comprenait d'autant mieux que la même chose lui était arrivée.

— Et vous êtes venue ici directement ?

— Oui. J'avais besoin de m'isoler un jour ou deux, de réfléchir, à l'écart de toutes ces intrigues qui m'écœurent... Et il a fallu que ces voyous m'obligent à changer mes projets.

— Avez-vous repensé à tout cela, malgré tout ?

— Oui. J'ai réalisé combien je détestais Ophélia. Elle est allée trop loin pour que je puisse lui pardonner. Mais je ne la laisserai plus me faire du mal ! A partir de maintenant, je ne la verrai plus et je m'efforcerai d'oublier jusqu'à son existence.

— Si vous la détestiez, pourquoi étiez-vous son amie ?

— Parce que je ne l'ai pas toujours haïe. Nous étions des amies d'enfance. J'allais chez elle très souvent et je voyais comment ses parents la gâtaient. Je me disais que cela devait expliquer un peu son comportement... J'ai essayé de lui trouver des excuses... jusqu'à ce que je rencontre Alexander.

— Alexander ?

— L'homme que j'aimais. Il me courtisait. Il connaissait Ophélia et m'affirmait que sa beauté ne l'impressionnait pas. Mais quand celle-ci s'est aperçue qu'il l'ignorait, elle a immédiatement entrepris d'y remédier. Elle n'a eu de cesse d'attirer son attention, jusqu'à ce qu'elle puisse le compter au nombre de ses adorateurs. Peu à peu, Alexander a cessé de me rendre visite pour aller voir Ophélia. J'étais désespérée.

Le pire, c'est qu'Ophélia n'avait pas de vues sur lui. D'ailleurs, dès qu'il a commencé à s'intéresser à elle, elle l'a chassé de ses préoccupations. Alexander a alors tenté de me reconquérir, mais je n'ai plus voulu de lui. Certaines des amies d'Ophélia se contentent peut-

être de ces «laissés-pour-compte». Moi non. Pourtant, j'aurais dû lui pardonner, au fond. Je savais bien que ce qu'il avait éprouvé pour elle n'était qu'une illusion, qu'il avait simplement été étourdi par sa beauté.

Malgré cela, je me suis obstinée et il a fini par en épouser une autre.

— Je suis désolée.

— Il ne faut pas. Tout est la faute de mon stupide orgueil.

— Et vous êtes restée liée à Ophélia après cela?

— Parce qu'elle est venue me supplier de la pardonner! Elle m'a assuré qu'elle n'avait pas essayé de me voler mon prétendant : il n'en valait pas la peine, disait-elle, s'il pouvait aller aussi facilement de l'une à l'autre. J'ai donc continué à lui parler en souvenir du temps où nous avions été si proches. Mais ce n'était plus la même chose et, peu à peu, sa façon de manipuler les gens, ses agissements quand elle était jalouse de quelqu'un me sont devenus insupportables. Vous aussi avez été victime de sa jalousie.

— Moi?

Sabrina faillit éclater de rire à l'idée qu'on pût l'envier, et que ce fût Ophélia en particulier.

— Peut-être n'est-ce pas véritablement de la jalousie, expliqua Mavis.

Ophélia ne s'est jamais suffisamment attachée à un homme pour éprouver ce genre de sentiment. Je ne sais pas si vous me croirez puisqu'elle me fait passer pour une menteuse, mais c'est elle qui a ravivé ce vieux scandale qui pèse sur votre famille. Elle a agi sciemment, quand elle s'est rendu compte que vous reteniez l'attention d'un certain nombre de ses admirateurs. Ophélia ne supporte pas qu'un regard lui échappe. Mais vous devriez le savoir! Vous paraissiez assez amie avec elle.

Sabrina était perplexe. Elle ne doutait pas de ce que Mavis lui disait mais elle trouvait la réaction d'Ophélia disproportionnée. Celle-ci avait-elle pu vouloir ruiner ses chances de se marier un jour, sous prétexte que Sabrina lui volait la vedette? Ophélia ne réfléchissait donc jamais aux conséquences de ses actes ? Faire du mal la laissait à ce point indifférente ?

— Je n'ai jamais considéré Ophélia comme une amie, admit Sabrina.

— Bien. Au moins, vous n'êtes pas dupe comme Edith et Jane. Moi, si je restais dans son entourage, c'était dans l'unique espoir que quelqu'un oserait un jour la remettre à sa place. J'aurais bien voulu voir ça. Je sais, cela peut paraître mesquin, mais je trouve qu'elle n'a

pas eu ce qu'elle méritait.

— Peut-être cela vous aidera-t-il de savoir que Duncan n'a jamais voulu l'épouser.

— Alors pourquoi lui avait-il donné ce rendez-vous galant ?

— Ce n'était rien de tel.

— Voyons, Sabrina, ne soyez pas naïve. Ophélia était à moitié déshabillée. Ils s'apprêtaient à se mettre au lit.

— Dans une chambre qu'elle partageait avec d'autres filles? Quand l'une d'entre elles pouvait arriver d'un moment à l'autre?

Mavis fronça les sourcils.

— C'est vrai... je n'y avais pas pensé. Alors que faisait-il là ?

— Il était furieux contre elle et voulait une explication, c'est du moins ce qu'il m'a dit.

— Cela ne m'étonne pas. Elle a le don de mettre les gens en rage, ce qui les entraîne à des excès auxquels ils ne se livreraient jamais en temps normal.

Sabrina rougit en songeant à sa propre réaction, cette nuit-là, après qu'Ophélia l'eut mise en colère.

— Bon, ils sont de nouveau fiancés, mais seulement parce qu'elle a convaincu la famille de Duncan que vous alliez répandre la nouvelle partout. C'est pourquoi lord Neville vous fait rechercher. Il ne veut pas de ce mariage. Duncan non plus mais il se sent coupable d'avoir agi aussi inconsidérément. Il ne supporterait pas de briser la réputation d'Ophélia, aussi accepte-t-il de l'épouser.

— Seigneur Dieu ! Vous voulez dire qu'elle a eu gain de cause grâce à moi? Que je lui ai amené Duncan sur un plateau d'argent? Oh, non, non... Si c'est seulement pour cela qu'il l'épouse, alors il peut être tranquille. Jamais je ne parlerai à qui que ce soit de ce que j'ai vu. Je suis prête à préserver sa réputation de malheur si, pour une fois, cela peut empêcher Ophélia d'obtenir ce qu'elle veut!

Soulagée pour Duncan, Sabrina sourit.

— J'étais sûre que vous réagiriez ainsi.

Chapitre 46

Malgré tous les espoirs de Sabrina, ce ne fut pas Duncan qui, brusquement, ouvrit la porte de leur prison, mais le quatrième kidnappeur. C'était le moins dépenaillé, celui qui n'avait pas d'arme.

Du moins ne la montrait-il pas. Il semblait en tout cas moins dangereux que ses complices.

Les mots qu'il prononça d'emblée confirmèrent d'ailleurs cette impression.

— Venez, mesdames, je viens vous sauver. Il y a une espèce de géant écossais qui se déchaîne en bas.

— C'est un ami à nous, répondit Sabrina.

— C'est bien ce que je craignais, dit-il en se mordant les lèvres. Bon, l'une de vous va m'accompagner, pour me protéger. Sûrement pas vous, Mam'zelle Pipelette.

Indignée par ce surnom, Sabrina rétorqua :

— Vous avez causé assez de désagréments à mon amie, monsieur.

Cela ne vous suffit pas de l'avoir séquestrée ? Si vous voulez vous sauver, je vous suggère la fenêtre.

— Mais nous sommes à l'étage !

— Et alors ? La chute sera beaucoup moins douloureuse que les poings de Duncan McTavish.

Il se campa devant Sabrina.

— Écoutez, c'est moi qui décide ici, et j'ai la ferme intention de me servir de l'une de vous pour m'en tirer. Pourquoi je me gênerais, vous ne nous avez même pas donné les quarante livres !

— Oh, si c'est tout ce que vous voulez...

Sabrina n'essaya pas de finir sa phrase. Familiarisée avec l'obscurité qui régnait dans la pièce, Mavis avait trouvé un objet lourd et, revenant à pas de loup derrière le brigand, elle lui en assena un bon

coup sur la tête. Il s'écroula, inconscient.

— Cela t'apprendra à ne m'avoir apporté que du pain et de l'eau !

Un sourire se dessinait sur les lèvres de Sabrina quand la porte s'ouvrit de nouveau. Cette fois, c'était Duncan. Il jeta un coup d'œil à l'homme étendu par terre.

— Je croyais que vous deviez vous enfermer ici, dit-il d'un ton accusateur.

— C'est ce que j'ai fait, répondit Sabrina, mal à l'aise. J'ai oublié qu'il avait la clé...

— Évidemment, fit-il en portant l'homme sur ses épaules. Suivez-moi, ajouta-t-il en sortant. Newbolt est parti chercher les autorités.

— Il va bien ?

— Oui, seulement embarrassé d'avoir laissé ces types prendre le dessus aussi facilement. Pour tout vous dire, il s'en veut énormément...

— Avez-vous prévenu mes tantes que vous contrôliez la situation ?

— Tant que je n'avais pas trouvé le quatrième, je n'allais pas quitter la maison. D'autant plus que je ne sais même pas où elles sont.

— Elles sont dehors, dans notre voiture. J'y vais, s'écria-t-elle en s'élançant vers la porte avant qu'il n'essaie de la retenir.

Elle mit un long moment à calmer ses tantes qui, voyant le temps passer, s'étaient vraiment inquiétées. Enfin, elle parvint à les persuader que tout le monde allait bien. Sabrina comprit qu'elles étaient rassurées quand elles commencèrent à se disputer: devaient-elles rentrer tout de suite ou bien passer la nuit dans une auberge? Mais en trouveraient-elles une à cette heure de la nuit? Quelle idée...

Sabrina les laissa se quereller et courut vers la maison pour tranquilliser Duncan en lui annonçant que Mavis garderait le silence.

Peut-être celle-ci l'avait-elle déjà fait?

Elle fut surprise de le trouver seul au pied de l'escalier, le visage décomposé. Elle s'alarma aussitôt.

— Que s'est-il passé?

Duncan la regarda à peine.

— Elle refuse de m'aider. Elle dira ce qu'elle a vu si je n'épouse pas Ophélia.

— Comment? Mais elle vient de m'assurer du contraire !

— Elle vous a menti. Elle se réjouit de pouvoir aider Ophélia à obtenir ce qu'elle mérite. Ce sont ses propres termes. Et elle ne reviendra pas sur sa décision.

Sabrina s'assit sur une marche, étourdie.

— Je ne comprends pas. Mavis a d'abord cru à un rendez-vous galant, quand elle vous a surpris dans la chambre d'Ophélia. Elle m'a dit qu'elle s'était sauvée parce qu'elle était effondrée de constater qu'Ophélia était parvenue à ses fins. Quand je lui ai donné la vraie raison de votre présence, elle m'a affirmé qu'elle se tairait. Pourquoi at-elle changé d'avis, Duncan? Que lui avez-vous dit?

— La vérité.

— Ne la lui avais-je pas déjà dite?

— Oh, si, mais il restait un détail dont je n'avais pas cru bon de vous informer. J'avais oublié à quel point Mavis déteste Ophélia. Je comptais sur sa compassion mais son désir de se venger d'Ophélia est le plus fort.

— Je ne comprends plus.

— Mais si. Ophélia n'a plus aucune envie de m'épouser depuis que Neville lui a dressé un petit tableau de la vie qui l'attendait. Seul mon titre l'intéressait, Rafe avait raison. A présent qu'Ophélia souhaiterait rompre, Mavis veut ce mariage...

Sabrina ne savait plus si elle devait rire ou pleurer. Elle était soulagée d'apprendre qu'Ophélia ne voulait pas de Duncan mais celle-ci allait pourtant l'épouser, à cause de la haine qu'elle suscitait.

— Je vais parler à Mavis.

— Essayez, Sabrina, mais j'ai vu le triomphe éclater dans ses yeux.

Cette fille a trouvé son arme et elle n'est pas près d'y renoncer.

Duncan avait raison. Mavis ne comptait pas revenir sur sa décision.

Elle en voulait même à Sabrina qu'elle soupçonnait de lui avoir délibérément caché une part importante de la vérité, et refusa de la croire quand celle-ci lui affirma qu'elle l'ignorait.

Sabrina tenta de lui faire entendre raison en lui faisant remarquer que Duncan était la victime innocente de cette histoire. A cet argument, Mavis rétorqua que les hommes ne prenaient pas le mariage si sérieusement, que nombre d'entre eux ne se donnaient même pas la peine de cacher leurs infidélités.

— Il aura des maîtresses qui le rendront heureux et sera envié d'avoir pour épouse la plus belle femme de toute l'Angleterre, avait-elle ajouté. Pourquoi renoncerait-il à une telle aubaine? Ce serait différent s'il avait voulu en épouser une autre, mais puisque ce n'est pas le cas...

Cette réflexion n'avait pas été intentionnelle, mais elle atteignit Sabrina en plein cœur, lui rappelant la vanité de ses espoirs. Malgré tout, Sabrina continua de plaider la cause de Duncan.

— Elle fera de sa vie un enfer. Qui pourrait souhaiter passer le reste de son existence avec elle?

— A la place de son mari, je l'enverrais dans une résidence lointaine où je la ferais tenir enfermée. C'est moi qui ferais de sa vie à elle un enfer, croyez-moi, et sans l'ombre d'un remords. J'espère que Duncan McTavish sera assez intelligent pour se comporter de cette manière.

Rentrez chez vous, Sabrina. J'ai été sensible à votre aide et vous en remercie, mais vous perdez votre temps maintenant. .

Redescendre et, en gardant toute sa contenance, faire signe à Duncan que son dernier espoir venait de s'envoler fut l'une des épreuves les plus pénibles que Sabrina eût à endurer.

Le jeune homme ne parut pas surpris, comme s'il ne s'était guère fait d'illusions sur l'issue de l'entretien, mais il la serra contre lui, pour la remercier d'avoir essayé. Dans les bras de Duncan, contre son cœur où elle se trouvait sans doute pour la dernière fois, Sabrina crut défaillir de bonheur et de chagrin en même temps.

Duncan et Raphael escortèrent Sabrina et ses tantes dans leur propre voiture, les deux vieilles dames ayant finalement renoncé à passer la nuit à Londres, malgré l'heure tardive. Sabrina, qui ignorait encore que Raphael se trouvait là, le découvrit avec surprise, au moment du départ, tandis qu'il prenait place près de Duncan. De l'attaque qu'il avait subie, il lui restait un fort mal de tête dont il ne cessait de se plaindre, mais heureusement sans gravité.

Le jour n'était pas encore levé quand Sabrina se retrouva dans son lit.

Tout au long de la route, elle avait réussi à retenir ses larmes mais, dès qu'elle posa la tête sur l'oreiller, sa souffrance s'épancha. D'un seul coup toutes les émotions vécues durant la semaine, puis la certitude que Duncan serait marié dans quelques heures, la dévastèrent par des pleurs incontrôlables.

Son réveil, dans l'après-midi, fut moins douloureux qu'elle ne l'aurait cru. Elle l'aimerait toujours, quoi qu'il arrive, et elle avait mal mais, après tout, elle avait toujours su qu'elle n'avait aucune chance auprès de lui.

C'était Archibald qui lui avait fait le plus de peine le jour où elle l'avait rencontré à Oxbow. Si Sabrina avait pu conserver quelques illusions, le vieil homme s'était bien chargé de lui remettre les idées en place ! Elle ne serait jamais rien d'autre qu'une amie pour Duncan. Et cette amie-là avait manqué son mariage.

Archibald lui avait confié que son petit-fils aurait besoin d'elle, aujourd'hui plus que jamais. Et Sabrina se rappelait la tristesse de Duncan, la veille au soir, la pâleur de son visage, quand il l'avait attirée contre lui pour la serrer dans ses bras.

Au moins, il fallait espérer que ses tantes avaient assisté à la cérémonie ! Mais, avec l'heure tardive à laquelle elles s'étaient couchées, les deux vieilles dames devaient tout juste se réveiller...

Duncan, lui, avait sûrement été tiré du lit, ce matin. Le jour de ses noces...

Quand Sabrina descendit, un peu plus tard, elle tomba sur Alice.

— Ah ! tu es enfin levée ?

— Oui. Etes-vous allées au mariage, Hilary et toi ?

— Seigneur, non ! Nous avons besoin de dormir. Mais nous ne manquerons pas de nous tenir informées. En attendant, tu as une visite, dans le petit salon.

Dieu sait pourquoi, Sabrina s'imagina qu'il s'agissait d'Ophélia qui venait lui crier son bonheur. Mais elle oubliait ce qu'elle avait appris la veille. Ophélia ne voulait plus épouser Duncan. Voilà une réalité qui la dépassait. Comment une femme pouvait-elle dédaigner un homme qui possédait toutes les qualités ? Certes, Ophélia avait ses propres priorités et Duncan n'en faisait pas partie.

Plus probablement, Ophélia devait venir se plaindre, songeait Sabrina, et maudire un destin pour lequel elle-même aurait donné n'importe quoi. Cette fois, elle n'entrerait pas dans son jeu et ne ferait même pas l'effort de l'écouter. Ophélia avait ruiné sa vie, elle la jetterait dehors.

Forte de cette détermination, Sabrina se trouva quelque peu décontenancée quand elle découvrit Mavis, dans le petit salon. Sa visiteuse semblait tout aussi embarrassée.

Sans doute venait-elle se justifier d'avoir refusé d'aider Duncan, car sa conscience devait déjà la torturer. Quoi qu'elle dise, de toute façon, c'était trop tard.

— Je suis venue vous présenter des excuses, commença Mavis.

— C'est inutile.

— Je ne pense pas. Je n'aurais jamais fait ce que je vous ai dit, hier, vous savez. Mais j'aurais au moins dû laisser planer un doute, vous empêcher de penser le pire de moi.

— De quoi parlez-vous donc ?

Mavis soupira.

— J'ai simplement voulu savourer mon plaisir... J'avais le pouvoir de détruire le bonheur d'Ophélia et j'ai voulu lui faire peur, ne serait-ce que quelques heures. Je tenais à ce qu'elle sache que ses agissements risquaient de se retourner contre elle.

— Quelques heures ?

— Oui, j'ai décidé de m'arrêter à Summers Glade, aujourd'hui, avant de rentrer à Londres. Je compte dire à Duncan qu'il n'a pas besoin de

l'épouser. Que je garderai le silence. Répandre la nouvelle et détruire la réputation d'Ophélia ne me rendra pas plus heureuse, et l'idée de me comporter comme elle me révolte tellement que je serais bien incapable de m'y résoudre.

Sabrina faillit laisser exploser son soulagement, mais elle ne voulait pas que Mavis sache combien le bonheur de Duncan comptait pour elle.

— Alors, vous avez parlé à Duncan ?

— Eh bien, non. Je voudrais que vous veniez avec moi. Je crains qu'il ne m'en veuille un peu de l'avoir laissé croire qu'il devait épouser cette sorcière.

Après le soulagement, Sabrina eut l'impression qu'un gouffre s'ouvrait devant elle.

— Vous ne saviez donc pas que le mariage était prévu pour ce matin?
demanda-t-elle d'une voix blanche.

Mavis blêmit.

— Comment ? Mais il faut trois semaines pour publier les bans !

— Pas avec une dérogation, et lord Neville devait en avoir une, apparemment. Etant donné son grand âge, il ne voulait pas perdre de temps, une fois que Duncan aurait choisi sa femme. D'ailleurs, avec cette menace du scandale, il a dû faire encore plus vite, puisqu'il ignorait que vous aviez décidé de vous taire...

— Oh! mon Dieu, si j'avais su... Jamais je ne me le pardonnerai.

En temps normal, Sabrina aurait tenté de la reconforter. Mais l'idée que cette fille avait brisé la vie de Duncan la mettait au supplice et sa nature compatissante céda la place au ressentiment.

— Peut-être n'est-il pas trop tard, continua Mavis avec espoir.

— Ils sont mariés, à présent, et il est trop tard.

— Bon, mais il y a un moyen d'annuler ce mariage, dès l'instant où il n'a pas été consommé. Et pourquoi le serait-il puisqu'ils ne s'aiment pas ? Ils obtiendront facilement une annulation. C'est une solution plus acceptable que le divorce.

— Sous quel prétexte la demanderaient-ils ?

Mavis eut un geste d'impatience.

— Je ne sais pas mais je suis sûre qu'il y a un moyen. Les parents d'Ophélie ne voyaient peut-être pas cette union d'un très bon œil. Ils pourraient invoquer le fait que leur fille s'est mariée sans leur permission ?

— Alors qu'ils assistaient à la cérémonie ?

— Sabrina, votre scepticisme ne m'aide pas ! Nous devons au moins leur faire savoir que c'est une solution à envisager, et cela avant que ce mariage puisse être consommé.

Nous ? Sabrina trouvait cette idée ridicule. Les parents d'Ophélie tenaient à cette alliance, parce qu'elle était prestigieuse. Quant à elle, elle était au désespoir. Personne n'avait songé à prévenir Mavis que la cérémonie avait lieu ce matin. Et Duncan se retrouvait pieds et poings liés pour l'éternité, à cause d'un oubli aussi stupide !

Chapitre 48

La fête du mariage battait toujours son plein quand Sabrina et Mavis arrivèrent à Summers Glade, quoique quelques invités aient déjà commencé à prendre congé. Désireuses de ne pas se faire remarquer, les deux jeunes filles profitèrent du départ d'un petit groupe pour se faufiler dans la maison.

Elles attirèrent toutefois l'attention de Raphaël Locke, très élégant dans son smoking. Un verre à la main et appuyé contre l'encadrement de la porte de la salle de réception, il avait les yeux rouges, mais cette particularité pouvait être attribuée à une nuit blanche, tout autant qu'à un abus d'alcool. Pourtant, il semblait se tenir au chambranle.

— C'est maintenant que vous arrivez ? Je sais que certaines femmes se plaisent à être en retard pour réussir leur entrée, mais on peut dire que vous n'y êtes pas allées de main morte !

Raphaël avait fait cette réflexion suffisamment haut pour que toutes les personnes réunies dans le vestibule l'entendent. Sabrina et Mavis, qui se trouvaient déjà fort embarrassées de n'être ni l'une ni l'autre dans une tenue convenant à un mariage, s'empourprèrent violemment.

Mavis portait une tenue de voyage et Sabrina une robe simple sous son manteau de tous les jours. Elles n'avaient pas voulu s'habiller pour ne pas perdre davantage de temps, aussi auraient-elles préféré passer inaperçues.

Pour ne pas avoir à crier, Sabrina franchit la distance qui la séparait du futur duc et rétorqua sèchement :

— Sachez que nous ne sommes pas venues pour faire honneur à la cérémonie mais pour proposer une solution susceptible d'annuler ce qui n'a pas été désiré. Personnellement, je pense que c'est une perte de temps mais Mavis tient à faire amende honorable, alors nous voilà. Et vous n'êtes pas obligé d'attirer l'attention sur nous. Merci.

Elle avait murmuré mais sur un ton tellement réprobateur qu'un large sourire s'était épanoui sur le visage de Raphaël.

— J'adore les devinettes ! Combien de solutions suis-je autorisé à proposer pour essayer de comprendre ce que vous manigancez ?

C'était bien ce qu'elle pensait, il était ivre.

— Tsss... Ils sont toujours là, n'est-ce pas ? Ne me dites pas qu'ils sont déjà partis en voyage de noces ?

— Si vous voulez parler des mariés, ils sont là, oui, en train de broyer du noir chacun de leur côté. Ophélia doit boudier dans sa chambre et je crois que Duncan a entamé sa thérapie par le brandy. S'il doit se marier aujourd'hui, il est déterminé à ne pas s'en souvenir.

Sabrina pensait plutôt que c'était Rafe qui ne se rappellerait pas cette journée.

— Que voulez-vous dire par «s'il doit se marier » ?

— Que le mariage n'a pas encore eu lieu, bien sûr, répondit-il avec nonchalance.

Sabrina pensa qu'elle avait mal compris.

— Ils ne sont pas encore mariés, c'est ça ?

— Non, pas encore, dit-il en souriant.

Elle lui rendit son sourire, cette fois, s'abandonnant avec bonheur au sentiment de légèreté qui l'envahissait. Mais elle s'attendait si peu à

une telle nouvelle que les doutes revinrent aussitôt.

— Que s'est-il passé? Je les croyais tous d'accord pour qu'aucun ajournement ne vienne plus mettre la réputation d'Ophélia en péril.

— C'était en effet leur idée, mais il ne s'agit pas vraiment d'un ajournement. D'après ce que j'ai compris, Neville a été si déçu, ce matin, quand il a appris que Mavis ne tiendrait pas sa langue, qu'il a eu une attaque au moment où la cérémonie commençait. Je me suis dit que cette crise tombait à point nommé. On l'a monté dans sa chambre et on a appelé le médecin.

— Vous pensez qu'il s'agit d'une crise de convenance ?

— Eh bien, depuis que Duncan a laissé échapper que ses grands-pères s'étaient disputés pour savoir lequel des deux aurait l'honneur de s'évanouir, oui, j'en suis sûr.

— Oh... s'exclama Sabrina qui ne parvenait pas à croire que le très estimé lord Neville pouvait se livrer à ce genre de supercherie.

La sentant sceptique, Raphaël ajouta:

— Il a juste tenté de gagner du temps. Neville pense que, s'il pouvait parler lui-même à Mavis, il saurait lui faire entendre raison. Il a envoyé quelqu'un la chercher à Manchester dès qu'il a su où elle se trouvait. Pas mal, de l'avoir ramenée vous-même !

Heureusement, toujours près de la porte d'entrée, Mavis ne les entendait pas.

— Je ne l'ai pas ramenée, c'est elle qui m'a presque traînée ici de force. Elle était désespérée d'apprendre qu'il était trop tard pour réparer les dégâts et elle voulait suggérer une annulation.

— Trop tard? La nuit dernière, j'avais cru comprendre qu'elle était déterminée à se venger d'Ophélia. Elle a donc changé d'avis ?

— Elle voulait seulement qu'Ophélia se croie condamnée à épouser Duncan pendant quelques heures encore.

— Pas très charitable de sa part, dans la mesure où Duncan est impliqué dans l'histoire.

— C'est vrai, mais je la comprends mieux maintenant que je sais pourquoi elle méprise Ophélia à ce point. De plus, elle ignorait que le

mariage devait avoir lieu ce matin. Elle pensait avoir encore le temps de révéler qu'elle était d'accord pour se taire.

Raphaël secoua la tête d'un air ébahi.

— Vous allez finir par vous faire des cheveux blancs, Sabrina.

La jeune fille s'éclaircit la gorge puis se mit à sourire.

— Le gris a toujours été ma couleur préférée.

Raphaël s'esclaffa sans retenue. Il n'aurait pas dû, dans une maison où chacun attendait des nouvelles du mourant d'un instant à l'autre, et d'innombrables regards convergèrent sur eux.

Dans son ébriété, Raphael ne s'en rendit pas compte mais Sabrina frémit de se sentir la cible de la désapprobation générale. Elle se réfugia dans l'encoignure.

Elle en voulait à Raphael, mais elle-même n'avait pu résister à l'envie de le faire rire. Il y avait si longtemps qu'elle n'avait pas plaisanté. Au fond, cela signifiait qu'elle redevenait elle-même et que cette période de désespoir où elle avait sombré dernièrement était en passe de s'achever...

Chapitre 49

Quand Duncan entendit l'éclat de rire dans l'entrée, il voulut tout de suite savoir quelle en était la cause. N'importe quelle distraction lui semblait bonne, aujourd'hui, du moment qu'elle l'empêchait de se morfondre à attendre que le mariage ait lieu, ou plus exactement à faire semblant d'attendre, car il savait que la cérémonie n'était pas près de commencer.

Neville n'avait pas l'intention de se «remettre» avant d'avoir parlé à Mavis Newbolt. S'il n'y parvenait pas, il obligerait le père de celle-ci à user de l'autorité parentale pour obtenir le silence de sa fille. Hélas, la demoiselle en question demeurait introuvable. Duncan ne se faisait aucune illusion. Le père de Mavis était connu pour être un homme peu coopératif et Mavis ne changerait pas d'avis. Quant à Neville, il comptait trop sur le pouvoir inhérent à sa position pour accomplir des merveilles.

Il suffisait que Mavis parle à une seule personne, ou seulement qu'elle

prétende l'avoir fait, pour que tous les efforts de Neville fussent réduits à néant.

Mais dans la situation où Duncan se trouvait, tout délai était le bienvenu, même s'il était dû à une mise en scène dont aucun de ses grands-pères n'avait d'ailleurs cru bon de l'informer. Une fois de plus, ils décidaient pour lui...

Finalement, Archie n'avait jamais cessé de considérer Duncan comme un petit garçon. Le problème était que Duncan l'aimait trop pour le lui reprocher et risquer de lui causer du chagrin. Neville, en revanche, ne lui inspirait pas les mêmes sentiments. Pourtant, il avait agi à diverses reprises de telle façon que Duncan se sentait redevable envers lui.

Ainsi, contrairement à Archie, Neville ne s'était pas plaint quand Duncan avait rompu les premières fiançailles. Il lui avait même confié, au vu des derniers événements, que si vraiment ce mariage s'avérait au-dessus de ses forces, il trouverait une solution...

Mais la gratitude de Duncan envers le vieil homme ne transformait pas ses sentiments pour lui. Qu'il se comportât aujourd'hui comme un vrai grand-père ne changeait rien au fait que, pendant vingt et un ans, il ne s'était pas soucié de connaître son petit-fils.

Duncan posa son verre de brandy et se dirigea vers le vestibule. Il avait eu l'intention de boire pour oublier mais le brandy ne produisait aucun effet sur lui, aujourd'hui. En tout cas, il se félicita d'avoir toutes ses facultés quand il aperçut Sabrina et Raphaël.

Il comprenait maintenant pourquoi Raphaël avait ri, tout en ressentant une pointe de jalousie de ne pas avoir été lui-même l'objet de cette attention. Ah! Sabrina et son sixième sens dès qu'il s'agissait d'égayer une humeur morose.

— Je ne m'attendais pas à vous voir aujourd'hui, lui dit-il Elle lui offrit l'un de ses sourires radieux, de ceux qu'il aimait tant mais dont il n'avait plus été gratifié depuis ses deuxièmes fiançailles avec Ophélia. Malgré tout, ce bonheur apparent de la jeune fille lui parut déplacé, au vu des circonstances.

Tout autant que sa repartie :

— Nous sommes toujours amis, n'est-ce pas?

— Je commençais à me le demander, répondit-il prudemment, s'efforçant de cacher sa perplexité.

Sabrina continuait de lui sourire joyeusement, ce qui acheva de le déconcerter. Pourquoi était-elle soudain si heureuse? Parce qu'elle venait d'apprendre qu'il n'était pas encore marié? S'imaginait-elle vraiment que Neville aboutirait à quelque chose, alors qu'elle-même avait tenté en vain de raisonner Mavis, la veille ?

Il perdit patience quand il s'aperçut que Raphaël arborait lui aussi un visage réjoui.

— Bon, qu'est-ce que vous avez à glousser comme des chérubins, à la fin?

Raphaël prit un air indigné.

— Quelle comparaison, franchement...

— L'image des chérubins ne me déplaît pas, personnellement, le coupa Sabrina. Je me vois très bien voletant de-ci, de-là, et tirant des flèches de gaieté sur tout ce petit monde.

Raphaël roula de grands yeux, Duncan rougit et Sabrina éclata franchement de rire. Mais elle eut pitié de Duncan et lui expliqua :

— J'ai une bonne nouvelle... une excellente nouvelle, même.

Elle se mit soudain à se mordre les lèvres d'un air soucieux.

— Quoique, reprit-elle, cette bonne nouvelle comporte aussi sa part de désagréments.

— Quels désagréments ?

— Eh bien, vous allez devoir repartir à la chasse à l'épouse, ce qui n'a pas semblé vous amuser, la première fois.

Duncan soupira en comprenant enfin à quoi elle faisait allusion.

— Sabrina, ce que Neville a fait ne nous garantit rien du tout.

— Ça, c'était votre nouvelle à vous. La mienne, c'est que Mavis a eu des remords. Elle n'a aucune intention de vous voir épouser Ophélia par sa faute.

Duncan ne parvenait pas à la croire, quand enfin il aperçut Mavis.

Toujours près de la porte d'entrée, celle-ci semblait affreusement mal à

l'aise.

— Allez la rassurer, murmura Sabrina. Elle croit que vous êtes déjà marié et qu'elle est arrivée trop tard. Elle voulait seulement laisser Ophélia souffrir un peu plus longtemps.

— Ophélia et moi, par la même occasion.

— Non, pas vous. C'est pourquoi elle est venue, dans l'intention de vous sortir de ce mauvais pas. Comptant sur le délai nécessaire aux bans, elle ne pensait pas que la cérémonie devait avoir lieu ce matin.

— Pourquoi est-elle encore là, si elle croit que le mariage est conclu ?

— Elle voulait suggérer une annulation. En ce qui me concerne, je n'y comptais pas trop dans la mesure où les parents d'Ophélia auraient été trop contents de vous avoir pour gendre. Mais cela n'a plus d'importance, grâce à l'ingéniosité de Neville. C'est fini, Duncan.

Incapable de contenir l'explosion de joie que cette nouvelle lui apportait, il saisit Sabrina et la serra contre lui durant quelques instants précieux entre tous. Quand soudain, la voix glaciale d'Ophélia qui descendait l'escalier derrière eux interrompit leur étreinte. Ils se séparèrent.

— Vous pourriez au moins jouer les gentlemen et attendre que cette farce soit officiellement terminée pour montrer à qui vont vos véritables sentiments. Mais il ne faut pas demander à quelqu'un qui débarque dans la civilisation de savoir ce qu'est la courtoisie.

Chapitre 50

Duncan se tourna lentement vers Ophélia qui s'était arrêtée au milieu de l'escalier. Sa remarque le mettait hors de lui, mais il se contenta en songeant que son calvaire touchait à sa fin, désormais.

Il lui répondit sur un ton plus méprisant que furieux.

— Ma petite, si j'étais le barbare que vous dites, et quand bien même cette assemblée tout entière m'aurait surpris dans votre lit, je n'aurais pas accepté de me fiancer à nouveau avec vous pour protéger votre réputation.

— Mais si vous en êtes là, c'est votre faute ! lui rappela-t-elle en rougissant sous l'effet de sa franchise.

— Tiens, tiens, parce que la notion de faute signifie quelque chose pour un barbare ?

— Bon. Vous n'êtes pas un barbare.

— Quelle journée! A marquer d'une pierre blanche, intervint Raphaël avec un petit rire. La reine de glace s'est rétractée !

Ophélia se tourna vers lui, mais au passage, son regard chargé de mépris accrocha Mavis, à l'autre bout de la pièce. Un hoquet de surprise lui échappa. Oubliant complètement le trio rassemblé au bas des marches, qui lui emboîta le pas aussitôt, elle acheva de descendre et fondit sur la malheureuse.

— Mavis, je savais que tu viendrais avant qu'il ne soit trop tard et que tu me pardonnerais, au nom de notre vieille amitié. Tu ne pouvais me laisser souffrir toute ma vie pour quelques paroles malheureuses que je ne pensais même pas.

Duncan leva les yeux au ciel en entendant comment Ophélia voyait ce qu'aurait été sa vie avec lui. Mavis, de son côté, avait l'air complètement désorienté.

— Avant qu'il ne soit trop tard? répéta-t-elle. Elle jeta un regard interrogateur à Sabrina qui lui sourit en hochant la tête. Les épaules de Mavis semblèrent se détendre, comme si on venait de les alléger d'un grand poids. Puis elle se rendit compte que tout était de nouveau entre ses mains, et qu'elle pouvait encore s'amuser un peu.

— Tu pensais que nous étions déjà mariés? Alors... tu es venue savourer ta vengeance, c'est ça? souffla Ophélia.

— Tu veux dire exulter ? Me repaître du spectacle ? Mais, Ophélia, je ne suis pas comme toi, tu sais, et puis tu t'y entends si bien que je n'ai pas la moindre chance de t'égaler en la matière.

Ophélia frémit mais elle n'osa répondre à l'insulte. Il lui fallut même quelques secondes pour se remettre, durant lesquelles elle calcula qu'elle avait encore besoin de Mavis. Elle n'obtiendrait pas sa coopération si elle la blessait.

— Alors que fais-tu là ?

— Comme tu viens de le comprendre, je pensais que le mariage avait eu lieu. N'est-il pas normal que je sois venue féliciter l'heureux couple?

— Heureux? Alors que nous nous méprisons mutuellement ?

Mavis prit un air incrédule.

— Tu veux dire qu'il existe un homme qui n'est pas béat d'adoration devant toi? Mais c'est impensable ! s'écria-t-elle avec emphase.

Ophélia baissa la voix pour que Mavis soit la seule à l'entendre :

— Il n'est pas anglais, murmura-t-elle, comme si ce constat suffisait à tout expliquer.

— Tant mieux pour lui, si c'est ce qui l'empêche de se laisser aveugler par toi.

— Et ce n'est pas le moindre de ses mérites, glissa Raphaël, tout sourire.

Ophélia, semblant brusquement se souvenir de leur présence, se tourna vers Raphaël.

— Vous permettez? Il s'agit ici d'une conversation privée.

— Je vous en prie, très chère. Seulement je ne m'en irai pas pour autant. Je ne manquerais ça pour rien au monde.

— Manquer quoi? De me voir à terre? Vous me détestez donc tous à ce point ?

Personne ne prit la peine de la détromper et Ophélia rougit sous l'affront. Elle aurait fui depuis longtemps, si elle n'avait pas eu besoin de regagner les faveurs de Mavis. Ophélia se tourna résolument vers elle en ignorant les trois autres, mais au regard de celle-ci, elle comprit qu'elle avait peut-être mal joué.

— Deux hommes, Ophélia ! s'exclama Mavis en feignant l'incrédulité.

Deux hommes qui ne sont pas en adoration devant toi ! Cela ne te met pas sur la piste ?

— Mais de quoi parles-tu à présent ? demanda Ophélia avec impatience.

— Et si cela ne venait pas d'eux, mais de toi ? Si tu avais fait un faux pas, Phéli ? continua Mavis en utilisant ce surnom de petite fille qu'Ophélia détestait. Tu as malencontreusement révélé à tous celle que

tu étais vraiment, et tu n'abuseras plus personne avec tes grands airs.

Tout le monde n'est pas aussi aveugle que tu le crois. Certains ont vu tout de suite que tu n'étais qu'un cœur de pierre.

Cette fois, Ophélia ne put retenir une exclamation étouffée.

Duncan commençait à se sentir mal à l'aise. À entendre Mavis, il avait du mal à croire qu'elle accepterait de se taire. Si Sabrina ne le lui avait assuré, cette conversation entre les deux femmes lui aurait porté le coup de grâce. Mavis assouvissait sa haine avec tant de hargne qu'il prit presque la belle blonde en pitié.

— Tu as décidé de m'insulter? dit Ophélia d'une toute petite voix qui se brisa un instant, juste assez pour que tout le monde l'entende.

Mavis ne se laissa pas impressionner. Elle n'en avait pas terminé avec Ophélia et entendait aller au bout de sa vengeance.

— Depuis quand la vérité est-elle une insulte ?

— D'accord, je suis la personne la plus méprisable qui soit. Cela vous paraît à tous tellement évident que ce doit être vrai.

Elle semblait au bord des larmes, à présent, mais Mavis ne flancha pas.

— Oh ! épargne-nous tes manœuvres tellement éprouvées ! Tu ne m'abuses pas, Pheli. Tu oublies que je te connais bien. Tu es prête à toutes les comédies pour te tirer d'affaire.

— Je te connais, moi aussi, et je sais que tu regretteras ce que tu es en train de faire. Tu n'es pas d'une nature vindicative, Mavis. La mansuétude te convient mieux...

— Je t'ai pardonné, une fois, la coupa sèchement Mavis. Cela a-t-il changé quoi que ce soit à ton comportement? Cela t'a-t-il empêchée de ruiner la vie de certains, comme tu as ruiné la mienne ?

— Je croyais que tu avais admis qu'Alexander n'était pas l'homme qu'il te fallait.

— Tu as essayé de me le faire croire, mais cela n'a pas marché. Je ne me remettrai jamais de cette perte. Au lieu de la surmonter, je suis devenue tellement amère que je ne me reconnais plus. Et si je tolère ta présence en ce moment, c'est uniquement parce que j'attends depuis

longtemps d'assister à ta chute.

Cette fois, Ophélia parut surprise.

— Mavis, tu ne peux pas me haïr à ce point!

— Ah non? Tu ne te rends donc pas compte que personne ne t'aime?

Tu n'as pas une seule véritable amie.

— Ce n'est pas vrai... Jane et Edith sont toujours mes amies.

— Vraiment ? Alors pourquoi ne sont-elles pas venues à ton mariage ?

Ophélia observa un silence éloquent. Son expression pitoyable tint lieu de réponse. Triomphante, Mavis souriait.

— C'est bien ce que je pensais, continua-t-elle, même Jane et Edith ont fini par te percer à jour. Et comment aurait-il pu en être autrement quand tu m'as fustigée devant elles? Moi, ton amie d'enfance. Tu as perdu leur confiance.

— Ce n'est pas vrai.

— À d'autres, Ophélia, mais pas à moi! Tu oublies que j'étais là les nombreuses fois où tu as retourné ta langue de vipère contre elles. Et pourquoi? Pour des broutilles qui avaient eu le malheur de te vexer.

Parce que tout ce qui ne tourne pas exclusivement autour de toi est un affront.

— Je n'y peux rien, c'est mon caractère.

— Et tu n'essaieras jamais de le changer. Tu préfères te trouver des excuses pour justifier tes perfidies. Tu te comportes comme une enfant, Pheli, et tu te complais dans ce rôle. Tu ne crois pas qu'il serait temps de grandir?

— En effet. Tu as été très claire, Mavis.

— Suffisamment pour t'ouvrir les yeux? J'en doute. Tu me traiteras d'idiote et de menteuse et tu continueras à te prendre pour le centre du monde.

— Je ne vois pas comment je pourrais me prendre pour le centre du monde quand je suis clouée ici... Mavis, je t'en supplie... voilà, je l'ai

dit. C'est pour cela que tu es venue? Pour m'entendre te supplier? Tu es contente? Je t'en prie, ne m'oblige pas à épouser un homme qui me méprise.

Mavis secoua la tête d'un air écoeuré.

— Tu vois combien tu es égocentrique, Pheli ? Il ne t'a jamais traversé l'esprit que j'étais venue pour lord Duncan? Eh bien, c'est le cas, figure-toi. Je suis là pour lui épargner une tragédie, celle de devoir t'épouser. Parce que toi, tu pourrais te noyer devant moi que je ne te tendrais pas la main.

Puis Mavis tourna le dos à Ophélia et s'adressa à Duncan comme si son ancienne amie n'avait jamais existé.

— Lord Duncan, je suis désolée, vraiment désolée de ne pas vous avoir rassuré sur mes intentions, la nuit dernière.

— Ne vous inquiétez pas pour ça, répondit Duncan, le sourire aux lèvres. L'intensité de mon soulagement dépasse toute autre considération. Merci infiniment.

Mavis hocha légèrement la tête, puis se tourna vers Sabrina dont elle prit les mains dans les siennes.

— Merci de m'avoir rappelé combien l'amitié véritable pouvait réchauffer le cœur. Je serais fière que vous acceptiez d'être mon amie.

Vous voulez bien ?

— Certainement, mais... vous devez partir?

— Oui. Je ne peux retarder plus longtemps le moment de rentrer chez moi. J'imagine que mon père a préparé une longue liste de punitions à mon intention, et je les mérite toutes.

Ophélia, pendant ces échanges, tenta de s'éloigner discrètement vers un endroit tranquille où elle pourrait laisser couler ses larmes. Elle gravit l'escalier en toute hâte mais au détour du palier, elle se heurta à Raphaël Locke.

Il s'était éclipsé juste avant elle, dans l'intention de lui parler en tête-à-tête. Il savait qu'elle monterait et il la guettait.

Il voulait lui dire ce qu'il pensait d'elle: elle avait l'air si inconsciente et, finalement, si peu désolée de tous les problèmes qu'elle avait

causés. Aussi fut-il surpris de voir des larmes sur son beau visage.

— Mon Dieu, mais elles sont réelles, on dirait ! s'exclama-t-il en effleurant sa joue mouillée d'un doigt. Et vous ne cherchez pas de témoin ? Je suis impressionné.

— Laissez-moi...

Il n'en fit rien. Au lieu de cela, contre toute attente et s'étonnant lui-même, il l'attira contre lui pour la laisser pleurer sur son épaule.

Consoler les jeunes filles éplorées faisait partie de ses travers, mais cette fois il risquait de le regretter.

Pourtant, il n'eut pas le cœur de la repousser.

Chapitre 51

Surprenante, la vitesse avec laquelle Neville se remit de son attaque dès qu'il fut informé de la brève visite de Mavis Newbolt ! Il eut même la force de descendre annoncer que les deux fiancés, d'un commun accord cette fois, mettaient fin à leur engagement. Après quoi, il mit gentiment ses invités dehors. Son tact et sa diplomatie dissimulaient à peine le plaisir secret qu'il éprouvait.

Le soir même, Summers Glade retrouvait son calme habituel. Il ne restait qu'un hôte indésirable, que le marquis ne pouvait cependant pas congédier tant que Duncan n'aurait pas trouvé une épouse convenable.

L'indésirable en question s'assit en face de Neville, à la table du dîner.

Ils prenaient l'apéritif en attendant Duncan.

D'une certaine manière, Ophélia, pour laquelle ils partageaient la même aversion, avait constitué entre eux un terrain d'entente.

Malheureusement, la trêve touchait à sa fin. Ils se félicitèrent, admirèrent que Mavis Newbolt était une fille épatante, puis ils reprirent leur affrontement au sujet du mariage de Duncan.

— Il faudrait qu'il aille à Londres, suggéra Neville.

— Vous plaisantez ? Il paraît que c'est une ville de perdition, grogna Archie.

- Sur ce point, Londres n'est sûrement pas différente d'Edimbourg.
- Qu'en savez-vous ? Vous n'y avez jamais mis les pieds.
- Parce que vous avez mis les vôtres à Londres, peut-être. Quand ça?
- Peu importe, éluda Archie, irrité. Toutes les grandes villes sont des lieux de perdition, c'est connu. Si vous organisiez une nouvelle petite fête ici ?
- Cette maison ne subira pas une nouvelle invasion, répliqua Neville d'un ton sans réplique. Ce serait d'autant plus inutile que la saison mondaine bat son plein à Londres. Nous pourrions facilement obtenir des invitations pour le petit, ensuite les choses se feraient naturellement.
- Il y a trop de filles dans une aussi grande ville. Comment voulez-vous qu'il arrive à choisir parmi tant de...

— Archibald, n'avons-nous pas déjà eu cette discussion? Il se trouve, et c'est incontestable, que Londres réunit toutes les jeunes filles à marier dès la saison des bals. Si tous les Anglais, moi compris, ont trouvé leur femme en ces occasions depuis des lustres, pourquoi Duncan n'y parviendrait-il pas? Et puis, personne ne vous demande de l'accompagner.

— Parce que vous, vous en avez l'intention?

Cette seule pensée fit frémir Neville.

— Sûrement pas. Mais je songeais à demander ce service au jeune Locke. Ils semblent avoir sympathisé, Duncan et lui. Il saura où emmener Duncan et le présentera aux personnes qui conviennent.

Duncan, entrant alors dans la pièce, surprit la fin de leur conversation.

— S'il y a quelque chose à demander à l'un de mes amis, je m'en chargerai. Il est temps que vous compreniez, tous les deux, que je ne suis plus un enfant et que je suis assez grand pour me débrouiller tout seul. Quant à Rafe, il est loin d'être mon ami, mais que vouliez-vous que je lui demande ?

— De t'introduire dans le monde londonien.

Alors qu'il s'apprêtait à s'asseoir avec eux, Duncan se figea.

— Que diable irais-je faire là-bas? Archie, tu m'as dit toi-même qu'il n'y avait pas plus mal famé et qu'aucun homme sensé ne s'aventurerait là-bas.

Mal à l'aise, Archie toussota.

— Eh bien, que ce soit le cas ou non, Neville affirme que c'est là-bas que tu trouveras une épouse. J'ai bien peur qu'il ait raison.

Il s'attira un coup d'œil étonné de Neville mais continua, imperturbable.

— Nous avons malencontreusement perdu du temps mais tu n'ignores pas nos préoccupations.

— Dans ce cas, tranquillisez-vous tous les deux, répondit Duncan. J'ai déjà fait mon choix, si toutefois elle veut bien de moi.

— Qui est-ce? s'étonna Archie.

Neville ne partagea pas sa surprise. Il savait de qui il s'agissait et, pour marquer sa désapprobation, il cacha son visage dans ses mains.

— Elle n'a pas de titre. Tu peux trouver mieux, dit-il.

— Mais de qui parlez-vous? insista Archie en fixant Neville qui semblait au courant de choses dont il n'avait pas pris la peine de l'informer.

Duncan répondit à la place du marquis.

— De Sabrina Lambert, bien sûr.

Les sourcils broussailleux d'Archibald se haussèrent presque jusqu'à la naissance de ses cheveux.

— Mais cette fille est une amie. On n'épouse pas ses amies.

— Je voulais que tu te maries vite mais ce n'est pas une raison pour le faire stupidement, renchérit Neville.

Duncan se contenta de sourire.

— Et si j'éprouvais pour elle plus que de l'amitié?

— Tu m'as assuré du contraire, si tu te souviens bien, intervint Archie.

Et puis elle n'est même pas jolie. Il n'y a rien de mal à aimer une amie, mais de là à l'épouser..,

— Archie, sa beauté intérieure dépasse tout ce que j'aurais pu imaginer. Et puis tu t'es laissé éblouir par Ophélia qui ne m'a jamais impressionné, moi. Personnellement, je trouve Sabrina charmante.

Pour tout te dire, elle est parfaite à mes yeux.

— Elle a certainement des qualités, admit Neville. Mais un scandale la poursuit dont elle ne se débarrassera jamais.

— Un scandale ridicule et dénué de fondement, rectifia Duncan. Ces rumeurs de bas étage vous effraient, Neville ?

— Pas du tout. Je suis le premier à admettre qu'elles sont parfaitement ridicules. Il n'en reste pas moins qu'on s'en passerait bien. Toutefois, si tu me dis que tu es amoureux de cette jeune fille, eh bien... épouse-la.

— Nom d'un chien! explosa Archie. Vous n'allez pas encourager le petit à faire une bêtise pareille ?

Une fois de plus, Duncan s'étonna de constater que Neville était de son côté, bien qu'il eût exprimé ses réserves. Quant à la réaction d'Archie, elle ne le surprenait pas le moins du monde.

— Archie, dit-il, tu m'as fait confiance en me laissant mener tes nombreuses affaires, n'est-ce pas? Alors fais-moi confiance aujourd'hui. Je suis seul juge de mes sentiments et je sais ce que je veux. D'ailleurs, je vais de ce pas lui rendre visite.

Archibald s'effondra sur la table dès que son petit-fils eut quitté la pièce. Nullement impressionné par cette réaction théâtrale, Neville chassa les domestiques qui choisirent ce moment-là pour apporter le dîner. Pour l'heure, un verre lui semblait plus approprié au réconfort de son hôte.

— Vous prenez les choses trop au tragique, lui dit-il dès qu'ils furent seuls.

Archie releva la tête.

— Vous ne voyez donc pas qu'il s'apprête à commettre une énorme erreur ?

— Pas s'il aime cette jeune fille.

— Justement, tout le problème est là. Il l'aime. Mais un homme n'a pas à aimer sa femme de cette manière-là, non ?

— L'amour, c'est l'amour... commença Neville.

— Non, il y a plusieurs formes d'amour, l'interrompit Archie, les nerfs à vif. Elle est son amie, sa très chère amie. Mais comme c'est une femme et qu'il éprouve pour elle de forts sentiments, il mélange tout et croit qu'il s'agit d'amour.

— Et si vous vous trompiez ?

— Non, je le connais. Il a manqué d'amis toute sa vie, alors il est prêt à faire n'importe quoi pour préserver cette toute nouvelle amitié. Il s'imagine qu'en épousant Sabrina, il ne la perdra pas, ce qui est vrai, mais il ne sera pas heureux pour autant. D'ailleurs, il s'en rendra compte dès la nuit de noces. Quand viendra l'heure d'aller au lit, il préférera jouer aux dames ou au whist avec elle.

Incapable de s'en empêcher, Neville éclata de rire.

— Vraiment, Archibald, votre façon de penser est tout simplement ahurissante. L'idée ne vous a jamais effleuré que ce qui a commencé comme une amitié a peut-être déjà évolué vers autre chose ? Quelque chose de bien plus profond ? L'amour ne naît pas forcément au premier regard, vous savez.

— Pour l'amour vous avez raison. Mais le désir ? C'est simple : vous en éprouvez ou vous n'en éprouvez pas. Et Duncan ne désire pas cette petite. Quel avenir aurait un mariage qui ne se fonderait pas sur une saine attirance physique ? Même cette sorte d'amour dont vous parlez commence par le désir. Sans lui, aucun sentiment ne dure bien longtemps.

Neville leva les yeux au ciel.

— Ce n'est pas Duncan qu'Ophélie Reid aurait dû traiter de barbare, mais vous. Les sentiments peuvent se transformer, Archibald. Les amis devenir des amants, les ennemis des amis, et vice versa. Si tout était aussi simple que vous le dites, le monde serait terriblement ennuyeux.

Chapitre 52

Quand Duncan se présenta chez les Lambert, tante Alice l'accueillit

avec un regard réprobateur. En effet, l'heure tardive ne convenait pas à une visite mais le jeune homme plaida sa cause et promit qu'il ne serait pas long. La vieille dame finit par se laisser fléchir et l'introduisit dans la salle à manger, qui donnait sur le jardin. Par la fenêtre, elle lui montra Sabrina.

Celle-ci, emmitouflée dans un gros manteau, était assise sur un banc de pierre, au clair de lune. Duncan ne s'en étonna pas. Cela lui ressemblait tellement d'être ainsi dehors, en plein hiver et malgré la nuit.

— Vous n'avez pas froid? s'enquit-il dès qu'il arriva à sa hauteur.

Sabrina, qui l'avait vu sortir de la maison, l'avait regardé calmement tandis qu'il s'avançait vers elle. Comme s'il était évident qu'il allait venir. Comme si elle l'attendait.

— Pas du tout, répondit-elle.

— Je crois que vous aimeriez les Highlands, remarqua-t-il avec nonchalance.

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

— Parce que, contrairement à beaucoup d'étrangers, vous sauriez prendre le temps d'admirer le paysage, qui est magnifique. Je ne vous imagine pas constamment enfermée pour vous réchauffer, n'est-ce pas?

Elle sourit.

— En effet. Mais vous avez raison: les gens négligent trop souvent de contempler la nature. Et pourtant! Regardez cette lune d'hiver, par exemple. N'est-elle pas fascinante?

— C'est vrai, admit-il comme un petit sourire se dessinait sur ses lèvres. D'ailleurs, je m'étonne qu'on puisse la voir dans le ciel anglais, toujours tellement chargé de nuages.

— Vous détestez toujours l'Angleterre?

— Non. Il y a ici certaines qualités que je me suis mis à aimer.

Sabrina ne perçut aucun sous-entendu dans cette réponse. Pour elle, Duncan se mettait à apprécier son nouveau pays et elle s'en réjouissait, tout naturellement.

Elle ne bougea pas quand il s'assit un peu trop près d'elle. Elle se sentait bien avec lui. Ce fut seulement quand elle pensa à lui autrement que comme à un ami qu'elle commença à éprouver une gêne. Sa proximité la troubla. Elle s'efforça de chasser de son esprit ses souvenirs les plus tumultueux, tout en se remémorant sa conversation avec Archibald. Ils étaient amis, avait affirmé celui-ci, rien qu'amis.

Et puis Duncan devait se marier. Sans doute partirait-il à Londres pour remédier à la situation. D'ailleurs, il venait probablement lui faire ses adieux, lui annoncer qu'il s'absenterait quelque temps. Il lui manquerait, terriblement, mais elle devait s'habituer à ne pas le voir régulièrement. À son retour, il aurait une nouvelle fiancée...

— Vos tantes nous surveillent-elles derrière l'une de ces fenêtres? lui demanda-t-il soudain.

— C'est bien possible.

— Eh bien, tant pis, parce que je vais vous embrasser.

Sabrina n'eut pas le temps de comprendre ce qui lui arrivait. Elle se retrouva dans les bras de Duncan qui posa ses lèvres sur les siennes.

Oui, il... il l'embrassait. Ardemment. Profondément. L'instant de surprise passé, elle s'abandonna tout entière au plaisir de se retrouver blottie contre sa poitrine.

C'était stupide, bien sûr. Elle aurait dû se débattre, et réagir puisqu'il n'y avait entre eux aucun espoir. Elle n'en eut pas la force. Sans doute était-ce la dernière fois qu'elle s'enivrait du goût de ses lèvres. Pendant ces instants de rêve volés au temps, il était à elle. Ensuite, il lui dirait fermement que cela ne devrait plus se renouveler.

Le problème était qu'elle ne pourrait rester son amie, s'il la tentait constamment de cette façon! Peut-être était-ce sa manière à lui de lui exprimer son soulagement et de le partager avec elle... mais...

Seigneur! les Highlanders embrassaient-ils ainsi tous leurs amis ?

Il répondit aussitôt à sa question muette en délaissant ses lèvres pour plonger son regard dans le sien.

— Sabrina, voulez-vous m'épouser?

Elle se perdit dans ses yeux et, durant un long moment, elle crut que ses espoirs les plus fous venaient de se réaliser. Elle prit le temps de

savourer cette joie, repoussant le plus longtemps possible la triste réalité, la peine qui n'allait pas tarder à la déchirer quand elle lui répondrait. Mais déjà, la douleur lui serrait la gorge et les larmes emplissaient ses yeux. Elle n'eut pas la force de s'expliquer.

— Non, fit-elle simplement.

Duncan ne s'attendait pas à un refus. Son expression passa de la surprise à l'affliction puis à la froideur. Il se raidit.

— Pourquoi non ?

Comme tout se compliquait dès qu'il s'agissait de Duncan ! Quelle terrible épreuve que d'avoir à lui répondre :

— Vous êtes mon ami, Duncan, le plus proche, certes, le plus cher aussi. Mais essayer de transformer ces sentiments en autre chose serait une erreur.

Puis Sabrina se leva, incapable d'en dire davantage, et elle se détourna avant qu'il ne devine ce qu'elle ressentait vraiment. Heureusement, la lune ne dispensait qu'une clarté blafarde et la jeune fille traversa le jardin à la faveur de l'ombre.

Si Duncan avait pu voir son visage, en cet instant, il aurait compris qu'elle ne pensait pas un mot de ce qu'elle venait de lui dire. Des flots de larmes ruisselaient sur ses joues.

Archibald l'avait bien mise en garde, songeait Sabrina. Mais pourquoi ne l'avait-il pas laissée dans l'ignorance ? Aurait-ce vraiment été si cruel, pour elle, de l'épouser ? Elle l'aurait aimé pour, deux et se serait comportée en bonne épouse... D'un autre côté, à quoi bon essayer de s'abuser ? Le mariage exigeait des sentiments partagés. Elle aurait vite souffert de ne pas se savoir aimée en retour, et serait devenue amère.

S'arrêtant, elle essuya discrètement ses larmes pour lui faire face de nouveau en espérant qu'il ne verrait rien de son chagrin.

Peine perdue. Duncan était déjà parti.

Chapitre 53

Duncan ne rentra pas directement. Il n'avait aucune envie d'affronter ses grands-pères qui l'attendaient de pied ferme pour savoir s'il avait une nouvelle fiancée. Il prit le chemin de l'auberge d'Oxbow, où il se

réfugia. Quand le tavernier voulut fermer et qu'il tenta de le mettre dehors, Duncan lui proposa un pourboire substantiel pour pouvoir rester un moment encore. Le jeune homme était déjà passablement ivre.

Au milieu de la nuit, il parvint tant bien que mal à retrouver le chemin de Summers Glade, mais il tomba de cheval à deux reprises. Sans doute serait-il resté là, endormi dans l'air glacé, si l'animal n'avait soufflé dans son visage son haleine chaude, et fini par le ranimer.

Quand il fut enfin au manoir, Duncan ne se souciait plus d'éviter ses grands-pères, qui se précipitèrent d'ailleurs immédiatement à sa rencontre dès l'instant où il franchit la porte en trébuchant.

Archie, faisant irruption du salon, tenta en vain de retenir son petit-fils qui s'écroula de tout son long. Il se tourna alors vers Neville, qui venait d'apparaître en haut de l'escalier.

— Voulez-vous que j'appelle un valet pour le monter dans sa chambre? proposa ce dernier.

— Inutile! s'indigna Archie. Je peux le faire tout seul.

Malgré son état, Duncan, qui se trouvait pourtant tout disposé à s'endormir sur place, à même le sol du vestibule, réalisa qu'Archibald allait se rompre les os en s'obstinant à le porter jusqu'à son lit. Aussi, tenta-t-il tant bien que mal de se dégager et gravit-il les marches tout seul. Une fois en haut, il crut reconnaître Neville en robe de chambre, une lanterne à la main.

Ce dernier leva un sourcil et renifla avec dédain, d'un air décidément très anglais. Duncan éclata de rire avant de tituber en direction de sa chambre (du moins l'espérait-il). La voix de Neville s'adressant à Archie lui parvint alors.

— Vous qui le connaissez si bien, pensez-vous qu'il se soit saoulé pour fêter l'événement ou pour noyer son chagrin, cette fois ?

— Allons, rétorqua Archie. N'essayez pas de lui rappeler ce qu'il essaie d'oublier dans l'alcool.

— Il n'a donc rien obtenu, conclut Neville en soupirant.

Les deux vieillards s'imaginaient-ils que l'ébriété l'avait rendu sourd?

Duncan s'appuya contre le mur le plus proche et déclara :

— Elle ne veut pas de moi. Non. Elle refuse de m'épouser. Pourtant, elle m'a rendu mon baiser avec une telle fièvre que j'ai cru qu'elle allait m'emmener dans son lit. Je ne comprends pas, Archie, gémit-il.

Brusquement, il darda sur Neville un regard soupçonneux.

— Les filles de chez vous auraient-elles une particularité que j'ignore?

— Comment ça ? Celle de vouloir t'attirer dans leur lit? Ou bien celle de refuser de t'épouser après l'avoir fait?

Duncan crut deviner que Neville se retenait de rire quand il poursuivit:

— Je ne saurais dire. Honnêtement, je n'ai pas connu beaucoup de femmes déterminées à m'attirer dans leur lit.

Archie, de son côté, s'esclaffa sans retenue :

— C'est drôle mais ça ne me surprend pas vraiment.

Cette remarque lui valut un regard hautain du marquis, qui tourna les talons et s'éloigna, puis revint sur ses pas afin de poser la lampe sur la table du palier.

— Mieux vaudrait que ce garçon voie où il met les pieds, s'il ne veut pas se tordre le cou. Nous reparlerons demain matin de ce qui m'a tout l'air d'être un malentendu.

— Quel malentendu ? voulut savoir Duncan.

— Celui qui justifie ta question, répondit Neville.

L'esprit embué par le whisky, Duncan renonça à déchiffrer la tournure elliptique de cette phrase. Il chancela vers ce qui lui parut être son lit et s'endormit immédiatement.

Il se réveilla dans l'après-midi. Comme les souvenirs des événements de la veille au soir lui revenaient lentement, il ouvrit un œil et aperçut quelqu'un, assis à son chevet. C'était Archie. Celui-ci paraissait dormir mais Duncan le connaissait trop bien pour ignorer qu'il faisait semblant. D'ailleurs le vieil homme ne tarda pas à ouvrir les yeux.

— La dernière fois, lui dit-il, tu t'es enivré parce que tu t'étais fiancé sans l'avoir voulu. Hier, tu as bu parce que tu n'as pas pu te fiancer alors que tu le souhaitais. Tu devrais t'épargner ces souffrances du

réveil. L'alcool n'offre qu'un oubli temporaire.

— Tu as raison. Mais tu as eu tort de rester assis ici toute la nuit: tes vieux os vont craquer pendant au moins une semaine.

— Laisse-moi m'occuper de mes vieux os tout seul, répondit Archie en se levant péniblement.

Duncan roula lentement sur lui-même pour s'asseoir au bord du lit.

Une atroce migraine lui martelait la tête. De toute évidence, il n'avait pas assez dormi pour que tous les effets de l'alcool soient passés.

Mal à l'aise, Archie l'observait.

— Je sais que je ferais mieux d'attendre que tu ailles mieux mais ma conscience me tourmente.

— Aurais-tu la bonté de ne pas crier, s'il te plaît ?

— Je ne crie pas. C'est toi qui risques de crier quand tu m'auras entendu.

Malgré les brumes qui stagnaient encore lourdement dans son cerveau, Duncan parvint à saisir le sens de ces paroles.

— Ta conscience ? Allons bon, qu'est-ce qui te préoccupe ?

— Que tu souffres à cause de cette petite qui t'a rejeté.

Duncan haussa les sourcils, ce qui lui arracha un gémissement de douleur. Il enfouit son visage dans ses mains.

— Comment ne pas souffrir si elle ne m'aime pas comme je l'aime ?

— Tu es sûr de l'aimer à ce point ?

— L'aurais-je demandée en mariage, sinon ?

— Eh bien, j'avais peur que tu ne l'aies fait que pour nous contenter, Neville et moi. Tu m'as dit toi-même qu'elle n'était qu'une amie pour toi.

— C'était le cas, avant. Du moins je le croyais. Car, à force de t'entendre répéter qu'un homme et une femme ne peuvent être amis, je me suis mis à la regarder autrement. Et ce que j'ai vu m'a... infiniment plu. Pour être franc, à partir de ce moment-là, j'ai eu un mal fou à

m'empêcher de l'embrasser, à chaque fois que je la voyais.

Archie ferma les yeux en soupirant.

— Dans ce cas, je te dois des excuses. Je crains d'être responsable de son refus.

— Ne sois pas ridicule. Tu ne peux pas influencer ses sentiments.

— Non, mais à l'issue d'une conversation que j'ai eue avec elle, je l'ai convaincue, si elle était amoureuse de toi, de ne pas te le révéler.

Duncan dévisagea son grand-père avec un grand calme.

— Quelle conversation ?

— J'ai cru bien faire...

— Quelle conversation ?

— La semaine dernière, quand je l'ai rencontrée à Oxbow, je l'ai mise en garde sur... un mariage éventuel avec toi, au cas où tu n'épouserais pas Ophélia Reid. Je pensais que tu risquerais alors de lui demander sa main pour de mauvaises raisons.

— Comment? Tu lui as dit que je n'éprouvais pour elle que de l'amitié?

— Oui... puisque tu me l'avais affirmé. Je ne voulais pas que vous commettiez une erreur irréparable.

Un large sourire transfigura soudain le visage de Duncan.

— Cela veut dire qu'elle m'aime vraiment?

— Oui, c'est possible.

— Non, c'est évident! J'ai été idiot de ne pas écouter mon cœur. Je me doutais que ses sentiments allaient au-delà de l'amitié. Son refus m'a tellement atterré que je n'ai pas réagi.

— Je vais lui parler, réparer mon erreur, proposa Archie.

— Non. C'est à moi de la convaincre que je l'aime, à personne d'autre.

— Tu veux bien me pardonner de m'être mêlé de ce qui ne me

regardait pas ?

— Ne te fais pas de reproches, Archie. Tu pensais agir pour mon bien.

Mais comme ce maudit mal de tête m'empêche d'aller la voir tout de suite, tu macéreras dans ta culpabilité un peu plus longtemps.

Archibald se dirigea vers la porte.

— Et toi, répliqua-t-il, macère dans tes vapeurs d'alcool ! Ça t'apprendra à te livrer à de tels excès.

Chapitre 54

Le cœur brisé, Sabrina ne put trouver le sommeil de toute la nuit. Sans répit, elle se tourna et se retourna en s'efforçant de trouver des réponses aux questions infernales qui la tourmentaient. Quand, épuisée, elle s'effondrait un instant, le chagrin la reprenait aussitôt.

Elle tenta de lire et choisit un livre qui l'avait plusieurs fois aidé à s'endormir, en d'autres temps. Hélas, il n'eut cette fois aucun effet. Son désespoir était bien trop profond pour céder à une simple distraction.

Même son amitié avec Duncan était compromise, à présent, car jamais ils ne retrouveraient ce qu'ils avaient partagé. Pourquoi Duncan l'avait-il engagée sur un terrain qu'ils n'auraient jamais dû atteindre? Il se trompait en croyant l'aimer. Le plus grave était qu'il risquait de l'entraîner dans ces illusions qu'elle était déjà toute disposée à croire !

Heureusement, elle était lucide. Elle savait trop bien qu'elle n'était pas le genre de femme à faire perdre la tête à un homme. Et qu'elle n'était pas assez belle pour attirer quelqu'un d'aussi séduisant que Duncan.

Quelques baisers avaient failli la détromper mais elle s'était vite ressaisie...

Certes, il ne s'agissait pas de baisers amicaux. Faire l'amour ensemble n'avait rien d'amical non plus. Mais elle réagissait comme une femme, et tout le problème était là, car les hommes avaient une conception toute différente de ces choses.

Comme toutes ces réflexions qui ne la menaient nulle part ne cessaient de la hanter, l'empêchant de s'assoupir, Sabrina finit par se lever. Elle fit quelques pas dans sa chambre, puis s'arrêta à la fenêtre dont elle

ouvrit les rideaux. Cachée derrière d'épais nuages gris, la lune semblait éteinte. La jeune fille ne distinguait même plus le jardin dans cette nuit d'encre. Une longue promenade parviendrait peut-être à la détendre... Non, il faudrait qu'elle s'habille de nouveau, qu'elle laisse un mot à ses tantes.

Elle s'approcha de la cheminée qui dispensait une agréable chaleur dans la pièce et songea à éteindre le feu, pour faire le noir. Mais l'obscurité ne l'empêcherait pas de se torturer l'esprit. Un verre de lait chaud l'apaiserait peut-être? Elle était prête à essayer n'importe quoi pour parvenir à dormir et cesser de penser.

Après avoir enfilé sa robe de chambre, elle descendit à la cuisine. Elle revint au bout de quelques minutes, toujours aussi agitée. Mais quand elle ouvrit la porte, elle découvrit... Duncan, assis sur son lit.

Elle crut d'abord à une hallucination. Sans doute pensait-elle tellement à lui qu'il avait fini par se matérialiser dans son imagination. Il avait même enlevé son manteau, dans son rêve, à cause de la douce chaleur qui régnait dans la pièce. Oui, ce n'était qu'une apparition.

— Je suis déjà venu à une heure tardive, hier, alors j'ai éprouvé moins de scrupules aujourd'hui! Et puis, je préfère que vos tantes ne risquent pas de nous épier. J'ignorais totalement où se trouvait votre chambre, quand vous êtes miraculeusement apparue derrière la vitre.

C'est à son accent, qu'elle aurait été incapable de reproduire, même mentalement, qu'elle comprit qu'elle n'était pas victime d'une vision. Il était là ! En chair et en os !

— Vous êtes passé par la fenêtre ?

— Oui, et j'ai eu quelques difficultés à y parvenir. Cet arbre, là, dehors, ne s'est guère montré coopératif. Je crains d'avoir même cassé plusieurs de ses branches, avoua-t-il d'un air désolé.

— Mais... pourquoi?

Duncan se leva et marcha vers Sabrina pour fermer la porte qu'elle avait oubliée, dans sa stupeur. La jeune fille était effarée par sa présence, ici, dans sa chambre, en pleine nuit. Elle s'écarta de lui et s'approcha du feu mais Duncan la suivit et prit ses mains dans les siennes comme s'il voulait l'empêcher de s'échapper à nouveau.

— Je suis venu au risque de passer pour un imbécile, mais il fallait

que je vous dise, Sabrina, que ce que je ressens pour vous n'a plus rien à voir avec de l'amitié.

Un gémissement échappa à Sabrina. Elle ne survivrait pas à une nouvelle déconvenue. Duncan avait beau essayer de se convaincre qu'il l'aimait, les mises en garde d'Archibald la poursuivaient sans relâche, depuis le jour de leur rencontre. A présent, celles-ci étaient ancrées dans son cœur.

... Il a une très haute idée de l'amitié, et vous épouser lui permettrait de vous avoir près de lui constamment. Il a prouvé l'importance qu'il attachait à votre présence en vous invitant à Summers Glade malgré Ophélia. Mais n'allez pas lui prêter d'autres sentiments! Vous le regretteriez tous les deux.

Sabrina rassemblait son courage en se remémorant ces mots, tandis que Duncan poursuivait :

— Je sais ce qu'Archie vous a dit, mais il se trompait...

— Non, l'interrompit-elle. Je l'ai haï de m'avoir parlé en ces termes mais il avait raison, nous...

— Sabrina, laissez-moi finir, je vous en prie, murmura-t-il. Je n'en veux pas à mon grand-père. Ses intentions étaient nobles et bienveillantes mais il a fait une erreur de jugement. En effet, je lui ai confié que nous étions seulement amis, parce que cela me semblait vrai à l'époque. Jamais je ne m'étais senti aussi proche de quelqu'un...

Et j'ai cru à de l'amitié jusqu'au jour où Archie a essayé de me convaincre que ce sentiment ne pouvait exister entre un homme et une femme, parce que le sexe intervenait inévitablement. Ne rougissez pas. Il faut appeler un chat un chat. À partir de ce moment-là, j'ai commencé à regarder la femme en vous, la femme magnifique que vous êtes. Je n'en veux pas à Archie parce qu'il m'a ouvert les yeux.

Sabrina aurait tant voulu le croire! Mais Archie avait raison: Duncan s'efforçait de ne pas la perdre, tout simplement parce qu'elle était sa meilleure amie. Il se leurrerait s'il pensait qu'il s'agissait d'autre chose que d'amitié. Et cette épreuve était la plus douloureuse que la jeune fille eût jamais endurée...

Elle se détourna pour contempler les flammes.

— Vous venez de réaliser que je ne suis pas aussi disponible que vous le souhaiteriez, que vous ne pouvez pas me rendre visite chaque fois que vous en avez le désir, ni me réveiller au milieu de la nuit pour me

confier vos soucis ou...

Son petit rire l'arrêta dans son élan et elle eut un hoquet de surprise quand il se plaça derrière elle et referma ses bras autour d'elle.

— Nous sommes pourtant bien au milieu de la nuit, non?

— Vous comprenez parfaitement ce que je veux dire. Vous ne pouvez grimper aux arbres tous les soirs. Et les voisins se mettront à parler si vous me voyez trop souvent. D'ailleurs...

Il la serra contre lui sans répondre, puis :

— Vous êtes vraiment têtue, mon ange, alors je vais vous parler sans détour. Chaque fois que je vous vois, j'ai envie de vous prendre dans mes bras et de vous faire l'amour. Je ne pense pas qu'il s'agisse là de pure amitié. En ce moment même, je me retiens pour ne pas vous embrasser. Sabrina, j'ai adoré quand nous étions amis, mais cela ne me suffit plus, à présent. Je veux être votre amant, vous protéger, subvenir à vos besoins, et je ne vois pas comment y parvenir à moins de vous épouser.

— Vous m'achevez, dit-elle d'une voix étouffée.

Il la fit pivoter sur elle-même.

— Regardez-moi! Ai-je l'air d'un homme qui ne sait pas ce qu'il a au fond du cœur? Je vous préviens, si vous me répondez non, je vous emmène de force dans les Highlands où nous vivrons dans le péché.

Quand nous aurons eu une dizaine d'enfants, nous verrons si vous persistez à prétendre que je ne vous aime pas vraiment.

— Je voulais dire que je ne peux plus respirer.

— Oh ! s'exclama-t-il en desserrant son étreinte, confus.

Il perçut alors une petite lueur amusée dans les yeux lilas et il la reprit dans ses bras en riant.

— Vous me croyez maintenant.

Ce n'était pas une question mais une affirmation.

— Un homme qui veut que je lui fasse autant d'enfants doit m'aimer, j'en conviens.

— L'amour fait tellement mal, mon ange.

Elle prit le visage de Duncan entre ses mains et l'approcha du sien pour l'embrasser doucement.

— Non, il ne fait mal que quand il n'est pas partagé, mais le nôtre, Duncan, nous le partagerons désormais.

Alors, il s'empara de ses lèvres avec ardeur, une ardeur exacerbée par toutes leurs frustrations, et le désespoir issu de tous ces malentendus.

La passion explosa en eux, la joie, le soulagement, tout se mêla en cet instant unique.

Ivre de bonheur, Sabrina avait envie de rire mais pour rien au monde elle n'aurait interrompu ce baiser merveilleux. Sans doute éprouvait-il la même chose car un sourire semblait flotter sur ses lèvres tandis qu'il l'embrassait.

Ils se retrouvèrent à genoux devant le feu sans que leurs lèvres se soient séparées. Le lit n'était qu'à quelques pas mais, tout à leur passion, ils n'y songèrent même pas. Ils se déshabillèrent sans désunir leurs bouches. Quelques boutons volèrent dans la pièce en même temps que leurs vêtements.

La chaleur des flammes, la sensualité du tapis en fourrure, la douceur brûlante de leur peau nue, toutes les conditions étaient réunies pour les forcer d'assouvir immédiatement le désir qui les consumait. Pourtant, Duncan différa ce moment. Dans la voiture, ils avaient fait l'amour en toute hâte, cachés dans l'obscurité de la nuit. Cette fois, la pièce était éclairée et il prit le temps de contempler la femme qu'il aimait, de découvrir sa nudité, de la toucher, de promener sur sa peau ses doigts et ses lèvres.

— Je suis heureux que tu aies si bien caché ta beauté, mon cœur. Si d'autres hommes l'avaient ne serait-ce qu'entrevue, les demandes en mariage t'auraient submergée.

Sabrina rougit, mais quel embarras délicieux! Elle s'était toujours trouvée un peu trop ronde, et pourtant le regard de Duncan lui disait clairement combien il la trouvait parfaite et infiniment désirable. Ses mains l'effleuraient, la caressaient, la palpaient, portant son désir au paroxysme. Il prolongeait à dessein ces instants divins. Ses lèvres la dévoraient, s'attardant sur les pointes de ses seins où sa langue se délectait.

Ils étaient toujours à genoux. Soudain Sabrina sentit les siens quitter le sol. Il l'avait soulevée dans ses bras pour que leurs sexes se touchent.

C'était infiniment excitant. Mais il n'en resta pas là. Il enroula les jambes de Sabrina autour de ses hanches et, à sa grande stupeur, celle-ci comprit qu'il voulait lui faire l'amour dans cette position quand elle le sentit la pénétrer lentement.

Accrochée à lui, elle se laissa guider. Les deux mains sous ses reins, il lui imprimait un lent mouvement de va-et-vient, calme mais profond, très maîtrisé. Il ne voulait pas aller trop vite et comme il avait raison !

Ce fut seulement quand il sentit Sabrina au bord de l'orgasme qu'il intensifia ses coups de reins tout en la plaquant contre lui pour la pénétrer plus loin, plus fort. Le plaisir leur arracha un cri qu'ils étouffèrent dans un baiser.

Quand Duncan se dégagea et qu'ensemble, ils s'allongèrent sur le tapis, Sabrina souriait de bonheur.

— Ce n'est pas exactement de ce genre de partage que je parlais, dit-elle.

— Je sais...

Il continuait de la caresser très tendrement, d'une main possessive.

Sabrina se sentait merveilleusement bien. Elle aurait volontiers passé la nuit là, dans les bras de Duncan mais tout à coup, elle se redressa, humant l'air.

— Tu devrais enlever tes chaussures de la cheminée, si toutefois tu comptes les porter encore un peu.

Cette remarque totalement inattendue le fit sourire, mais il sentit à son tour l'odeur de cuir brûlé qui flottait dans la pièce. Il s'assit d'un bond.

— Je ne les porterai plus, j'en ai peur, mais j'en ai encore besoin pour rentrer chez moi.

Il sauva ce qui restait de ses chaussures qui avaient atterri trop près des flammes et les considéra d'un air affligé.

— Nous nous marierons dès demain, de sorte que je puisse désormais poser normalement mes chaussures au pied du lit. Neville a une

dérogradation, je ne vois donc aucune raison d'attendre.

— Moi, si.

— Comment? gronda-t-il en roulant sur elle, prêt à employer les moyens les plus radicaux pour la convaincre.

— Oui, reprit-elle en souriant. Laissons mes tantes préparer ce mariage. Elles en rêvent depuis tant d'années. Je ne voudrais pas les priver de ce plaisir ni de celui de montrer à toutes leurs amies quel magnifique parti j'ai trouvé !

— Oh ! répondit-il, déçu. Et combien de temps cela prendra-t-il ?

— Deux ou trois semaines tout au plus.

Il gémit.

— Peut-être devrions-nous entreprendre quelques travaux de toiture, entre-temps, poursuivit Sabrina. Je vais le suggérer à mes tantes.

— Ah... quelque chose a dû m'échapper car je ne vois pas le rapport entre ces satanés travaux de toiture et notre mariage.

— Il n'y en a pas, mais cela justifierait la présence d'une échelle sous mes fenêtres en attendant.

Un sourire lumineux éclaira le visage de Duncan.

— Tu prendras soin de mes chaussures ?

— Oui. Et pour toi, j'irais même jusqu'à ne plus chauffer ma chambre.

— Tu plaisantes, dit-il en riant. Mais tu n'auras jamais besoin d'un feu quand je serai près de toi, mon cœur, c'est promis.

— Je ne plaisantais pas. Je compte vraiment sur toi pour me tenir chaud.

Chapitre 55

Les semaines suivantes s'écoulèrent trop lentement au goût de Duncan, même s'il passait une bonne partie de la journée en compagnie de Sabrina. Il ne cessait de s'inquiéter. Ce n'était pas qu'il doutait de sa fiancée : elle lui avait avoué son amour, dont elle avait pris conscience

bien avant lui. Mais un événement fâcheux pouvait toujours survenir et empêcher ce mariage. Tant d'obstacles s'étaient déjà mis sur leur route... Il ne se détendrait vraiment que lorsqu'ils seraient officiellement unis devant Dieu.

Cela ne l'empêchait pas de s'amuser des disputes incessantes entre les tantes de Sabrina et ses deux grands-pères. Chacun avait son idée précise de la façon dont devait se dérouler le grand jour. Finalement, les tantes l'emportaient toujours. Restaient alors leurs propres escarmouches...

La cérémonie aurait lieu à Summers Glade. C'était le seul endroit assez grand pour accueillir le nombre impressionnant d'invités, parmi lesquels tous les habitants du village d'Oxbow. Quand Neville apprit que tous ces gens qu'il fuyait consciencieusement depuis des années allaient envahir sa maison, il faillit en avoir une nouvelle attaque, non feinte, cette fois.

Il ne manqua pas de protester avec véhémence, jusqu'à ce que Sabrina lui fît remarquer:

— Vous savez, mes tantes auraient bien pu vous exclure vous-même de la liste des invités si elles avaient tenu compte du fait que vous n'avez jamais été en très bons termes avec elles...

— Et de ma propre maison ?

— Bien entendu. Vous ne croyez pas sérieusement qu'un détail aussi mineur les arrêterait ?

Ahuri, il éclata de rire.

— Je regrette presque d'avoir manqué cette empoignade, dit-il.

Sabrina l'observa en plissant les yeux puis se joignit à sa gaieté. C'était à cet instant qu'elle avait fait véritablement la conquête du vieillard et, depuis, tous deux s'entendaient comme larrons en foire, ce qui irritait Duncan au plus haut point.

Archie et Sabrina étaient également devenus les meilleurs amis du monde depuis que la jeune fille l'avait mis à l'aise, à son habitude, alors qu'il ne cessait de s'excuser de s'être conduit comme un idiot en interférant dans leur vie amoureuse.

Ainsi, Duncan n'eut bientôt plus le loisir de passer un moment en tête-

à-tête avec sa fiancée. Dès que celle-ci arrivait à Summers Glade avec ses tantes, Neville et Archie se disputaient le plaisir de sa compagnie et l'accaparaient.

Mais le matin du mariage arriva enfin. Raphael Locke revint pour l'occasion, affirmant à qui voulait l'entendre qu'il savait depuis le début à qui appartenait la corde que Duncan avait choisie de se mettre au cou.

Pour une fois, Duncan prit les choses avec le sourire. Rien ne pourrait ternir un jour comme celui-là, pas même le très spirituel Raphaël.

Du moins Duncan le croyait-il...

Il s'habillait pour la cérémonie. Exceptionnellement, il avait autorisé son valet de chambre à l'aider, ce qui remplissait celui-ci de fierté.

Archie était venu tenir compagnie à son petit-fils, afin de le distraire d'une nervosité qu'il pensait inévitable, en pareille circonstance. En vérité, c'était plutôt de l'impatience qu'éprouvait Duncan. Une impatience d'autant plus grande qu'il n'avait pas gravi l'échelle menant à la chambre de Sabrina, ces quatre derniers soirs. La jeune fille, à l'approche du mariage, veillait en effet fort tard pour régler avec ses tantes les derniers détails et Duncan n'avait pas voulu la fatiguer davantage en lui volant encore un peu de son sommeil. Mais maintenant, il espérait vraiment l'avoir rien que pour lui dès la fin de la cérémonie.

Neville entra à son tour.

Son attitude avait changé depuis que Duncan avait annoncé qu'il épousait Sabrina. En dépit de ses escarmouches désormais quotidiennes avec Alice et Hilary Lambert, le marquis semblait vraiment heureux pour le jeune homme. De ce fait, celui-ci se montrait plus cordial à son égard. Non qu'il eût oublié que Neville l'avait ignoré pendant de longues années, mais Sabrina le comblait d'un bonheur si parfait que désormais, il se sentait incapable d'aucun ressentiment.

Neville ne s'attarda pas : il était juste venu les prévenir que l'heure approchait. Comme si Duncan avait pu l'oublier: il ne cessait de regarder la pendule !

Le vieil homme déclara alors :

— Si j'ai un conseil à te donner, c'est celui que me donna mon propre

père, quand j'épousai ta grand-mère. Aime ta femme, mais si celle-ci te mène par le bout du nez, que ce soit avec ton consentement et pour ton plaisir.

Archie se mit à rire et Duncan sourit malgré lui. Quand Neville se retira, Archie remarqua l'expression de son petit-fils et dit:

— Moi aussi je me suis mis à aimer ce vieil idiot, depuis que j'ai constaté combien il se démenait pour ton bien. Mais garde ça pour toi, surtout ! Et puis écoute-moi, car je dois maintenant t'avouer une ou deux petites choses que je ne t'ai jamais dites.

— Je ne crois pas que ce soit le moment de me parler de Neville, tu sais.

— Au contraire, mon garçon. C'est ton grand-père, il est aussi proche de toi que je le suis.

— Oui, à une différence près, et qui n'est pas des moindres. Tu as toujours été là, toi. Tu m'as vu grandir, tu m'as élevé, conseillé, corrigé quand je le méritais, tu...

Duncan s'interrompit, submergé par l'émotion. Neville ne s'était jamais préoccupé de lui, sauf quand il avait été en âge d'honorer la promesse.

Archie posa un bras sur les épaules du jeune homme.

— J'ignorais que tu lui en voulais à ce point. Je croyais que tu lui reprochais surtout de t'avoir forcé à venir en Angleterre.

— Je ne peux plus le regretter puisque j'y ai rencontré Sabrina. Je me sens même impatient de commencer à accomplir les tâches qui m'incombent ici. L'oisiveté ne me convient pas, tu le sais bien.

Archie hocha la tête.

— En fait, Neville aurait bien voulu t'avoir ici plus tôt. Il en avait exprimé le souhait mais ta mère a préféré, pour ton équilibre, que tu n'aies qu'un seul foyer. Comme ton père voulait absolument te voir grandir en Ecosse et n'en démordait pas, Neville s'est incliné, dans ton intérêt.

— Il aurait au moins pu faire le voyage pour venir me voir. Mais il ne s'est pas donné cette peine, non, il a attendu que je grandisse pour mettre la main sur moi, comme sur l'une des nombreuses pièces de collection qui se trouvent ici.

Archie sentait l'amertume qui perçait dans les paroles de son petit-fils.

Pour être honnête, ce n'était pas la première fois que Duncan lui laissait entendre sa rancune à l'égard de Neville. Archie, peu désireux de partager entre aïeuls l'affection qu'il s'estimait devoir recevoir en propre, n'y avait jamais vraiment prêté attention. À présent, il comprenait combien son attitude avait été égoïste.

— Il est venu, mon petit, plus d'une fois, fit-il.

Duncan se raidit.

— Quand? J'étais trop petit pour me le rappeler?

— Non, il n'est jamais arrivé jusqu'à chez nous. Les deux premières fois, des tempêtes l'en empêchèrent. La troisième, le climat eut raison de lui. Il tomba malade et faillit y rester. Depuis, les médecins lui ont interdit de s'aventurer dans des contrées aussi froides. Même certaines régions de l'Angleterre lui sont interdites. Tu crois qu'il se plaît dans ces pièces surchauffées ? Non, mais il n'a pas le choix. Les médecins sont intraitables. Et c'est parce qu'il a voulu connaître son petit-fils qu'il en est réduit à cette existence de reclus.

— Bon sang, pourquoi ne m'a-t-il jamais rien dit? explosa Duncan, ému au plus profond de lui.

— Peut-être parce qu'il ignorait que c'était si important pour toi, et parce que je n'ai rien fait pour arranger les choses non plus. Mais il s'est toujours préoccupé de toi. Ta mère le tenait informé de tous tes progrès, quand tu étais petit. Et, après sa mort, il n'a cessé de m'écrire pour avoir de tes nouvelles. Même si je lui répondais très irrégulièrement...

— Je reviens, jeta Duncan en se précipitant vers la porte, la gorge nouée.

Archie poussa un soupir, soulagé d'avoir enfin éclairci ce malentendu.

Il pensait que Duncan avait seulement besoin de quelques instants pour dominer ses émotions. Mais Duncan avait d'autres intentions.

Le jeune homme trouva Neville dans son salon. Celui-ci s'apprêtait à descendre pour la cérémonie quand son petit-fils fit irruption dans la pièce, fondit sur lui et le prit dans ses bras, comme s'il eût été un enfant. Duncan s'efforça de ne pas trop le serrer tant le corps du

vieillard était frêle, mais soudain, son chagrin, sa colère, toute l'amertume qui l'avaient rongé tout au long de ces années déferlèrent en une étreinte vibrante d'émotion.

Au début, Neville fut tellement surpris qu'il ne sut pas quoi faire. Puis ses bras trouvèrent leur chemin peu à peu, tandis que ses yeux s'embuaient. Neville n'était pas d'une nature démonstrative mais cette étreinte l'émut au-delà de tout.

Quand les deux hommes se séparèrent, ni l'un ni l'autre n'était embarrassé. Ils se sourirent sans mot dire, soulagés d'avoir abattu le mur qui les séparait et de s'être avoué, sans recourir à la parole, qu'ils n'étaient pas indifférents l'un à l'autre. Parfois, les gestes simples sont bien plus éloquents que les mots.

Duncan rompit enfin le silence.

— J'aurais voulu vous connaître plus tôt. Je me sentirai complètement démuni quand vous ne serez plus là.

— Alors laisse-moi reprendre l'une de ces expressions colorées qu'Archibald affectionne : ne te fais pas de bile. J'ai décidé de vivre quelques années de plus, finalement.

— Vous n'y songiez donc plus ?

— J'ai cru pendant un certain temps n'avoir plus aucune raison de m'accrocher à la vie. Je réalise maintenant que cet état d'esprit a largement contribué à mon affaiblissement. Ma santé s'est dégradée à tel point que j'ai même douté de pouvoir passer l'année !

— J'ai l'impression que vous vous sentez mieux.

Le regard de Neville pétilla et il fit un clin d'œil à son petit-fils.

— Ne dis rien à Archie mais j'ai décidé de l'enterrer!

Leur éclat de rire punctua ,cette confidence.

Chapitre 56

Duncan et Sabrina se marièrent entourés de leur famille et de leurs amis. On pleura mais on rit beaucoup aussi. Ce fut une fête très joyeuse. Même les tantes de Sabrina parvinrent à ne pas se disputer...

trop souvent.

Après son deuxième verre de Champagne, Hilary dit à Neville :

— Si tu n'avais pas empêché ta fille de nous voir après la mort de notre père, le scandale n'aurait pas pris une telle ampleur.

— Ma fille était malade cet été-là, espèce de cruche. Elle ne voyait personne d'autre que son médecin.

— Tu n'aurais pas pu nous le dire au lieu de nous claquer la porte au nez ?

— Il faut toujours que vous exagériez, vous les femmes.

Sabrina et Alice surprirent Hilary à lever les yeux au ciel. Alice se pencha vers sa nièce.

— Hilary va prendre un malin plaisir à le taquiner, désormais. Au moins, ce vieil excentrique pourra s'estimer heureux qu'un peu de sel vienne pimenter son existence.

— À propos de piment, répliqua Sabrina, j'ai remarqué qu'Archie te faisait rougir tout à l'heure. Je crois que tu lui plais, tante Alice.

— Hum, cet homme est prêt à flirter avec tout ce qui porte jupon, j'en suis sûre, rétorqua-t-elle.

Mais une petite flamme dansait dans ses yeux.

— Je ne sais pas, continua Sabrina pour la faire marcher. En fait, je ne serais pas surprise que tante Hilary se retrouve toute seule d'ici peu, la pauvre.

— Oh! ne t'inquiète donc pas pour ma sœur. Elle a décidé depuis longtemps de vivre pleinement sa vie, ce qui inclut des expériences qui dépassent l'existence d'une vieille célibataire.

— Tu ne veux pas dire que...

— Si ! Depuis des années, elle voit un veuf tout à fait charmant, sir Norton Aimsley, de Manchester. En fait, je crois qu'ils s'apprêtaient à partir ensemble quand tu as placé cette échelle sous ta fenêtre, récemment.

Sabrina en eut le feu aux joues, non seulement parce qu'elle venait

d'apprendre que sa tante Hilary avait eu des amants, mais parce que la remarque d'Alice prouvait que ses tantes n'avaient pas été dupes une seconde à propos des travaux de la toiture...

— Pourquoi ne se sont-ils pas mariés ?

— Parce qu'elle n'a jamais voulu me laisser et que j'ai toujours refusé de vivre avec elle et son mari. Mais je pense que nous reconsidérerons nos priorités, à présent que tu es si agréablement établie.

Alice s'était exprimée avec un large sourire, ce qui laissait penser qu'elle songeait peut-être à Archibald McTavish. Sabrina se dit que, si ces deux-là se mariaient, Alice veillerait à ce qu'Archibald vienne souvent en Angleterre. Duncan en serait heureux.

La jeune fille s'apprêtait à taquiner sa tante, quand son mari vint réclamer son attention. Dieu, qu'elle était heureuse d'être mariée !

Duncan l'entraîna hors de la salle de bal où la cérémonie avait eu lieu et où des rafraîchissements étaient servis.

Sabrina avait la très nette impression qu'il songeait à s'éclipser avec elle. Mais on n'était encore qu'à la mi-journée ! Les jeunes mariés étaient censés honorer les convives de leur présence pendant quelques heures encore.

Pourtant, Duncan l'entraînait vers l'escalier. Malheureusement pour lui, il tomba sur ses grands-pères, assis tous deux au bas des marches (ce qui ne manquait d'ailleurs pas d'être surprenant). Les deux hommes discutaient amicalement, du moins en apparence, de quelque chose qui semblait leur tenir à cœur.

Les jeunes mariés ne tardèrent pas à savoir de quoi ils s'entretenaient.

— Dis-lui, dit Archie à son petit-fils. Dis au marquis que votre premier-né naîtra avant la fin de l'année.

— Et même plus tôt, si tu veux bien t'écarter de notre chemin, rétorqua Duncan.

Archie se leva en riant. Sabrina s'empourpra. Quant à Neville, il leva les yeux au ciel en soupirant.

Mais Duncan poursuivit, le plus sérieusement du monde, cette fois.

— La date de naissance de mon premier-né n'est pas si importante.

Avant qu'il n'arrive, il faut que vous sachiez tous deux que je n'ai pas l'intention de diviser ma famille, comme vous semblez l'avoir prévu.

Vous avez l'un et l'autre constitué un empire, et vous avez un héritier capable de le gérer. Quand l'un de mes fils sera prêt à partager certaines des responsabilités qui m'incombent, nous aviserons. D'ici là, cessez de vous inquiéter. Désormais, s'il y a du souci à se faire, c'est moi que cela concerne.

Sans leur laisser aucune chance de répondre, il entraîna Sabrina, qu'il tenait toujours par la main, en se faufilant entre Archie et Neville.

Les deux hommes continuèrent à se chamailler.

— Je vous avais bien dit qu'il pouvait s'occuper de tout...

— Vous n'avez jamais rien dit de tel, répondit Neville avec hauteur.

C'est moi qui n'ai cessé de vous rassurer.

— Ça, par exemple ! protesta Archie.

— Bien joué, murmura Sabrina à l'oreille de Duncan.

Il la prit dans ses bras et l'embrassa longuement. Ce baiser possessif et ardent était des plus excitants.

— Je me demande ce que tu penses de ce que je m'apprête à faire, mon ange, parce que tu m'as vraiment manqué.

— Mais tu m'as vue tous les jours, feignit-elle de s'étonner.

— Non, je t'ai vue... sans te voir.

Sur ces mots, il souleva la jeune fille et, la chargeant sur son épaule, il l'emporta dans sa chambre.

Sabrina se garda bien d'avouer à Duncan qu'elle trouvait son comportement digne d'un barbare. Mais, en réalité, être mariée à un Highlander la comblait. Ses rêves étaient devenus enfin réalité.